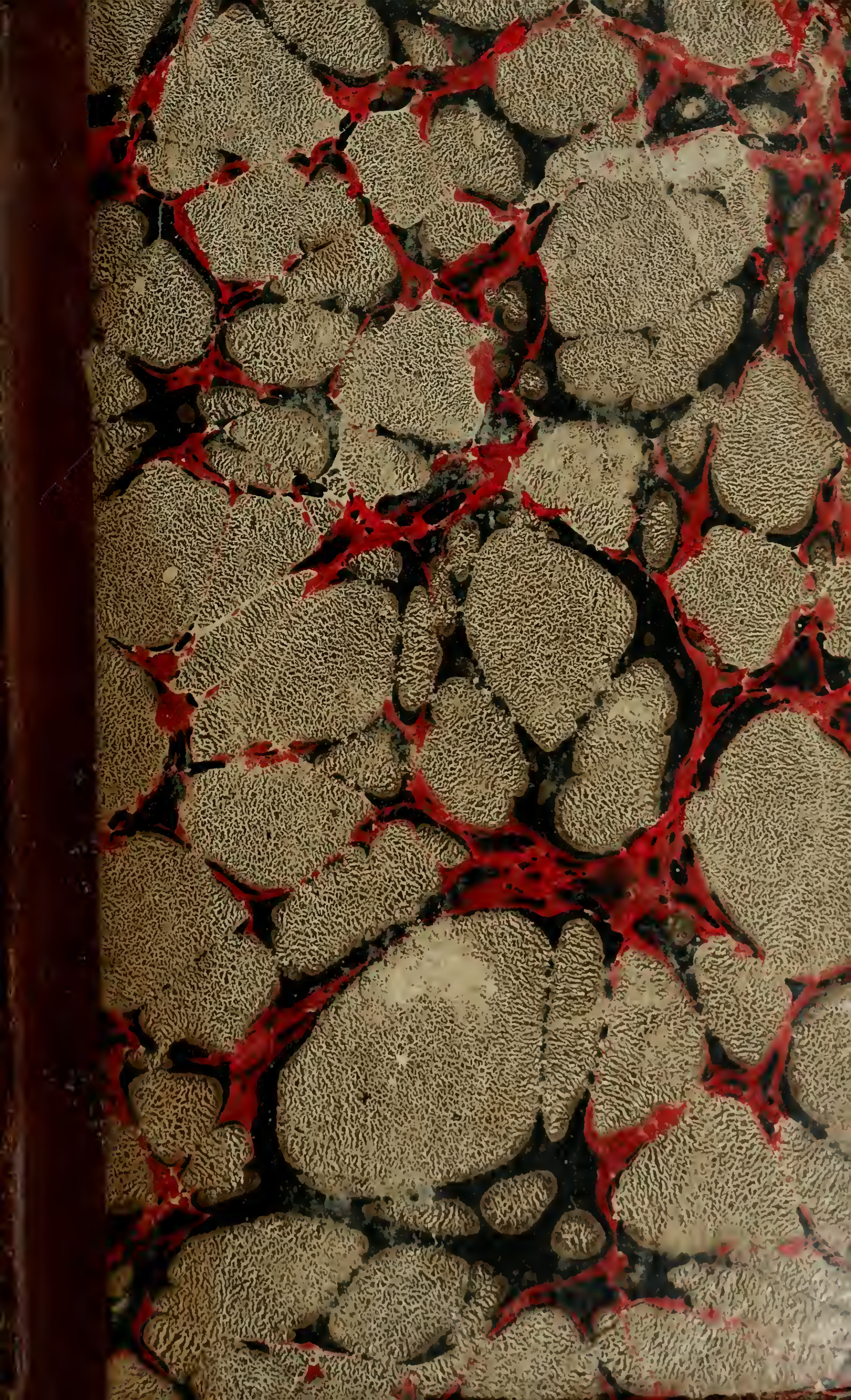



COLLECTION
SABLE

IMPRESSIONS
DE VOYAGE.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

V

PARIS.

DUMONT, ÉDITEUR,

88, PALAIS-ROYAL, SALON LITTÉRAIRE.

1837

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi je n'ai pas continué le dessin.

Je passai une partie de la nuit à écrire le récit de mon jeune compatriote, et j'y mis surtout cette promptitude afin de lui conserver, autant que possible, la couleur terrible et simple qu'il avait prise en passant par sa bouche; malheureusement, ce qui augmente surtout l'intérêt dans pareille relation,

c'est qu'elle soit faite par celui-là même qui en est le héros. Cette lutte du courage intelligent et de la destruction aveugle, ce combat de l'homme et de la nature, grandit démesurément le vaincu, et Ajax se cramponnant à son rocher, et criant à la tempête : — J'échapperai malgré les dieux ; — est plus magnifique qu'Achille traînant sept fois Hector autour des murailles de Troie.

Le lendemain je ne voulus point partir sans avoir déjeuné avec le major Buchwalder, dont la plus grande douleur était l'inactivité à laquelle le condamnait sa blessure ; cependant il avait grand espoir d'être rendu, pour le printemps de 1833, à ses travaux, car il commençait à pouvoir s'appuyer sur sa jambe, dans laquelle la sensibilité revenait chaque jour davantage ; il m'en voulut donner une preuve en me conduisant jusqu'à la porte des bains ; mais arrivé là, nous étions au bord du cercle de Popilius, défense expresse lui était faite

par la faculté de le franchir, et, rappelé à son propre malheur par la grande faculté de locomotion que Dieu a accordée à mes jambes, il prit mélancoliquement congé de moi, par le souhait antique : *I pede fausto.*

Après avoir fait quelques pas, nous nous arrêtâmes pour jeter un dernier regard sur le rocher à pic qui domine de la hauteur de mille pieds à peu près le cours de la Tamina ; ce rocher, coupé comme avec une scie, semble le fragment d'un rempart gigantesque, au sommet duquel, comme une guérite de factionnaire, s'élève une petite cabane dont les deux tiers posent sur le sol, et dont l'autre tiers est suspendu sur le précipice ; dans cette dernière partie une trappe a été pratiquée, et pendant que nous cherchions dans quel but pouvait avoir été établie cette trappe qui, vu la distance, nous apparaissait à peine comme un point noir, elle donna passage à un objet qui nous parut d'abord gros comme un

manche à balai, et qui, se détachant des régions supérieures et tombant dans le lit de la rivière, se trouva être, lorsqu'il fut arrivé à sa destination, un sapin de la plus grande taille, dépouillé de ses branches, et tout préparé pour une construction quelconque. L'arbre tomba debout au milieu du cours de la Tamina, oscilla quelque temps, puis, prenant son parti, se coucha dans la rivière comme dans un lit. Aussitôt les eaux bouillonneuses le soulevèrent ainsi qu'une plume, et l'emportèrent avec elles, rapide comme une flèche. Plusieurs sapins suivirent immédiatement le premier et s'éloignèrent incontinent par la même route. Nous comprîmes alors que les paysans, pour s'épargner la peine du transport jusqu'à Ragatz, chargeaient la Tamina de cet office, dont, comme on le voit, grâce à sa rapidité même, elle s'acquittait en conscience.

Comme ce spectacle, qui nous avait étonnés

d'abord, ne nous offrait pas une grande variété de détails, nous nous engageâmes bientôt dans une route opposée à celle que nous avions prise pour venir, et qui, au lieu de nous mener à la plaine par une pente douce, nous y conduisit par un escalier rapide et taillé dans le roc. Nous suivîmes ses zigzags pendant une demi-heure à peu près, puis nous nous trouvâmes enfin au niveau de la petite cabane aux sapins.

En revenant à Malans, nous passâmes près du château de Wartenstein, qui appartient, nous dit-on, au couvent de Pfeffers; nous traversâmes une petite montagne qui se nomme, je crois, Bruder, puis nous arrivâmes au Zolbruck, et enfin à Malans, où je ne trouvai rien de remarquable, si ce n'est une pluie comme jamais je n'en avais vu.

Cela ne m'empêcha pas de trouver un homme et une voiture; je m'inquiétai d'abord

en voyant qu'elle ne pouvait contenir que deux personnes ; mais le conducteur me tira d'embarras en me disant qu'il conduirait sur le brancard ; je lui demandai combien il évaluait le rhume qu'il devait infailliblement attraper; il fit son prix à cinq francs, je le payai d'avance, tant j'étais sûr qu'il ne pouvait manquer de gagner son argent.

Je ne m'étais pas trompé, nous eûmes un si pitoyable temps que je n'eus pas le courage d'aller visiter en passant à Mayenfeld la grotte de Flesch, remarquable cependant par ses stalactites; à Saint-Lucien de Steik nous vîmes en passant la forteresse destinée à mettre de ce côté la Suisse à l'abri d'un coup de main de la part de l'Autriche, qui, à cette époque, avait manifesté quelques velléités hostiles envers la république. Six pièces de canon avaient été établies là provisoirement, et, à tout hasard, tournaient leurs gueules du côté de l'empire. Il est vrai qu'elles se gardaient toutes seules,

ce qui leur ôtait un peu l'air formidable qu'elles s'efforçaient de prendre. Dix minutes après nous entrâmes dans la principauté de Lichtenstein.

Quelque envie que j'eusse de gagner le plus promptement possible le lac de Constance, force me fut de m'arrêter à Vadutz; depuis notre départ il pleuvait à verse, et le cheval et le conducteur refusèrent obstinément de faire un pas de plus, sous le prétexte, la bête, qu'elle entrait dans la boue jusqu'au ventre, et l'homme, qu'il était mouillé jusqu'aux os. Il y aurait vraiment eu au reste de la cruauté à insister.

Il ne fallut rien moins, je l'avoue, que cette considération philanthropique pour me déterminer à entrer dans la misérable auberge dont le bouchon avait arrêté net mon équipage; ce n'était plus un de ces jolis chalets suisses qui n'ont contre eux que d'a-

voir été parodiés si souvent et si malheureusement dans nos jardins anglais. Depuis Saint-Lucien de Steik, nous avions quitté la république helvétique, et nous étions entrés dans la petite principauté de Lichtenstein, qui, toute libre qu'elle se vante d'être, me parut cependant relever de l'empire par la malpropreté de ses habitans. A peine avais-je mis le pied dans l'allée étroite qui conduisait à la cuisine, laquelle était en même temps la salle commune aux voyageurs, que je fus aigrement pris à la gorge par une odeur de choucroûte, qui venait m'annoncer d'avance, comme les cartes mises à la porte de certains restaurans, le menu de mon dîner. Or je dirai de la choucroûte ce que certain abbé disait des limandes, que, s'il n'y avait sur la terre que la choucroûte et moi, le monde finirait bientôt.

Je commençai donc à passer en revue tout mon répertoire tudesque, et à l'appliquer à

la carte d'une auberge de village; la précaution n'était point inutile, car à peine fus-je assis à une table dont deux voituriers, premiers occupans, voulurent bien me céder un bout, qu'on m'apporta une pleine assiette creuse du mets en question; heureusement j'étais préparé à cette infâme plaisanterie, et, de même que madame Geoffrin repoussa Gibbon, je repoussai le plat, qui fumait comme un Vésuve, avec un *nicht gut* si franchement prononcé qu'on dut me prendre pour un Saxon de pure race; or les Saxons, pour la pureté du langage, sont à l'Allemagne ce que les Tourangeaux sont à la France.

Un Allemand croit toujours avoir mal entendu lorsqu'on lui dit qu'on n'aime pas la choucroûte; et lorsque c'est dans sa propre langue que l'on méprise ce mets national, on comprendra que son étonnement, pour me servir d'une expression familière à sa langue, se dresse en montagne.

Il y eut donc un instant de silence, de stupéfaction, pareil à celui qui aurait suivi un abominable blasphème, et pendant lequel l'hôtesse me parut occupée laborieusement à remettre sur pied ses idées bouleversées; le résultat de ses réflexions fut une phrase prononcée d'une voix si altérée, que les paroles en restèrent parfaitement inintelligibles pour moi, mais à laquelle la physionomie qui accompagnait ces paroles prêtait évidemment ce sens : Mais, mon Dieu, seigneur, si vous n'aimez pas la choucroûte, qu'est-ce que vous aimez donc?

— *Alles, dies Ausgenommen*, répondis-je; ce qui veut dire pour ceux qui ne sont pas de ma force en philologie : — Tout, excepté cela.

Il paraît que le dégoût avait produit sur moi le même effet que l'indignation sur Juvénal; seulement, au lieu de m'inspirer le vers, il m'avait donné l'accent; je m'en aperçus à

la manière soumise avec laquelle l'hôtesse enleva la malheureuse choucroûte. Je restai donc dans l'attente du second service, m'amusant, pour tuer le temps, à faire des boulettes à l'aide de mon pain et à déguster avec des grimaces de singe une espèce de piquette qui, parce qu'elle avait un abominable goût de pierre à fusil, et qu'elle demeurait dans une bouteille à long goulot, avait la fatuité de se présenter comme du vin du Rhin.

Quelque amusant que fût ce double exercice, je commençai à m'apercevoir, au bout d'une demi-heure, que l'hôtesse m'avait oublié. Je l'appelai.

— Eh bien! lui dis-je.

— Eh bien! fit-elle.

— Ce souper!

— Ah! oui. Et elle me rapporta la choucroûte.

Je pensai que, si je n'en faisais pas justice,

elle me poursuivrait jusqu'au jour du jugement dernier. J'appelai donc un chien de la race de ceux du Saint-Bernard, qui, assis sur son derrière et les yeux fermés, se rôtissait obstinément le museau et les pattes devant un foyer à faire cuire un bœuf. A la première idée qu'il eut de mes bonnes intentions pour lui, il quitta la cheminée, vint à moi, et en trois coups de langue lappa le comestible qui faisait contestation.

— Bien, la bête, fis-je en le caressant lorsqu'il eut fini; et je rendis l'assiette vide à l'hôtesse.

— Et vous? me dit-elle.

— Moi, je mangerai autre chose.

— Mais je n'ai pas autre chose, répondit-elle.

— Comment! m'écriai-je du fond de l'estomac, vous n'avez pas des œufs?

— Non.

— Des côtelettes?

— Non.

— Des pommes de terre ?

— Non.

— Des... Une idée lumineuse me traversa l'esprit : je me rappelai qu'on m'avait recommandé de ne point passer dans la principauté de Lichtenstein sans manger de ses champignons, qui sont renommés à vingt lieues à la ronde ; seulement, lorsque je voulus mettre à profit ce bienheureux souvenir, il n'y eut qu'une difficulté, c'est que je ne me rappelai pas plus en allemand qu'en italien le nom que j'avais si grand besoin de prononcer si je ne voulais pas aller coucher à jeun ; je restai donc la bouche ouverte sur le pronom indéfini.

— Des.... des.... Comment diable appelez-vous donc en allemand ? des ?...

— Des, répéta machinalement l'hôtesse.

— Eh ! pardieu ! oui, des... En ce moment mes yeux tombèrent sur mon album. Attendez, dis-je, attendez. Je pris alors mon crayon, et sur une belle feuille blanche je dessinai,

avec tout le soin dont j'étais capable, le précieux végétal qui formait, pour le moment, le but de mes désirs ; aussi je puis dire que mon dessin approchait de la ressemblance autant qu'il est permis à l'œuvre de l'homme de reproduire l'œuvre de Dieu. Pendant ce temps, l'hôtesse me suivait des yeux avec une curiosité intelligente qui me paraissait du meilleur augure.

— Ah ! ia, ia, ia, dit-elle, au moment où je donnais le dernier coup de crayon au dessin.

Elle avait compris, l'honnête femme ! !...

Si bien compris, que cinq minutes après elle rentra avec un parapluie tout ouvert.

— Voilà, dit-elle.

Je jetai les yeux sur mon malheureux dessin, la ressemblance était parfaite.

— Allons, dis-je, vaincu comme Turnus,

adverso Marte, rendez-moi la choucroûte.

— La choucroûte!

— Oui.

— Il n'y en a plus de choucroûte, Dragon a mangé le reste.

Je trempai mon pain dans mon vin, et j'allai me coucher.

Avant de m'endormir, je jetai les yeux sur ma carte géographique; elle me donna une singulière idée. Je recommandai à mon guide de me réveiller à trois heures du matin, afin d'avoir le temps de la mettre à exécution. Nous partîmes donc avant le jour, et le soleil ne nous rattrapa qu'en Autriche.

Je m'arrêtai un instant sur le pont de Felkirch, afin de plonger ma vue dans le Tyrol, dont les montagnes bleuâtres s'ouvrent pour laisser passer l'Ill, rivière tortueuse qui prend

sa source dans la vallée de Paznaun, et va se jeter dans le Rhin entre Oberried et Renti; puis je continuai ma course, conservant le Rhin à ma gauche, et voyant naître et s'enrichir sur sa rive occidentale ces magnifiques coteaux couverts de vignes, dont le vin pétille dans des bouteilles de forme bizarre, et se verse dans des verres bleus qu'on appelle *Rœmer*, parce qu'ils ont conservé la forme de la coupe dans laquelle buvait l'empereur romain, le jour de son élection. Depuis Defis le sol allait s'aplanissant : les montagnes s'ouvraient à droite et à gauche comme pour un pont; on n'apercevait point encore le lac de Constance, mais on le devinait en voyant se dérouler cette vaste vallée qui mourait sur un horizon de plaines. A Lauterac seulement, nous commençâmes à apercevoir cette magnifique nappe d'eau, qui semble une partie du ciel encadrée dans la terre pour servir de miroir à Dieu. Enfin nous touchâmes ses rives à Bregenz, où je déjeunai.

Malgré le souper de perroquet que j'avais fait la veille, j'expédiai mon repas aussi militairement qu'il me fut possible. Puis aussitôt, laissant là mon homme et sa voiture, je dis adieu à l'Autriche, et me jetai dans un bateau qui me conduisit à la petite île de Lindeau en Bavière. J'y touchai par conscience, je grimpai sur le premier monticule venu, du sommet duquel je découvris, comme Robinson, mon île tout entière; puis, me remettant aussitôt en route, j'allai, à force de rames, aborder au bout d'une heure à cette langue de terre wurtembergeoise qui vient, s'amincissant entre deux rivières, lécher l'eau du lac; enfin, prenant une voiture à Oberndorf, je ne m'arrêtai que pour souper à Moesburg, dans le grand duché de Bade.

J'étais parti le matin d'une principauté libre, j'avais longé une république, écorné un empire, déjeuné dans un royaume, et enfin

j'étais venu me coucher dans un grand-duché, tout cela en dix-huit heures.

Le lendemain j'arrivai à Constance.

CHAPITRE II.

Constance.

Depuis long-temps ce nom résonnait mélodieusement à mon oreille, depuis long-temps, lorsque je pensais à cette ville, je fermais les yeux et je la voyais à ma fantaisie : il y a de ces choses et de ces lieux dont on se fait d'avance, sur leur nom plus ou moins sonore, une idée arrêtée : alors vous voyez, si c'est

une femme, passer dans vos rêves une *péri* svelte, gracieuse, aérienne, aux cheveux flottans, aux vêtemens diaphanes ; vous lui parlez, et sa voix est consolante : si c'est une ville, vous voyez à l'horizon s'amasser des maisons aux pignons dentelés, s'élever des palais aux frêles colonnades, s'élancer des cathédrales aux hardis clochers ; vous marchez vers l'œuvre fantastique, vous atteignez ses murailles, vous entrez dans ses rues, vous visitez ses monumens, vous vous asseyez sur ses tombes ; vous sentez circuler cette population qui est le sang de ses veines, vous entendez ce grand murmure qui est le battement de son cœur : à force de les voir ainsi dans vos songes, vierge et cité finissent par devenir pour votre esprit des réalités. Un beau jour, vous quittez votre ville natale, les hommes qui vous serrent la main, la femme qui vous presse sur son cœur, pour aller voir Constance ou la Guaccioli. Tout le long de la route, votre front est radieux, votre cœur est en fête, vo-

tre ame chante; puis enfin vous arrivez devant votre déesse, vous entrez dans votre ville, une voix vous dit : La voilà; et vous, tout étonné, vous répondez : Mais où donc est-elle? C'est que chaque homme a sa double vue, ses yeux du corps et ses yeux de l'ame; c'est que l'imagination, cette fille de Dieu, voit toujours au-delà de la réalité, cette fille de la terre.

Enfin force me fut de croire que j'étais à Constance : c'était bien, du reste, le beau lac calme et transparent où la ville se mire; c'était bien à sa droite ses plantureuses montagnes parsemées de châteaux; c'était bien, à sa gauche, ses riches plaines brodées de villages: l'œuvre de la nature s'offrait à ma vue aussi large et aussi belle que je l'avais vue dans mes songes d'or; il n'y avait que l'œuvre des hommes qu'un méchant enchanteur avait touchée de sa baguette, et qui s'était écroulée.

Alors, en voyant cette ville moderne si pauvre, si solitaire et si triste, je voulus du moins fouiller sa tombe et retrouver quelques-uns des ossemens de la vieille ville; je demandai qu'on me fît visiter cette basilique où le pape Martin V a été élu; qu'on me montrât ce palais où l'empereur Sigismond avait tenu sa cour romaine. On me conduisit à une petite église sous l'invocation de saint Conrad, on me fit voir un grand bâtiment appelé la douane; c'était là la basilique, c'était là le palais.

Il y avait dans l'église un beau calvaire peint par Holbein, deux petites statues d'argent représentant saint Conrad et saint Pilade, chacun de ces saints ayant une armoire pratiquée au milieu de la poitrine, et dans laquelle le sacristain enferme leurs propres reliques; enfin, dans une petite châsse d'argent, on me fit voir les ossemens de sainte Candide et de sainte Floride, toutes deux martyres.

Il y avait dans la douane, sous un dais qui n'a point été renouvelé depuis 1413, deux fauteuils que reléguerait dans son garde-meuble un rentier du Marais : et cependant, s'il faut en croire maître Jos Kastell, le Cicérone de céans, c'est sur ces deux siéges décorés du nom de trônes que s'assirent

Ces deux moitiés de Dieu : le pape et l'empereur.

En face et sur une estrade des espèces de figures de cire, remuant les yeux, les bras et les jambes, sont censées représenter Jean Hus, Jérôme de Prague, son ami, et le dominicain Jean-Célestin Carceri, leur accusateur.

Du reste, et comme on le sait, l'œuvre la plus importante de ce concile, qui dura quatre ans, et qui réunit à Constance une si grande quantité de princes et de cardinaux, de chevaliers et de prêtres, que, dit naïvement une chronique manuscrite, on fut obligé de porter le nombre des courtisanes à deux mille

sept cent quatre-vingt-huit, fut le jugement et le supplice de Jean Hus, recteur de l'université et prédicateur de la cour de Prague.

Le grand nombre de disciples qui s'étaient ralliés à cette nouvelle doctrine inquiéta le chef de la religion chrétienne : un aussi hardi docteur faisait pressentir la séparation qui allait briser l'unité de l'église... Jean Hus annonçait Luther.

Il reçut donc l'invitation de se rendre à Constance pour se justifier de son hérésie devant le concile; il ne refusa point d'obéir, mais il demanda un sauf-conduit, et cette lettre de l'empereur Sigismond, conservée dans les pièces de la procédure, lui fut octroyée comme gage de sûreté : c'était du reste ce même empereur Sigismond qui avait fui à Nicopolis, entraînant avec lui ses soixante mille Hongrois, et laissant Jean de Nevers et ses huit cents chevaliers français attaquer Bajazet et ses cent quatre-vingt-dix mille hommes..

Voici la lettre :

« Nous, Sigismond, par la grâce de Dieu, empereur romain, toujours auguste roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie; savoir faisons à tous princes ecclésiastiques, séculiers, ducs, marcgraves, comtes, barons, nobles, chevaliers, chefs, gouverneurs, magistrats, préfets, baillis, douaniers, receveurs, et tous fonctionnaires des villes, bourgs, villages et frontières, à toutes communautés et à leurs préposés, ainsi qu'à tous nos fidèles sujets qui verront le présent.

» Vénérables sérénissimes; nobles et chers fidèles.

» L'honorable maître Jean Hus de Bohême, bachelier de la sainte Écriture, et maître ès-arts, porteur du présent, partant ces jours prochains pour le concile général qui aura lieu dans la ville de Constance, nous l'avons reçu

et admis en notre protection et celle du Saint-Empire; nous le recommandons à vous tous ensemble, et à chacun à part avec plaisir, et vous enjoignons d'accueillir volontiers et traiter favorablement ledit maître Hus s'il se présente auprès de vous, et de lui donner aide et protection de bonne volonté en tout ce qui peut lui être utile pour favoriser son voyage tant par terre que par eau.

» En outre, c'est notre volonté que vous laissiez passer, demeurer et repasser librement et sans obstacle, lui, ses domestiques, chevaux, chars, bagage, et tous autres effets quelconques à lui appartenant, en tous passages, portes, ponts, territoires, seigneuries, bailliages, juridictions, villes, bourgs, châteaux, villages et tous vos autres lieux, sans faire payer d'impôts, droits de chaussée, péages, tributs ou quelque autre charge que ce soit. Enfin de donner escorte de sûreté à lui et aux siens, s'il en est besoin.

» Le tout en l'honneur de notre majesté impériale.

» Donné à Spire, le 9 octobre 1414, l'an 34 de notre règne hongrois, et l'an 5 de notre règne romain. »

Jean Hus, muni de ce sauf-conduit, arriva à Constance le 3 novembre, comparut devant le concile le 28 du même mois, fut mis en prison au couvent des Dominicains le samedi 26 juillet 1415, et n'en sortit que pour marcher à la mort. Le bûcher s'élevait à un quart de lieue de Constance, dans un endroit nommé le Brull; Jean Hus y monta tranquillement et se mit à genoux dessus; sommé une dernière fois d'abjurer sa doctrine, il répondit qu'il aimait mieux mourir que d'être perfide envers son Dieu, comme l'empereur Sigismond l'était envers lui; puis voyant que le bourreau s'approchait pour mettre le feu, il s'écria trois fois : Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui

avez souffert pour nous, ayez pitié de moi. Enfin, lorsqu'il fut entièrement caché par les flammes, on entendit ces dernières paroles de martyr : Je remets mon ame entre les mains de mon Dieu et de mon Sauveur.

Cette exécution fut suivie de celle de Jérôme de Prague, son disciple et son défenseur : conduit au bûcher le 30 mai 1417, il marcha au supplice comme il serait allé à une fête. Le bourreau, selon la coutume, voulut allumer le bûcher par derrière; mais Jérôme lui dit : Viens çà, maître, et allume le feu en face de moi; car, si j'avais craint le feu, je ne serais pas ici.

Deux mois après leur mort, Jean XXIII trépassa à son tour, et, d'accusateur qu'il avait été devant les hommes, devint accusé devant Dieu.

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'il advint lorsque le concile fut terminé, et que

cette cour romaine, cette suite pontificale, ces comtes de l'empire, ces barons et les chevaliers que vous avez vus l'autre jour à l'Opéra couverts d'or et de diamans voulurent quitter Constance ; pas autre chose que ce qui arrive parfois à un pauvre étudiant chez un restaurateur de la rue de la Harpe. Ni le pape, ni l'empereur, Martin, ni Sigismond, ne purent payer la carte que leur apportèrent respectueusement les bourgeois de la ville ; ce que voyant les susdits bourgeois, ils s'emparèrent, respectueusement toujours, de la vaisselle d'argent de l'empereur, des vases sacrés du pape, des armures des comtes, des hardes des barons, des harnais des chevaliers.

Vous devinez que la désolation fut grande parmi la noble assemblée : Sigismond se chargea de tout arranger.

A cet effet il rassembla les magistrats et les bourgeois de la ville de Constance dans le bâ-

timent de la douane, où s'était tenu le concile, monta à la tribune, et dit qu'il répondait des dettes de tout le monde ; les bourgeois de la ville répliquèrent que c'était très-bien, qu'il ne restait plus qu'à trouver quelqu'un qui répondît du répondant.

L'empereur fit alors apporter des ballots de draps, de soie, de damas et de velours, des housses, des rideaux et des coussins brodés d'or, les fit estimer par des experts, les déposa à la douane, s'engageant à les dégager dans l'année ; et, pour plus grande sûreté de la dette et comme preuve qu'il la reconnaissait, il fit apposer ses armes sur les caisses qui les renfermaient. Les bourgeois laissèrent sortir leurs royaux débiteurs.

Un an s'écoula sans qu'on entendît parler de l'empereur Sigismond ; au bout de cette année, on voulut vendre les objets restés en gage. Mais alors défense fut faite, de par sa

majesté, de procéder à cette vente, attendu que les armes apposées sur les ballots en faisaient la propriété de l'empire et non celle de l'empereur. Il y a aujourd'hui 417 ans que cette signification fut faite.

Les bourgeois de Constance espèrent que M. Duponchel à la centième représentation de *la Juive* dégagera les effets de l'empereur Sigismond.

CHAPITRE III.

Napoléon-le-Grand et Charles-le-Gros.

Si vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son dôme miraculeux; mais, comme nous le reverrons plus tard et en détail, je vous inviterai à prendre promptement à gauche, car une de

ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde est prête à s'accomplir.

Entrons donc au Palais-Royal, montons le grand escalier, traversons quelques-uns de ces appartemens qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani : plus tard nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties du monde, et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste; mais, à cette heure, ce sont des tableaux vivans qui nous attendent, c'est de l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entrebâillons doucement la porte de ce cabinet, afin de voir sans être vus. — C'est bien : vous apercevez un homme, n'est-ce pas? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme vert, à son pantalon collant de cachemire blanc, à ses bottes assouplies et mon-

tant jusqu'au genou. Voyez sa tête modelée comme un marbre antique; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer le voile de l'avenir; ces lèvres pressées, qui recouvrent deux rangées de perles dont une femme serait jalouse : quel calme! — c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion. — Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent; quand cet œil s'allume, les plaines d'Austerlitz jettent des flammes comme un volcan; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. A cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en chœur l'*hosanna* de sa gloire en dix langues différentes; car cet homme, c'est plus que César; c'est autant que Charlemagne; — c'est Napoléon-le-Grand, le Jupiter-Tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe

ses yeux sur une porte qui s'ouvre ; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris collant, au-dessous du genou duquel montent en s'échancrant en cœur des bottes à la hussarde. — En jetant les yeux sur lui, nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant il est plus grand, plus maigre, plus brun ; — celui-là, c'est Lucien, le vrai Romain, le républicain des jours antiques, la barre de fer de la famille (1).

Ces deux hommes, qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz, jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les ames ; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui ten-

(1) Le prince de Canino n'avait point encore, à l'époque où j'écrivais ces lignes, publié ses Mémoires.

dit la main. — Mon frère, s'écria Lucien en jetant les bras autour du cou de son aîné; — mon frère! que je suis heureux de vous revoir!

— Laissez-nous seuls, messieurs, dit l'empereur, faisant signe de la main à un groupe. Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole, sans répondre un mot. Cependant, ces trois hommes qui obéissaient ainsi à un geste, c'étaient Duroc, Eugène et Murat : un maréchal, un prince, un roi.

— Je vous ai fait mander, Lucien, dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

— Et vous voyez que je me suis empressé de vous obéir comme à mon aîné, répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

— N'importe ! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler.

— J'écoute, répondit Lucien en s'inclinant.

Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et le regardant fixement : Quels sont vos projets? dit-il.

— Mes projets, à moi? reprit Lucien étonné : les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude ; mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poème que j'ai commencé.

— Oui, oui, dit ironiquement Napoléon, vous êtes le poète de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles : quand je serai mort, vous me chanterez ; j'aurai cet avantage sur Alexandre, d'avoir mon Homère.

— Quel est le plus heureux de nous deux?

— Vous, certes, vous, dit Napoléon en

lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait; car vous n'avez pas le chagrin de voir dans votre famille des indifférens et peut-être des rebelles.

Lucien laissa tomber ses bras et regarda l'empereur avec tristesse.

— Des indifférens!... rappelez-vous le 18 brumaire... des rebelles!... et où jamais m'avez-vous vu évoquer la rébellion ?

— C'est une rébellion que de ne point me servir ; celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien ; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux! — il lui prit la main , — le seul qui puisse continuer mon œuvre : veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais?... Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortége de flatteurs qui accompagnent mon char de triomphe? Sera-ce donc toujours la

voix de mon frère qui me criera : César, n'oublie pas que tu dois mourir! Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route?

— Comment votre majesté l'entend-elle? répondit Lucien en jetant sur Napoléon un regard de défiance (1).

L'empereur marcha en silence vers une table ronde qui masquait le milieu de la chambre, et, posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien, et lui dit :

— Je suis au faîte de ma fortune, Lucien; j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fantaisie; je suis aussi victorieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne; je veux et je puis. Eh bien!... — il prit le coin de la carte et la

(1) Tous les détails de cet entretien m'ont été donnés par madame la duchesse d'Abrantès, aux *Mémoires* de laquelle je renverrais mes lecteurs, si je ne craignais pas que sa prose, si naïve, si vraie et si animée, ne fît par trop de tort à la mienne.

déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant, — choisissez le royaume qui vous plaira le mieux, mon frère, et je vous engage ma parole d'empereur que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous.

— Et pourquoi cette proposition à moi, plutôt qu'à tout autre de nos frères ?

— Parce que toi seul es selon mon esprit, Lucien.

— Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes ?

— J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu.

— Et vous vous êtes trompé, mon frère ; je suis toujours le même qu'en 99 : je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône.

— Niais et insensé, dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même, insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour enrayer ce tombereau

de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain! — Puis, s'arrêtant tout-à-coup et marchant à son frère : — Mais laisse-moi donc t'enlever sur la montagne et te montrer les royaumes de la terre : lequel est mûr pour ton rêve sublime? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ces universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique? est-ce l'Espagne, catholique depuis le treizième siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole du Christ germe à peine? est-ce la Russie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le czar Pierre, est retombé dans sa paralysie polaire? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus; renonce à tes folles utopies; donne-moi la main comme frère et comme allié, et demain je te fais le chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends toute mon amitié.

— C'est cela, dit Lucien, vous désespérez

d me conva incre, et vous voulez m'acheter.— L'empereur fit un mouvement.—Laissez-moi dire à mon tour, car ce moment est solennel, et n'aura pas son pareil dans le cours de notre vie : je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé, vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles, que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi, dites-vous? eh bien! j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un peuple : je le prends, peu m'importe lequel, mais à la condition que je le gouvernerai selon ses idées et selon ses besoins ; je veux être son père, et non son tyran ; je veux qu'il m'aime, et non qu'il me craigne : du jour où j'aurai mis la couronne d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg ou de Hollande sur ma tête, je ne serai plus Français, mais Espagnol, Allemand ou Hollandais ; mon nouveau peuple sera ma seule famille. Songez-y bien,

alors nous ne serons plus frères selon le sang, mais selon le rang, vos volontés seront consignées à mes frontières; si vous marchez contre moi, je vous attendrai debout : vous me vaincrez, sans doute, car vous êtes un grand capitaine, et le dieu des armées n'est pas toujours celui de la justice; alors je serai un roi détrôné, mon peuple sera un peuple conquis; et libre à vous de donner ma couronne et mon peuple à quelque autre plus soumis ou plus reconnaissant. J'ai dit.

— Toujours le même, toujours le même, murmura Napoléon; puis tout-à-coup frappant du pied : Lucien, vous oubliez que vous devez m'obéir, comme à votre père, comme à votre roi.

— Tu es mon aîné, non mon père; tu es mon frère, non mon roi : jamais je ne courberai la tête sous ton joug de fer, jamais, jamais !

Napoléon devint affreusement pâle, ses yeux

prirent une expression terrible, ses lèvres tremblèrent.

— Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Lucien.

— Réfléchis à ce que je vais te dire, Napoléon : tu as mal tué la république, car tu l'as frappée sans oser la regarder en face ; l'esprit de liberté que tu crois étouffé sous ton despotisme grandit, se répand, se propage ; tu crois le pousser devant toi, il te suit par derrière ; tant que tu seras victorieux, il sera muet ; mais vienne le jour des revers, et tu verras si tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande, mais esclave. Tout empire élevé par la force et la violence doit tomber par la violence et la force. Et toi, toi, Napoléon, qui tomberas du faîte de cet empire, tu seras brisé, — prenant sa montre et l'écrasant contre terre, — brisé, vois-tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre parce que nous serons

de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire !

Lucien sortit.

Napoléon resta immobile et les yeux fixes ; au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais ; Napoléon sonna.

— Quel est ce bruit? dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte.

— C'est celui de la voiture du frère de votre majesté qui repart pour Rome.

— C'est bien, dit Napoléon ; et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédiction de Lucien s'était accomplie. L'empire élevé par la force avait été renversé par

la force, Napoléon était brisé, et cette famille d'aigles, dont l'aire était aux Tuileries, s'était éparpillée, fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archiduchesses, s'était retirée à Rome, Lucien dans sa principauté de Canino, Louis à Florence, Joseph aux États-Unis, Jérôme en Wurtemberg, la princesse Élisa à Baden, madame Borghèse à Piombino, et la reine de Hollande au château d'Arenemberg.

Or, comme le château d'Arenemberg est situé à une demi-lieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette majesté déchue, et de voir ce qui restait d'une reine dans une femme, lorsque le destin lui avait arraché la couronne du front, le sceptre de la main et le manteau des épaules; et de cette reine surtout, de cette gracieuse fille de Joséphine

Beauharnais, de cette sœur d'Eugène, de ce diamant de la couronne de Napoléon.

J'en avais tant entendu parler dans ma jeunesse comme d'une belle et bonne fée, bien gracieuse et bien secourable, et cela par les filles auxquelles elle avait donné une dot, par les mères dont elle avait racheté les enfans, par les condamnés dont elle avait obtenu la grâce, que j'avais un culte pour elle. Joignez à cela le souvenir de romances que ma sœur chantait, qu'on disait de cette reine, et qui s'étaient tellement répandues de ma mémoire dans mon cœur, qu'aujourd'hui encore, quoiqu'il y ait vingt ans que j'aie entendu ces vers et cette musique, je répéterais les uns ou je noterais les autres sans transposer un mot, sans oublier une note. C'est que des romances de reine, c'est qu'une reine qui chante, cela ne se voit que dans les *Mille et une Nuits,* et cela était resté dans mon esprit comme un étonnement doré.

Il était trop matin pour me présenter en personne au château; j'y déposai ma carte, et je sautai dans un bateau qui me conduisit en une heure à l'île Reichneau.

C'est dans une petite église située au milieu de l'île que sont déposés les restes de Charles-le-Gros, cinquième successeur de Charles-le-Grand; son épitaphe, qu'on lit dans le chœur, au-dessous d'un portrait qui passe pour le sien, raconte toute son histoire. La voici traduite textuellement.

« Charles-le-Gros, neveu de Charles-le-Grand, entra puissamment dans l'Italie, qu'il vainquit, obtint l'empire et fut couronné César à Rome; puis, son frère Ludwig de Germanie étant mort, il devint, par droit d'hérédité, maître de la Germanie et de la Gaule. Enfin, manquant à la fois par le génie, par le cœur et par le corps, un jeu de fortune le jeta du faîte de ce grand empire dans cette

humble retraite, où il mourut abandonné de tous les siens, l'an de notre Seigneur 888. »

Comme il n'y avait rien autre chose à voir dans l'église ni dans l'île, nous remontâmes dans la barque, et fîmes voile pour Arenemberg.

En entrant au château de Volberg, qu'habite madame Parquin, lectrice de la reine et sœur du célèbre avocat de ce nom, je trouvai une invitation à dîner chez madame de Saint-Leu et des lettres de France : l'une d'elles contenait l'ode manuscrite de Victor Hugo sur la mort du roi de Rome.

Je la lus en me rendant à pied chez la reine Hortense (1).

(1) Nos lecteurs s'apercevront facilement que toute la première partie de ce volume a été écrite en 1834, et par conséquent avant les événemens de Strasbourg.

CHAPITRE IV.

Une ex-reine.

Le château d'Arenemberg n'est point une résidence royale, c'est une jolie maison qui pourrait appartenir indifféremment à M. Aguado, à M. de Schickler ou à Scribe : ainsi l'émotion que j'éprouvai appartenait tout entière à une cause morale qui remuait ma pensée, et nullement aux objets physiques qui frappaient mes yeux.

Cette émotion était telle, qu'après avoir désiré ardemment voir madame de Saint-Leu, au moment où ce désir allait être réalisé, je m'arrêtais à chaque pas pour retarder le moment de l'entrevue, plongeant mes yeux dans chaque échappée de vue, regardant sans distinguer, et bien plus disposé à retourner en arrière qu'à continuer mon chemin : c'est que j'étais sur le point de voir se réaliser une chimère ou de perdre une illusion ; c'est que j'aimais presque autant m'en aller à l'instant avec un doute que de me retirer plus tard avec un désenchantement. Tout-à-coup, à trente pas de moi, au détour d'une allée, j'aperçus trois femmes et un jeune homme : mon premier mouvement fut de fuir ; mais il était trop tard, j'avais été vu ; je sentis le ridicule d'une pareille retraite, je fixai les yeux sur le groupe qui s'avançait, je reconnus instinctivement la reine, je marchai vers elle.

Certes elle ne se doutait guère, en venant au-

devant de moi, de ce qui se passait alors dans mon ame; elle était loin de penser qu'au jour de sa puissance jamais homme, entrant dans la salle de réception du château de La Haye, et s'approchant du trône où elle était assise dans toute la majesté du pouvoir, dans toute la splendeur de la beauté, n'avait ressenti une émotion pareille à celle que j'éprouvais; tous les sentimens généreux que renferme le cœur de l'homme, l'amour, le respect, la piété, se pressaient sur mes lèvres: j'étais prêt à tomber à genoux, et certes je l'eusse fait si elle eût été seule.

Elle vit probablement ce qui se passait en moi; car elle sourit ineffablement en me tendant la main.

— Vous êtes mille fois bon, me dit-elle, de ne point passer près d'une pauvre proscrite sans la venir voir.

C'était moi qui étais bon, c'était de son côté qu'était la reconnaissance : bien, mon cœur ; cette fois tu ne t'étais pas trompé, jeune homme, c'est la reine de ton enfance, gracieuse et bonne ; poète, c'est ce son de voix, c'est ce regard que tu as rêvé à la fille de Joséphine ; laisse battre librement ton cœur; une fois la réalité s'est trouvée à la hauteur du songe; regarde, écoute, sois heureux.

La reine s'appuya sur mon bras, elle me conduisit, car je ne voyais pas ; nous marchâmes ainsi je ne sais combien de temps, puis nous rentrâmes dans le salon. La première chose qui rappela mes esprits, qui arrêta mes pensées, qui fixa mes yeux, fut un magnifique portrait.

— Oh ! voilà qui est beau ! m'écriai-je.

— Oui ! dit madame de Saint-Leu ; c'est Bonaparte au pont de Lodi.

— Ce tableau doit être de Gros, n'est-ce pas ?

— De lui-même !

— Fait d'après nature, sans doute : c'est trop merveilleux de ressemblance et de modelé pour ne pas être ainsi.

— L'empereur a posé trois ou quatre fois.

— Il a eu cette patience ?

— Gros avait trouvé un excellent moyen pour cela.

— Lequel?

— Il le faisait asseoir sur les genoux de ma mère.

Voyez-vous cette fille qui me parle de sa mère, qui est Joséphine, de son beau-père, qui est Napoléon, qui me fait assister à cette scène de ménage, qui me montre le lion doux et apprivoisé, l'empereur sur les genoux de l'impératrice, et, devant eux, Gros, l'homme de Jaffa, d'Eylau et d'Aboukir, son pinceau à la main, fixant sur la toile cette tête large à

contenir le monde : et tout cela n'était pas un rêve ?

J'allai m'asseoir dans un coin, et, laissant tomber mon front entre mes deux mains, je restai abîmé dans un océan de pensées. Lorsque je revins à moi et que je levai les yeux, je vis que madame de Saint-Leu me regardait en souriant : elle comprenait trop bien les causes d'une pareille inconvenance pour attendre de moi des excuses, que je ne pensais, du reste, aucunement à lui faire. Elle se leva et vint à moi.

— Voulez-vous me suivre ? me dit-elle.

— Oh ! certes.

— Venez !

— Et quelle merveille allez-vous me faire voir ?

— Mon reliquaire impérial.

Elle me conduisit devant un meuble fermé comme une bibliothèque, avec des carreaux

de vitre, et sur chaque planche duquel, ainsi que sur une étagère, étaient rangés des objets qui avaient appartenu à Joséphine ou à Napoléon.

D'abord c'était, dans un portefeuille marqué d'un J et d'un N, la correspondance intime de l'empereur et de l'impératrice. Toutes les lettres étaient autographes, datées des champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, écrites sur l'affût d'un canon, les pieds dans le sang; et toutes contenaient un mot de la victoire. Puis, des pages d'amour, mais de cet amour profond, ardent, passionné, comme le ressentaient Werther, René, Antony. Quelle organisation immense que celle de cet homme, qui renfermait à la fois tant de choses dans la tête et dans le cœur!

C'était ensuite le talisman de Charlemagne; or c'est toute une histoire que celle de ce talisman; écoutez-la :

Lorsqu'on ouvrit, à Aix-la-Chapelle, le tombeau dans lequel avait été inhumé le grand empereur, on trouva son squelette revêtu de ses habits romains; il portait sa double couronne de France et d'Allemagne sur son front desséché; il avait au côté, près de sa bourse de pèlerin, Joyeuse, cette bonne épée avec laquelle, dit le moine de Saint-Denis, il coupait en deux un chevalier tout armé; ses pieds reposaient sur le bouclier d'or massif que lui avait donné le pape Léon, et à son cou était suspendu le talisman qui le faisait victorieux. Ce talisman était un morceau de la vraie croix, que lui avait envoyé l'impératrice Irène. Il était renfermé dans une émeraude, et cette émeraude était suspendue par une chaîne à gros anneaux d'or. Les bourgeois d'Aix-la-Chapelle le donnèrent à Napoléon lorsqu'il fit son entrée dans leur ville, et Napoléon, en 1811, jeta en jouant cette chaîne autour du cou de la reine Hortense, lui avouant que, le jour d'Austerlitz et de

Wagram, il l'avait portée lui-même sur sa poitrine, comme il y a neuf cents ans le faisait Charlemagne.

C'était enfin la ceinture qui ceignait ses reins aux Pyramides; c'était l'anneau de mariage qu'il avait passé lui-même au doigt de la veuve de Beauharnais; c'était le portrait du roi de Rome, brodé par Marie-Louise, sur lequel s'était reposé son dernier regard. Cet œil d'aigle s'était fermé sur le même objet que j'avais à mon tour sous les yeux; sa bouche mourante avait touché ce satin, son dernier soupir l'avait humecté; et il y avait un mois à peine que l'enfant était mort à son tour, les yeux sur le portrait de son père. Le temps et la liberté nous révéleront peut-être le secret providentiel de ce double trépas; en attendant, prosternons-nous et adorons.

Je demandai à voir l'épée rapportée de Sainte-Hélène par Marchand, et léguée par

le duc de Reichstadt au prince Louis ; mais la reine n'avait point encore reçu ce don mortuaire, et craignait de ne le recevoir jamais.

La cloche du dîner sonna.

— Déjà ! m'écriai-je.

— Vous reverrez tout cela demain, me dit-elle.

Après le dîner nous rentrâmes au salon. Au bout de dix minutes, on annonça madame Récamier. Celle-là était encore une reine, reine de beauté et d'esprit ; aussi la duchesse de Saint-Leu la reçut-elle en sœur.

J'ai beaucoup entendu discuter l'âge de madame Récamier : il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais à la jeunesse de sa voix,

à la beauté de ses yeux, au modelé de ses mains, je parierais pour vingt-cinq ans.

Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du directoire et du consulat comme de choses qu'elles avaient vues. Enfin, l'on pria madame de Saint-Leu de se mettre au piano.

— Cela vous fera-t-il plaisir? dit-elle en se retournant vers moi, à demi-levée et attendant ma réponse.

— Oh! oui, répondis-je en joignant les mains.

Elle chanta plusieurs romances dont elle avait dernièrement composé la musique.

— Si j'osais vous demander une chose? lui dis-je à mon tour.

— Eh bien! que me demanderiez-vous?

— Une de vos anciennes romances.

— Laquelle ?

Vous me quittez pour marcher à la gloire.

— O mon Dieu! mais c'est du plus loin qu'il me souvienne; cette romance est de 1809. Comment faites-vous pour vous la rappeler, vous étiez à peine né lorsqu'elle était en vogue.

— J'avais cinq ans et demi; mais parmi les romances que chantait ma sœur, mon aînée de quelques années, c'était ma romance de prédilection.

— Il n'y a qu'un inconvénient; c'est que je ne me la rappelle plus.

— Je me la rappelle, moi.

Je me levai, et m'appuyant sur le dos de sa chaise, je commençai à lui dicter les vers.

Vous me quittez pour marcher à la gloire;
Mon triste cœur suivra partout vos pas;
Allez, volez au temple de mémoire;
Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

Oui, c'est cela, me dit la reine avec tristesse. Je continuai.

A vos devoirs comme à l'amour fidèle,
Cherchez la gloire, évitez le trépas;
Dans les combats où l'honneur vous appelle
Distinguez-vous, mais ne m'oubliez pas.

— Ma pauvre mère! soupira madame de Saint-Leu.

Que faire, hélas! dans mes peines cruelles?
Je crains la paix autant que les combats:
Vous y verrez tant de beautés nouvelles,
Vous leur plairez!... mais ne m'oubliez pas.

Oui, vous plairez et vous vaincrez sans cesse,
Mars et l'Amour suivront partout vos pas;
De vos succès gardez la douce ivresse,
Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas.

La reine passa la main sur ses yeux pour essuyer une larme.

— Quel triste souvenir! lui dis-je.

— Oh! oui, bien triste! Vous savez qu'en

1808 les bruits du divorce commençaient à se répandre, ils étaient venus frapper ma mère au cœur, et voyant l'empereur prêt à partir pour Wagram, elle pria M. de Ségur de lui faire une romance sur ce départ; il lui apporta les paroles que vous venez de dire, ma mère me les donna pour que j'en fisse la musique, et la veille du départ de l'empereur, je les lui chantai. Ma pauvre mère! je la vois encore, suivant sur la figure de son mari, qui m'écoutait soucieux, l'impression que lui faisait cette romance, qui s'appliquait si bien à la situation de tous deux. L'empereur l'écouta jusqu'au bout; enfin, lorsque le dernier son du piano se fut éteint, il alla vers ma mère. — Vous êtes la meilleure créature que je connaisse, lui dit-il; puis l'embrassant au front en soupirant, il rentra dans son cabinet; ma mère fondit en larmes; car de ce moment elle sentit qu'elle était condamnée. Vous concevez maintenant ce qu'il y a pour moi de souvenir dans cette romance, et en me la disant,

vous venez de toucher toutes les cordes de mon cœur comme un clavier.

— Mille pardons; comment n'ai-je pas deviné cela? je ne demande plus rien.

— Si fait, dit la reine en se replaçant à son piano, si fait; tant d'autres malheurs sont venus passer sur celui-là, que c'est un de ceux sur lequel j'arrête ma mémoire avec le plus de douceur; car ma mère, quoique séparée de l'empereur, en fut toujours aimée.

Elle laissa courir ses doigts sur le piano, un prélude plaintif se fit entendre, puis elle chanta avec toute son ame, avec le même accent qu'elle dut chanter devant Napoléon!

Je doute que jamais homme ait ressenti ce que j'éprouvai dans cette soirée.

CHAPITRE V.

Une promenade dans le parc d'Arenemberg.

Mme la duchesse de Saint-Leu m'avait invité à déjeuner pour le lendemain matin, à dix heures ; comme j'avais passé une partie de la nuit à écrire mes notes, j'arrivai quelques minutes après l'heure indiquée ; j'allais m'excuser de l'avoir fait attendre, ce qui était d'autant moins pardonnable qu'elle n'était

plus reine ; mais elle me rassura avec une bonté parfaite, me disant que le déjeuner n'était que pour midi, et que si elle m'avait invité pour dix heures, c'était afin d'avoir tout le temps de causer avec moi : en même temps elle me proposa une promenade dans le parc ; je lui répondis en lui offrant mon bras.

Nous fîmes à peu près cent pas en silence, le premier je l'interrompis :

— Vous aviez quelque chose à me dire, madame la duchesse ?

— C'est vrai, dit-elle en me regardant, je voulais vous parler de Paris ; qu'y avait-il de nouveau quand vous l'avez quitté ?

— Beaucoup de sang dans les rues, beaucoup de blessés dans les hôpitaux, pas assez de prisons et trop de prisonniers (1).

(1) Ces lignes ont été écrites avant l'amnistie : je n'ai pas

— Vous avez vu les 5 et 6 juin?

— Oui, madame.

— Pardon, mais je vais être bien indiscrète peut-être; d'après quelques mots que vous avez dits hier, je crois que vous êtes républicain?

Je souris. — Vous ne vous êtes pas trompée, madame la duchesse, et cependant, grâce au sens et à la couleur que les journaux qui représentent le parti auquel j'appartiens et dont je partage toutes les sympathies, mais non tous les systèmes, ont fait prendre à ce mot, avant d'accepter la qualification que vous me donnez, je vous demanderai la permission de vous faire un exposé de principes: à toute autre femme, une pareille profession de foi serait ridicule; mais à vous, madame la duchesse, à vous qui comme reine avez dû en-

voulu les effacer, car, de reproche qu'elles étaient, elles sont devenues un éloge : il faut laisser à chaque chose le caractère du temps dans lequel elle a été mise au jour.

tendre autant de paroles austères que vous avez dû écouter de mots frivoles en votre qualité de femme, je n'hésiterai point à dire par quels points je touche au républicanisme social, et par quelle dissidence je m'éloigne du républicanisme révolutionnaire.

— Vous n'êtes donc point d'accord entre vous?

— Notre espoir est le même, madame; mais les moyens par lesquels chacun veut procéder sont différens : il y en a qui parlent de couper des têtes et de diviser les propriétés; ceux-là, ce sont les ignorans et les fous. Il vous paraît étonnant que je ne me serve pas pour les désigner d'un nom plus énergique; c'est inutile, ils ne sont ni craints ni à craindre; ils se croient fort en avant, et sont tout-à-fait en arrière; ils datent de 93, et nous sommes en 1832. Le gouvernement fait semblant de les redouter beaucoup et serait bien fâché qu'ils n'existassent pas, car leurs théories sont le carquois où il prend ses armes : ceux-là ne

sont point les républicains, ce sont les républiqueurs.

— Il y en a d'autres qui oublient que la France est la sœur aînée des nations, qui ne se souviennent plus que son passé est riche de tous les souvenirs, et qui vont chercher parmi les constitutions suisse, anglaise et américaine, celle qui serait la plus applicable à notre pays : ceux-là, ce sont les rêveurs et les utopistes : tout entiers à leurs théories de cabinet, ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs applications imaginaires, que la constitution d'un peuple ne peut être durable qu'autant qu'elle est née de sa situation géographique, qu'elle ressort de sa nationalité et qu'elle s'harmonise avec ses mœurs. Il en résulte que, comme il n'y a pas sous le ciel deux peuples dont la situation géographique, dont la nationalité et dont les mœurs soient identiques, plus une constitution est parfaite, plus elle est individuelle, et moins par conséquent elle est applicable à une autre localité qu'à celle

qui lui a donné naissance : ceux-là, ce ne sont point non plus les républicains, ce sont les républiquistes.

Il y en a d'autres qui croient qu'une opinion, c'est un habit bleu barbeau, un gilet à grands revers, une cravate flottante et un chapeau pointu ; ceux-là, ce sont les parodistes et les aboyeurs ; ils excitent les émeutes, mais se gardent bien d'y prendre part ; ils élèvent les barricades, et laissent les autres se faire tuer derrière ; ils compromettent leurs amis, et vont partout se cachant comme s'ils étaient compromis eux-mêmes : ceux-là, ce ne sont point encore les républicains, ce sont les républiquets.

— Mais il y en a d'autres, madame, pour qui l'honneur de la France est chose sainte et à laquelle ils ne veulent pas que l'on touche, pour qui la parole donnée est un engagement sacré qu'ils ne peuvent souffrir de voir rompre, même de roi à peuple, dont la vaste et

noble fraternité s'étend à tout pays qui souffre et à toute nation qui se réveille : ils ont été verser leur sang en Belgique, en Italie et en Pologne, et sont revenus se faire tuer ou prendre au cloître Saint-Merry ; ceux-là, madame, ce sont les puritains et les martyrs. Un jour viendra où non seulement on rappellera ceux qui sont exilés, où non seulement on ouvrira les prisons de ceux qui sont captifs, mais encore où l'on cherchera les cadavres de ceux qui sont morts, pour leur élever des tombes; tout le tort que l'on peut leur reprocher, c'est d'avoir devancé leur époque et d'être nés trente ans trop tôt : ceux-là, madame, ce sont les vrais républicains.

— Je n'ai pas besoin de vous demander, me dit la reine, si c'est à ceux-là que vous appartenez?

—Hélas! madame, lui répondis-je, je ne puis pas me vanter tout-à-fait de cet honneur; oui, certes, à eux toutes mes sympathies; mais, au lieu de me laisser emporter à mon senti-

ment, j'en ai appelé à ma raison : j'ai voulu faire pour la politique ce que Faust a fait pour la science, descendre et toucher le fond. Je suis resté un an plongé dans les abîmes du passé ; j'y étais entré avec une opinion instinctive, j'en suis sorti avec une conviction raisonnée. Je vis que la révolution de 1830 nous avait fait faire un pas, il est vrai, mais que ce pas nous avait conduits tout simplement de la monarchie aristocratique à la monarchie bourgeoise, et que cette monarchie bourgeoise était une ère qu'il fallait épuiser avant d'arriver à la magistrature populaire. Dès lors, madame, sans rien faire pour me rapprocher du gouvernement dont je m'étais éloigné, j'ai cessé d'en être l'ennemi, je le regarde tranquillement poursuivre sa période, dont je ne verrai probablement pas la fin ; j'applaudis à ce qu'il fait de bon, je proteste contre ce qu'il fait de mauvais, mais tout cela sans enthousiasme et sans haine ; je ne l'accepte ni ne le récuse, je le subis ; je ne le regarde pas comme

un bonheur, mais je le crois une nécessité.

— Mais alors, à vous entendre, il n'y aurait pas chance qu'il changeât?

— Non, madame.

— Si cependant le duc de Reichstadt n'était point mort, et qu'il eût fait une tentative?

— Il eût échoué; du moins je le crois.

— C'est vrai : j'oubliais qu'avec vos opinions républicaines, Napoléon doit n'être pour vous qu'un tyran.

— Je vous demande pardon, madame, je l'envisage sous un autre point de vue : à mon avis, Napoléon est un de ces hommes élus dès le commencement des temps, et qui ont reçu de Dieu une mission providentielle. Ces hommes, madame, on les juge non point selon la volonté humaine qui les a fait agir, mais selon la sagesse divine qui les a inspirés; non pas selon l'œuvre qu'ils ont faite, mais selon le résultat qu'elle a produit. Quand leur mission est accomplie, Dieu les rappelle : ils croient mourir, ils vont rendre compte.

— Et, selon vous, quelle était la mission de l'empereur?

— Une mission de liberté.

— Savez-vous que tout autre que moi vous en demanderait la preuve?

— Et je la donnerais même à vous.

— Voyons; vous n'avez point idée à quel degré cela m'intéresse.

— Lorsque Napoléon ou plutôt Bonaparte apparut à nos pères, madame, la France sortait, non pas d'une république, mais d'une révolution. Dans un de ses accès de fièvre politique, elle s'était jetée si fort en avant des autres nations, qu'elle avait rompu l'équilibre du monde : il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion : le 13 vendémiaire les mit face à face, la révolution fut vaincue; les rois, qui auraient dû reconnaître un frère au canon de la rue Saint-Honoré, crurent avoir un ennemi dans le dictateur du 18 brumaire : ils prirent pour le consul d'une république celui qui était déjà

le chef d'une monarchie, et, insensés qu'ils étaient, au lieu de l'emprisonner dans une paix générale, ils lui firent une guerre européenne. Alors Napoléon appela à lui tout ce qu'il y avait de jeune, de brave et d'intelligent en France, et le répandit sur le monde: homme de réaction pour nous, il se trouva être en progrès sur les autres : partout où il passa il jeta aux vents le blé des révolutions : l'Italie, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, la Belgique, la Russie elle-même, ont tour à tour appelé leurs fils à la moisson sacrée; et lui, comme un laboureur fatigué de sa journée, il a croisé les bras et les a regardés faire du haut de son roc de Sainte-Hélène : c'est alors qu'il eut une révélation de sa mission divine, et qu'il laissa tomber de ses lèvres la prophétie d'une Europe républicaine.

— Et croyez-vous, reprit la reine, que, si le duc de Reichstadt ne fût pas mort, il eût continué l'œuvre de son père?

— A mon avis, madame, les hommes comme Napoléon n'ont pas de père et n'ont pas de fils : ils naissent, comme des météores, dans le crépuscule du matin, traversent d'un horizon à l'autre le ciel qu'ils illuminent, et vont se perdre dans le crépuscule du soir.

— Savez-vous que ce que vous dites là est peu consolant pour ceux de sa famille qui conserveraient quelque espérance?

— Cela est ainsi, madame; car nous ne lui avons donné une place dans notre ciel qu'à la condition qu'il ne laisserait pas d'héritier sur la terre.

— Et cependant il a légué son épée à son fils.

— Le don lui a été fatal, madame, et Dieu a cassé le testament.

— Mais vous m'effrayez, car son fils à son tour l'a léguée au mien.

— Elle sera lourde à porter à un simple officier de la Confédération Suisse.

— Oui, vous avez raison ; car cette épée, c'est un sceptre.

— Prenez garde de vous égarer, madame ; j'ai bien peur que vous ne viviez dans cette atmosphère trompeuse et enivrante qu'emportent avec eux les exilés. Le temps, qui continue de marcher pour le reste du monde, semble s'arrêter pour les proscrits. Ils voient toujours les hommes et les choses comme ils les ont quittés, et cependant les hommes changent de face et les choses d'aspect : la génération qui a vu passer Napoléon revenant de l'île d'Elbe s'éteint tous les jours, madame, et cette marche miraculeuse n'est déjà plus un souvenir, c'est un fait historique.

— Ainsi vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir pour la famille Napoléon de rentrer en France ?

— Si j'étais le roi, je la rappellerais demain.

— Ce n'est point ainsi que je veux dire.

— Autrement il y a peu de chance.

— Quel conseil donneriez-vous donc à un membre de cette famille qui rêverait la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes ?

— Je lui donnerais le conseil de se réveiller.

— Et, s'il persistait malgré ce premier conseil, qui à mon avis aussi est le meilleur, et qu'il vous en demandât un second ?

— Alors, madame, je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se faire élire député, de tâcher par son talent de disposer de la majorité de la chambre, et de s'en servir pour déposer Louis-Philippe, et se faire élire roi à sa place.

— Et vous pensez, reprit la duchesse de Saint-Leu en souriant avec mélancolie, que tout autre moyen échouerait ?

— J'en suis convaincu.

La duchesse soupira.

En ce moment la cloche sonna le déjeuner; nous nous acheminâmes vers le château, pensifs et silencieux; pendant tout le retour la duchesse ne m'adressa point une seule parole; mais, en arrivant au seuil de la porte, elle s'arrêta, et me regardant avec une expression indéfinissable d'angoisse :

— Ah! me dit-elle, j'aurais bien voulu que mon fils fût ici, et qu'il entendit ce que vous venez de me dire!...

CHAPITRE VI.

Reprise de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.

Après le déjeuner, je pris congé de madame la duchesse de Saint-Leu : à Steikborn, je trouvai Francesco, que j'avais dépêché en courrier et qui m'attendait avec une voiture : nous partîmes aussitôt, et sur les huit heures du soir nous arrivâmes à l'hôtel de la Couronne à Schaffhausen.

Le lendemain, dès que je fus levé, je me mis en quête par la ville. La première chose qui s'offrit à mes regards, sur la place même de l'hôtel, fut une statue représentant un homme de la fin du quinzième siècle, ayant le poignet droit coupé : cette circonstance, comme on le devine, éveilla aussitôt ma curiosité. Il était évident que quelque légende devait se rattacher à cette mutilation. Je cherchai des yeux quelqu'un qui pût me mettre au courant de l'histoire particulière de l'individu représenté, lorsque j'avisai le garçon de l'hôtel debout, sur la porte et fumant flegmatiquement dans une pipe d'écume de mer des feuilles d'une herbe quelconque, qu'on lui avait vendue pour du tabac. J'allai à lui, pensant que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à un voisin, et je lui demandai s'il savait quelle circonstance avait opéré la solution de continuité que j'avais remarquée entre l'avant-bras et la main du personnage dont je désirais connaître la biographie : mon maître d'hôtel tira

gravement sa pipe de sa bouche, étendit la main dans la direction de la statue, et me répondit : L'histoire est écrite. Confiant dans cette indication, je retournai vers le manchot, je le regardai de la tête aux pieds, mais je n'aperçus pas la moindre ligne calligraphique ; je crus que mon homme avait voulu se moquer de moi, et je revins dans l'intention de lui faire mes remerciemens de sa politesse.

— Eh bien! me dit mon homme avec le même calme, avez-vous lu ?

— Comment voulez-vous que je m'y prenne pour cela? lui répondis-je, il n'y a rien d'écrit.

— Avez-vous regardé derrière ?

— Non.

— Eh bien ! regardez.

Je retournai à la recherche de l'inscription, et en effet, en tournant autour du piédestal, j'aperçus des lettres à moitié effacées ; heureu-

sement que, lorsque j'eus déchiffré le premier mot, je devinai le reste : c'était ce vers de Virgile :

Auri sacra fames quid non mortalia pectora cogis !

C'était une charmante sentence dont je reconnaissais la vérité, mais qui pouvait s'appliquer à tant de circonstances qu'elle ne m'apprenait rien de ce que je désirais savoir : j'eus de nouveau recours à mon homme.

— Eh bien ! me dit-il.

— Eh bien ! j'ai lu.

— Alors, vous êtes content ?

— Pas du tout.

— N'avez-vous pas trouvé une inscription?

— Sans doute, mais elle ne me dit pas pourquoi votre bonhomme a le poignet coupé.

— Alors, me répondit dédaigneusement le cuisinier, c'est que vous ne savez pas le latin.

Je n'en pus pas tirer autre chose ; de sorte que, bon gré, mal gré, il fallut bien me contenter de cette réponse, tant soit peu humiliante pour un homme qui sait son Virgile par cœur.

Du reste, comme c'était, au dire du même cicerone, la seule chose qu'il y eût à voir à Schaffausen, je rentrai dans l'hôtel, d'où je comptais repartir aussitôt mon déjeûner : le garçon profita de ce moment pour m'apporter le registre de l'auberge, afin que je m'y inscrivisse. En jetant machinalement les yeux sur l'avant-dernière page, je reconnus le nom de sir Williams Blundel ; il avait passé à Schaffausen il y avait douze jours. Comme je ne faisais pas grand fond sur l'intelligence de mon servant, je le priai de dire au maître de l'hôtel de monter à la chambre du Français dont il lui reportait la signature, et qui avait à lui parler. La manière dont sir Williams m'avait quitté à Zurich m'avait laissé quelques inquiétudes ; ces caractères timides et

concentrés qui renferment tout en eux-mêmes ont des tristesses d'autant plus profondes qu'elles ressemblent à du calme, et des désespoirs d'autant plus mortels qu'ils n'ont ni cris ni larmes : il en résulte que leurs blessures saignent au dedans, et qu'ils étouffent presque toujours d'un épanchement de douleurs. Je désirais donc savoir quel aspect avait mon compagnon de route, ce qu'il avait fait pendant le temps qu'il était resté à Schaffausen, et quelle route il avait suivie en partant.

L'hôte entra : c'était un gros homme, qui devait porter habituellement une face des plus réjouies ; cependant, pour le quart d'heure, il lui avait imposé une expression de douleur officielle qui jurait si énergiquement avec la physionomie que la nature lui avait donnée dans un moment d'hilarité, que j'augurai qu'il allait m'annoncer quelque malheur. En effet, avant que je n'eusse ouvert la bouche : Ah ! monsieur, me dit-il, si j'avais su hier

votre nom, je me serais empressé de monter près de vous. J'ai à vous rendre une lettre de votre ami. A ces paroles, mon hôte poussa un gémissement qui tenait le milieu entre un hoquet et un sanglot.

— De quel ami ? dis-je.

— Ah ! monsieur, continua-t-il en décomposant de plus en plus son visage, c'était un bien digne jeune homme, à sa folie près.

— Mais qui donc est fou ? interrompis-je.

— Hélas ! hélas ! continua l'hôte, il est guéri maintenant. La mort est un grand médecin.

— Mais enfin qui donc est mort ? parlez.

— Comment ! vous ne savez pas ? me dit l'aubergiste.

— Je ne sais rien, mon cher ; allez donc !

— Vous ne savez pas qu'on n'a pas même retrouvé son corps ?

— Mais le corps de qui enfin ?

— L'autre, ça m'est bien égal, vous m'en-

tendez, il ne logeait pas ici, il était descendu au Faucon d'or, son corps pouvait s'en aller au diable; mais celui de ce pauvre M. Williams, qui avait l'air d'une jeune.....

— Comment! m'écriai-je, sir Williams est mort?

— Mort, mon cher monsieur.

— Et comment est-il mort, mon Dieu!...

— Mort noyé, malgré tout ce que j'ai pu lui dire.

— Mort! noyé!...

— Hélas, oui, et voilà la lettre qu'il vous a écrite.

Je tendis machinalement la main et je pris la lettre, mais sans la lire, tant j'étais écrasé sous l'inattendu de cette nouvelle.

— On a eu beau lui répéter que c'était une folie, continua l'aubergiste; bah! plus on lui a parlé du danger, plus il s'est entêté à la chose.

— Mais enfin, repris-je revenant à moi,

comment ce malheur lui est-il arrivé? car il est mort par accident; il ne s'est pas suicidé, n'est-ce pas?

— Hum! hum!... Dieu sait le fond, voyez-vous, mais, quant à moi, j'ai bien peur qu'il n'ait eu de mauvaises intentions contre lui-même. Voulez-vous que je vous dise, je crois qu'il avait un grand chagrin dans le cœur.

— Vous ne vous trompez pas, mon ami; mais enfin donnez-moi quelques détails. Comment est-il mort? noyé, dites-vous? Son bateau a donc chaviré? ou bien est-ce en se baignant?

— Non, monsieur, rien de tout cela : imaginez... c'est tout une histoire, voyez-vous.

— Eh bien! racontez-la-moi.

— Vous saurez donc... Pardon si je m'assieds.

— Faites, faites : je suis si impatient que j'oubliais de vous inviter à le faire.

— Eh bien, vous saurez donc, comme j'a-

vais l'honneur de vous le dire, qu'il y a trois semaines à peu près deux jeunes fashionables anglais vinrent à Schaffausen, et descendirent, je ne sais pourquoi, car sans amour-propre la Couronne vaut bien le Faucon; mais le confrère, c'est un intrigant; croiriez-vous qu'il va attendre les voyageurs à la porte de Constance, et que là....

— Revenons à notre affaire, mon ami : vous disiez que deux jeunes Anglais étaient descendus au Faucon d'or; après...

— Oui, monsieur; à Schaffausen, il n'y a pas grand'chose à voir, mais à une lieue, une lieue et demie d'ici, nous avons la fameuse chute du Rhin, dont il n'est pas que vous ayez entendu parler; le fleuve se précipite de soixante-dix pieds de hauteur dans un abîme...

— Bien, mon ami, je sais cela; retournons à nos Anglais.

— Ils étaient donc venus pour voir la chute; en conséquence, le matin, ils prirent un

guide, quoique ce soit tout-à-fait inutile de prendre un guide, il y a une grande route de vingt-quatre pieds de large; mais le propriétaire du Faucon d'or leur avait dit : Milords, il faut prendre un guide! Vous comprenez : parce que le guide fait une remise à celui qui lui procure des pratiques.

— C'est bon, mon ami, je sais à quoi m'en tenir sur l'aubergiste du Faucon d'or, et la preuve c'est que je suis venu chez vous; mais cependant je dois vous prévenir que, si vous ne me racontez pas l'événement d'une manière plus concise, je serai obligé d'aller demander ce récit à votre confrère.

— Voilà, monsieur, voilà; cependant, sauf votre respect, permettez-moi de vous dire qu'il ne vous raconterait pas la chose aussi bien que moi, attendu que c'est un bavard qui...

Je me levai avec impatience, l'aubergiste apprécia cette démonstration hostile, me fit

signe de la main qu'il arrivait au récit, et continua.

— Nos deux Anglais étaient donc devant la chute du Rhin, au bas du château de Lauffen ; ils regardèrent quelque temps le fleuve, qui se change tout-à-coup en cascade et se précipite de quatre-vingts pieds; ils n'avaient pas ouvert la bouche, pas sourcillé de contentement ou de mécontentement, lorsque tout-à-coup le plus jeune dit au plus vieux : Je parie vingt-cinq mille livres sterling que je descends la chute du Rhin dans une barque. Le plus vieux laissa tomber la provocation comme s'il n'avait rien entendu, prit son lorgnon, regarda l'eau bouillonnante, descendit quelques pas, afin de découvrir l'abîme où elle se précipitait, puis revint près de son camarade, et, avec le même flegme, lui dit tranquillement : Je parie que non.

Deux heures après les deux amis revinrent

à Schaffausen, et se firent servir à dîner comme si de rien n'était.

Après le dîner, le plus jeune fit monter le maître de l'auberge, et lui demanda où il pourrait acheter un bateau.

Le lendemain l'aubergiste du Faucon le conduisit dans tous les chantiers; mais il ne trouva rien qui lui convînt, et commanda un bateau neuf. Aux instructions qu'il donna pour sa confection, et à quelques mots qui lui échappèrent, le constructeur devina dans quel but il demandait ce bateau; il interrogea à son tour la singulière pratique qui lui arrivait. Sir Arthur Mortimer, c'était le nom du plus jeune Anglais, n'ayant aucun motif pour cacher son projet, lui raconta le pari. Il faut lui rendre une justice, Peter fit tout ce qu'il put pour le dissuader, mais sir Arthur, impatienté, se leva pour aller faire la commande dans un autre chantier; alors Peter

vit que c'était une résolution prise, et que, rien ne pouvant la faire changer, autant valait qu'il en profitât qu'un autre; il prit le dessin que lui avait fait sir Arthur, et promit le bateau pour le dimanche suivant.

Le même jour le bruit se répandit dans les environs qu'un Anglais avait parié descendre la chute du Rhin ; personne n'y pouvait croire, tant la résolution paraissait folle. Tout le monde allait demander la vérité à Peter, qui répondait en montrant son bateau, qui commençait déjà à prendre tournure. L'Anglais venait voir tous les jours s'il avançait, faisait tranquillement ses observations ; les choses allaient le mieux du monde.

Sur ces entrefaites sir Williams Blundel arriva à Schaffausen et descendit chez moi. Il paraissait triste et abattu; je demandai ses ordres, il balbutia quelques mots que je n'entendis pas; n'importe, je le fis conduire à la plus belle chambre, celle-ci, au reste, et je

lui fis servir un dîner comme il n'aurait pas pu, je vous en réponds, en obtenir un au Faucon d'or. Quand son valet de chambre descendit, je l'interrogeai pour savoir si milord faisait un long séjour à Schaffausen. J'appris alors qu'il partait le lendemain : aussitôt il me vint une idée, c'était de retenir sir Williams jusqu'au dimanche, et c'était chose facile, il me semblait, je n'avais qu'à lui dire ce qui devait se passer ce jour-là.

En conséquence, quand je crus qu'il était au dessert, je montai dans sa chambre; j'entrai discrètement et sans bruit; il tenait à la main contre laquelle il appuyait son front, un lambeau de voile vert, et paraissait absorbé dans une si profonde tristesse qu'il ne fit pas attention à moi; je lui fis trois révérences sans pouvoir le tirer de sa rêverie; enfin, voyant qu'il me fallait joindre la parole à la pantomime, je lui demandai s'il était content de son dîner.

Ma voix le fit tressaillir, il leva la tête, m'aperçut devant lui, et aussitôt cachant le voile dans son habit :

— Oui, très-content, très-content, me dit-il.

Dans ce moment je m'aperçus qu'il n'avait touché à rien de ce qu'on lui avait servi; je compris qu'il avait le spleen; mon désir de le distraire n'en devint que plus fort.

— Le valet de chambre de milord m'a dit que sa grâce partait demain?

— Oui, c'est mon intention.

— Milord ne sait peut-être pas ce qui se passe ici.

— Non, je ne le sais pas.

— C'est que, si milord le savait, il resterait sans doute.

— Que se passe-t-il?

— Un pari, milord : un compatriote de

votre grâce a parié qu'il descendrait la chute du Rhin en bateau.

— Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant?

— Ce qu'il y a d'étonnant, milord, c'est qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il périsse.

— Vous en êtes sûr? me dit sir Williams en me regardant fixement.

— J'en suis sûr, milord.

— Comment nomme-t-on mon compatriote?

— Sir Arthur Mortimer.

— Où loge-t-il?

— A l'auberge du Faucon d'or.

— Faites-moi conduire chez lui, je veux lui parler.

J'eus un instant de frayeur : je pensai que sir Williams, mécontent du dîner auquel il n'avait pas touché, voulait changer d'hôtel, et vous concevez que ce n'était pas pour la perte, mais pour l'humiliation; en consé-

quence j'ordonnai au plus intelligent de mes garçons, à celui qui vous a donné tous les renseignemens sur la statue à laquelle il manque une main, vous vous rappelez?...

— Oui, oui.

— Je lui ordonnai donc, comme il parle anglais, de conduire sir Williams à l'hôtel du Faucon d'or, et d'être tout yeux, tout oreilles. Je n'eus pas besoin de lui recommander deux fois la chose; non seulement il conduisit sir Williams jusqu'à la chambre de sir Arthur, mais encore il écouta à la porte.

Sir Arthur était en train de dîner, mais il paraît qu'il avait meilleur appétit que sir Williams, du moins à ce que put juger mon envoyé d'après le cliquetis des fourchettes. Il reçut son compatriote avec une grande politesse, se leva, lui offrit un siége, et lui proposa de partager son repas. Sir Williams ac-

cepta le fauteuil et refusa le dîner. J'appris cette dernière circonstance avec plaisir, attendu qu'elle me prouva que ce n'était point par mépris qu'il n'avait pas touché au mien.

— Milord, dit sir Williams après un instant de silence, je vous demande pardon de mon indiscrétion, mais je viens d'apprendre, d'un honnête aubergiste qui tient l'hôtel de la Couronne, que vous avez fait un pari.

— Cela est vrai, monsieur, répondit sir Arthur.

Les deux Anglais s'inclinèrent; car il faut vous dire que mon garçon, qui est très-intelligent quoique vous ayez l'air d'en douter, non seulement écoutait à la porte, mais encore regardait par le trou de la serrure, de sorte qu'aucun détail de la scène ne lui échappa. Je disais donc que les deux Anglais se saluèrent.

— Très-bien, répondis-je, mais la conversation n'en resta point là, je présume?

— Ah! bien oui! vous allez voir. Ce pari, continua sir Williams, consiste, m'a-t-on dit, à descendre la chute du Rhin dans un bateau.

— Vous êtes parfaitement informé, monsieur. Les deux Anglais se saluèrent de nouveau.

— Eh bien! mylord, dit sir Williams, je viens vous demander à être votre compagnon de voyage.

— Comme intéressé dans le pari?

— Non, mylord, comme amateur.

— Alors c'est simplement pour le plaisir?

— Pour le plaisir, répondit sir Williams. Les deux Anglais se saluèrent une troisième fois.

— Je vous ferai observer, reprit sir Arthur, que le bateau a été commandé par moi seul.

— Et moi, je vous demanderai la permission, mylord, de passer chez Peter, et de lui

transmettre de nouveaux ordres; bien entendu que la construction se fera à frais communs.

— Parfaitement, monsieur, et si vous voulez attendre que j'aie fini de dîner, nous irons ensemble.

Sir Williams fit signe qu'il était à la disposition de son compatriote, et Frantz, rassuré sur les craintes que je lui avais fait partager, revint me faire part de la conversation.

Deux heures après, sir Williams, en rentrant, me trouva sur la porte :

— Vous avez raison, me dit-il, je resterai chez vous jusqu'à dimanche.

CHAPITRE VII.

Dénouement de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.

—De ce moment, continua mon hôte, sir Williams parut beaucoup plus calme, il but et mangea, comme vous et moi aurions pu faire; tous les jours il allait faire sa visite au bateau, qui avançait à vue d'œil. Enfin le samedi matin il fut fini et exposé à la porte

de Peter ; de sorte que personne ne put douter que l'expérience n'eût lieu le lendemain.

Le soir, sir Williams, après son dîner, demanda du papier, de l'encre et des plumes, et passa la nuit à écrire ; le lendemain matin, qui était le jour du pari, il me fit appeler, me remit deux lettres, l'une pour vous, et c'est celle que je vous ai remise, et l'autre pour miss Jenny Burdett, et celle-là, selon ses instructions, je l'ai fait passer en Angleterre : puis il régla son compte, me paya le double de la somme portée sur la carte, laissa cent francs pour les domestiques, et se leva pour aller trouver sir Arthur. En ce moment son valet de chambre et son cocher entrèrent les larmes aux yeux ; ils venaient faire une dernière tentative près de leur maître, car, d'après tout ce qu'on leur avait dit, ils regardaient sa mort comme certaine ; mais sir Williams fut inébranlable ; vainement ils le supplièrent, se jetèrent à ses pieds, embrassèrent

ses genoux; sir Williams les releva, leur mit à chacun dans la main un contrat de rente de cent louis, puis, les embrassant comme s'ils étaient ses frères, il sortit sans vouloir écouter davantage leurs observations.

Les deux autres Anglais l'attendaient au Faucon d'or, où un déjeuner avait été préparé. Les trois gentlemen se mirent à table ; sir Williams but et mangea de bon appétit et sans affectation : le déjeuner dura deux heures; au dessert, le compagnon de sir Arthur remplit un verre de vin de Champagne, et élevant la main :

— A la perte de mon pari, dit-il; et puissé-je vous compter ce soir, à cette même table, les vingt-cinq mille livres sterling que j'espère avoir le bonheur de perdre. Les deux convives firent raison à ce toast ; puis, s'étant levés de table, ils vinrent sur le balcon.

La place était encombrée de curieux; on

était venu de Constance, d'Appenzell, de Saint-Gall, d'Aarau, de Zurich et du grand-duché de Bade. À peine parurent-ils sur le balcon, qu'on les accueillit avec de grands cris; ils saluèrent; puis sir Williams jetant les yeux sur l'horloge: Mylord, dit-il, l'heure va sonner, ne faisons pas attendre les spectateurs. Sir Arthur demanda le temps d'allumer son cigarre, et, la chose faite, les trois Anglais descendirent.

Le bateau était amarré à cent pas de Schaffausen, sur la rive gauche du Rhin; près du bateau, le groom du second Anglais tenait deux chevaux en main, l'un pour son maître, qui devait suivre le bateau, l'autre pour lui, qui devait suivre son maître. Sir Williams et sir Arthur descendirent dans le bateau; lord Murdey, c'était le nom du troisième Anglais, monta à cheval; à un signal donné, Peter coupa la corde qui amarrait la barque. Un grand cri s'éleva des deux rives,

elles étaient couvertes de spectateurs ; mais à peine ceux-ci se furent-ils assurés que le pari tenait, qu'au lieu de suivre la marche du bateau ils coururent d'avance à la chute du Rhin, afin de ne rien perdre du dénouement de ce drame dont ils venaient de voir l'exposition.

Quant à sir Williams et à sir Arthur, ils avaient pris le cours du fleuve et ils descendaient du même pas que l'eau, ne s'aidant des rames ni pour avancer ni pour se retenir. Pendant dix minutes à peu près leur marche fut si lente, que sir Murdey les suivait au pas de son cheval ; alors on commença d'entendre dans le lointain les rugissemens de la cataracte ; sir Arthur appuya une main sur l'épaule de sir Williams, et, étendant l'autre du côté d'où venait le bruit, il lui fit en souriant signe d'écouter. Alors un batelier qui était sur le bord du fleuve leur cria que s'ils voulaient revenir il était encore temps, et qu'il se jetterait à la nage pour gagner leur barque

et les ramener au rivage; sir Arthur fouilla dans sa poche, tira sa bourse et la lança de toute sa force au batelier, aux pieds duquel elle tomba; le batelier la ramassa en secouant la tête. Quant à la barque, elle commençait à éprouver un mouvement plus rapide, et qui eût été insensible peut-être, si, pour la suivre, lord Murdey n'eût été obligé de mettre son cheval au petit trot.

Cependant, plus on approchait, plus le bruit de la chute devenait formidable ; à une demi-lieue de l'endroit où elle se précipite, on distingue au-dessous de l'abîme un nuage de poussière d'eau, qui, repoussé par les rochers, remonte au ciel comme une fumée. A cette vue, sir Williams tira de sa poitrine le voile vert que je lui avais déjà vu entre les mains et le baisa; probablement c'était quelque souvenir de sa patrie, de sa mère ou de sa maîtresse.

— Oui, oui, interrompis-je, je sais ce que c'est; allez.

— La barque commençait à se ressentir aussi de l'approche de la cataracte. Lord Murdey fut obligé de mettre son cheval au grand trot pour la suivre. Sir Arthur s'était assis, et commençait à s'assurer aux banquettes du bateau : quant à sir Williams, il était resté debout, les bras croisés et les yeux au ciel; un coup de vent enleva son chapeau, qui tomba dans le fleuve.

Cependant la barque avançait avec une rapidité toujours croissante; lord Murdey pour la suivre avait été obligé de mettre son cheval au galop;.quant aux piétons, ceux qui s'étaient laissé rejoindre par elle ne pouvaient plus la suivre. Quelques rochers commençaient déjà à sortir leur tête noire et luisante hors de l'eau, et les aventureux navigateurs passaient emportés au milieu d'eux comme par le vol d'une flèche; sir Arthur penchait de

temps en temps la tête hors de la barque et regardait la profondeur de l'eau, car il y avait des espaces sans rochers, où, par sa rapidité même, l'eau, claire comme une nappe, laissait voir le fond de son lit. Quant à sir Williams, ses yeux ne quittaient pas le ciel.

A trois cents pas du précipice, la marche de la barque acquit une telle rapidité que l'on eût cru qu'elle avait des ailes. Si vite que fût le cheval de lord Murdey, et quoiqu'il l'eût lancé dans sa plus forte allure, elle le laissa en arrière, comme aurait fait un oiseau: le bruit de la cataracte était tel qu'il couvrait les cris des spectateurs, et, je vous le dis, ces cris devaient cependant être terribles, car c'était une chose épouvantable à voir que ces deux hommes entraînés vers le gouffre, n'essayant pas de se retenir, et, quand ils l'eussent essayé, ne pouvant pas le faire. Enfin, pendant les trente derniers pas, hommes et bateau ne furent plus qu'une vision : tout-à-

coup le Rhin manqua sous eux, la barque, précipitée au milieu de l'écume, rebondit sur un rocher ; l'un des deux passagers fut lancé dans le gouffre, l'autre resta cramponné au bateau et fut emporté avec lui comme une feuille; avant d'atteindre le bas de la cataracte on les vit reparaître, tournoyer un instant et s'engloutir. Presque au même instant des planches brisées reparurent à la surface de l'eau, et, reprenant le courant, furent entraînées par lui vers Kaisersthul. Quant aux corps de sir Williams et de sir Arthur, on n'en entendit jamais reparler, et lord Murdey paiera les vingt-cinq mille livres sterling aux héritiers de son partner.

Voilà mot à mot comment la chose s'est passée, et il n'y a pas long-temps de cela, c'était dimanche dernier.

J'avais écouté ce récit tout haletant d'intérêt, et son dénouement m'avait anéanti. Je

pensais bien, lorsque sir Williams me quitta si brusquement à Zurich, qu'il nourrissait quelque mauvais dessein; mais je n'aurais pas cru que l'exécution en dût être si tragique et si prompte. Je me reprochais mon voyage dans les Grisons et cette chasse au chamois qui m'avait détourné de ma route. Si j'avais suivi mon premier itinéraire, je serais arrivé à Schaffausen deux ou trois jours à peine après sir Williams, et je ne doute pas que je ne l'eusse empêché de tenter la folle entreprise dans laquelle il avait trouvé la mort. Au reste, il était évident que dans cette circonstance il n'avait pas eu d'autre but que d'échapper au suicide par un accident, et j'aurais méconnu son intention que sa lettre ne m'eût laissé aucun doute : elle était simple et triste comme l'homme étrange qui l'avait écrite ; la voici :

« Mon cher compagnon de voyage,

» Si j'ai jamais regretté de vous avoir quitté

sans prendre de vous un congé plus amical, c'est à cette heure surtout, où ce congé se change en adieu. Je vous ai ouvert mon ame, vous y avez lu comme dans un livre; j'ai fait passer sous vos yeux toutes mes faiblesses, toutes mes espérances, toutes mes tortures; Dieu et vous savez seuls qu'il n'y avait de bonheur pour moi sur la terre que dans l'amour et la possession de Jenny; aussi, lorsque vous avez lu qu'elle appartenait à un autre, et que tout espoir était perdu désormais pour moi, ou vous me connaissiez mal, ou vous avez dû deviner à l'instant que je ne survivrais pas à cette nouvelle. En effet, tout fugitif et errant que j'étais, il me restait toujours au fond du cœur cet espoir vague et sourd, qui soutient le condamné jusqu'au pied de l'échafaud. Cet espoir illuminait des horizons fantastiques et inconnus comme ceux qu'on découvre dans un rêve; mais il me semblait toujours qu'en marchant dans la vie je finirais par les atteindre : voilà que tout-à-coup

le mariage de Jenny tire un crêpe entre moi et l'avenir. Voilà que mon soleil s'éteint, que je ne sais plus où je vais, et qu'autour de moi tout est ténèbres et désespoir : vous voyez bien, mon cher poète, qu'il faut que je meure; car que ferais-je d'une vie aussi solitaire et aussi décolorée?

» Mais, croyez-moi bien, cette résolution de mourir n'est point chez moi le résultat d'un paroxisme douloureux et aigu ; je ne me sens de haine ni pour les hommes, ni pour les choses, et loin de maudire le Seigneur de m'avoir fait ainsi incomplet pour la vie, je lui rends grâce d'avoir ouvert au milieu de ma route une porte qui conduise au ciel. Heureux, je ne l'eusse point vue et j'eusse continué mon chemin : malheureux, elle m'ouvre la seule voie qui me promette le repos : il faut bien que je cherche l'ombre, puisque mes regards n'ont point la force de se fixer sur le soleil.

» Adieu, cette lettre fermée, j'écris à Jenny : à elle ma dernière pensée ; elle saura qu'il y avait sous cette enveloppe ridicule, dont elle a tant ri, sans doute, un cœur bon et dévoué, capable de mourir pour elle. Peut-être eût-il été plus généreux et plus chrétien de ne point attrister son bonheur de cette nouvelle, tout indifférente qu'elle lui sera sans doute ; mais je n'ai pas eu le courage de la quitter pour toujours, en lui laissant son ignorance et en emportant mon secret.

» Adieu donc encore une fois, si jamais vous allez en Angleterre, faites-vous présenter chez elle : dites-lui que vous m'avez connu ; dites-lui que sans qu'elle le sût je lui avais juré de mourir le jour où je perdrais l'espoir de la posséder, et que, le jour où j'ai perdu cet espoir, je lui ai tenu parole.

» Adieu, pensez quelquefois à moi, et ne riez pas trop à ce souvenir. »

La recommandation était inutile; deux grosses larmes coulaient de mes yeux et tombèrent sur la lettre.

En effet qui eût osé rire en face d'une pauvre organisation humaine si faible pour la vie et si forte pour la mort : il y avait pour moi dans cette existence solitaire et incomprise quelque chose de tendre et de touchant, un long martyre moral, qui avait une auréole plus religieuse et plus sainte que toutes les douleurs physiques et une humilité qui, en se courbant, devenait plus grande que l'orgueil.

Je résolus de consacrer le reste de la journée tout entière à la mémoire de sir Williams : je réglai mes comptes avec l'hôte, je chargeai Francesco du soin de faire transporter mon porte-manteau jusqu'au château de Lauffen; je pris mon bâton ferré, et je sortis de Schaffausen seul avec mes pensées, suivant lentement le bord du Rhin, aujourd'hui si soli-

taire et si silencieux, et il y avait quelques jours si peuplé et si bruyant, pour regarder deux hommes qui allaient mourir.

J'arrivai bientôt à l'endroit où le bateau avait été amarré, je reconnus le pieu fiché en terre et le bout de corde flottant dans l'eau : j'arrachai un échalas d'une vigne et je le jetai dans le fleuve pour voir quel était son cours. Ainsi que me l'avait dit l'aubergiste, il était peu rapide en cet endroit, où rien ne fait présager encore le voisinage de la cataracte. Je continuai mon chemin.

Au bout d'un autre quart d'heure de marche je commençai à entendre un bruissement sourd et continu. Si je n'avais pas su l'existence d'une grande chute d'eau à trois quarts de lieue de l'endroit où je me trouvais, j'aurais cru à un orage lointain. Je continuai d'avancer, et à mesure que j'avançais le bruit devenait plus fort ; ce bruit qui dans toute

autre circonstance ne m'eût inspiré que de la curiosité, éveillait en moi une véritable terreur. En ce moment, un coup de vent emporta d'un arbre qui se levait au bord de la route quelques feuilles jaunies par l'automne : elles allèrent tomber sur le fleuve, dont le courant les emporta, aussi rapide et aussi insoucieux qu'il avait emporté ces deux hommes.

Bientôt j'aperçus le nuage de poussière humide produit par le rejaillissement de la cascade : le cours du Rhin devenait de plus en plus rapide, quelques rochers aux formes bizarres sortaient leurs têtes du fleuve comme des caïmans endormis, l'eau préludait en se brisant contre eux à la chute immense qu'elle allait faire. De place en place, de belles nappes unies comme une glace et d'un vert d'émeraude laissaient voir jusqu'au sable du fleuve, d'une manière si transparente qu'on aurait pu compter les cailloux dont il était semé; enfin j'arrivai à l'endroit où tout-à-coup le

lit manquant au fleuve, il se précipite, d'une seule masse de vingt pieds d'épaisseur et dans une largeur de trois cents, au fond d'un abîme de soixante-dix.

Ou j'ai bien mal exprimé l'intérêt que m'avait inspiré sir Williams, ou l'on doit se faire une idée de ce que j'éprouvai à cet aspect. La chute de cette cataracte immense, qui en toute autre occasion n'eût produit sur moi qu'un effet de curiosité, me causait alors une profonde terreur : il me semblait que le terrain sur lequel j'étais devenait tout-à-coup mobile, je me sentais entraîné par ce courant furieux, j'approchais de la chute, j'entendais les rugissemens du gouffre, je voyais son haleine, j'étais aspiré par la cataracte, le fleuve manquait sous mes pieds, je roulais d'abîmes en abîmes, sans haleine, sans voix, étouffé, rompu, brisé. On fait des rêves pareils quelquefois, puis on se réveille au moment où l'on croit mourir; on reprend ses esprits, on

se tâte, et l'on rit, convaincu qu'il est impossible que l'on coure jamais un pareil danger. Eh bien! ce danger fantastique, deux hommes l'avaient couru; ces angoisses horribles, deux hommes les avaient souffertes; ils s'étaient sentis entraînés, précipités, dévorés : ils avaient roulé de rochers en rochers, étouffés, rompus, brisés, et ne s'étaient pas réveillés au moment de mourir.

Je restais comme enchaîné à la partie supérieure de la cascade, quoique ce fût la moins belle; mais ce n'était pas sa beauté que je cherchais : de quelque point que je l'examinasse, à travers la magie de l'aspect m'apparaissait la terreur du souvenir. Je descendis enfin, importuné par un homme qui, ne comprenant rien à mon immobilité, s'efforçait de m'expliquer en mauvais français que j'avais mal choisi mon point de vue, et que c'était d'en bas que la chute était belle. Je le suivis machinalement, étourdi par les rugissemens

de la cataracte et glissant sur les escaliers humides où son eau retombe en poussière. Enfin, après avoir descendu dix minutes à peu près, nous trouvâmes une construction en planches, qu'on appelle le Fischetz ; elle conduit si près de la cataracte qu'en levant la tête on la voit se précipiter sur soi, et qu'en étendant le bras on la touche avec la main.

C'est de cette galerie tremblante que le Rhin est véritablement terrible de puissance et de beauté : là les comparaisons manquent ; ce n'est plus le retentissement du canon, ce n'est plus la fureur du lion, ce ne sont plus les mugissemens du tonnerre; c'est quelque chose comme le chaos, ce sont les cataractes du ciel s'ouvrant à l'ordre de Dieu pour le déluge universel ; c'est une masse incommensurable, indescriptible enfin, qui vous oppresse, vous épouvante, vous anéantit, quoique vous sachiez qu'il n'y a pas de danger qu'elle vous atteigne.

Ce fut cependant sur cette galerie que l'idée vint à sir Arthur de descendre la chute du Rhin en bateau, et ce fut en la quittant qu'il proposa le pari mortel qu'accepta lord Murdey : c'est, je l'avoue, à n'y rien comprendre.

Après avoir vu la chute du Rhin du château de Lauffen, c'est-à-dire de la partie supérieure, et ensuite du Fischetz, c'est-à-dire de la partie inférieure, je voulus la voir encore du milieu de son cours; à cet effet, je descendis le long de sa rive pendant une centaine de pas environ, puis, dans une espèce de petite anse, je trouvai une douzaine de bateaux qui attendent les voyageurs pour les passer à l'autre bord. Je sautai dans l'un d'eux, Francesco me suivit avec mon porte-manteau, et j'ordonnai alors au patron de me conduire au milieu du fleuve. Quoique déjà à cent pas de sa chute, il est encore aussi ému et aussi agité que l'est la mer dans un gros temps; cependant, arrivés au centre de l'immense nappe

d'eau, nous trouvâmes le milieu moins agité : c'est que la cataracte est partagée par un rocher, aux flancs duquel poussent des mousses, des lierres et des arbres, et que surmonte une espèce de girouette représentant Guillaume-Tell, et que ce rocher brise l'eau qui s'écarte en bouillonnant à sa base, mais laisse derrière lui tout une ligne calme et nue, si on la compare surtout au bouillonnement des deux bras qui l'enveloppent. Je demandai alors à mon batelier, si, profitant de cette espèce de remou, nous pourrions remonter jusqu'au rocher ; il nous répondit que, sans être dangereuse, la chose était cependant assez difficile, à cause du clapottement des vagues, qui rejetait toujours la barque dans l'un et l'autre courant, mais que si cependant je voulais lui donner cinq francs il le tenterait. Je répondis en lui mettant dans la main ce qu'il demandait, et il se mit à ramer vers la cataracte.

Ainsi qu'il m'en avait prévenu, nous

eûmes quelque difficulté à surmonter les vagues, qui nous repoussaient toujours de la ligne; mais, grâce à son habileté, le batelier se maintint dans la bonne voie. Plus nous approchions du rocher, plus le fleuve, bouillonnant à notre droite et à notre gauche, se calmait sous notre bateau. Enfin nous arrivâmes à un endroit assez calme, et où il fut plus facile à notre pilote de se maintenir. Placés où nous étions, au milieu même de son cours, tout couverts de son écume et de sa poussière, la cataracte était admirable; le soleil prêt à se coucher teignait la partie supérieure de la chute d'une riche couleur rose, tandis qu'un arc-en-ciel enflammait la vapeur qui s'élevait de l'abîme, et qui, comme je l'ai dit, rejaillissait à plus de deux cents pieds de haut. Je restai ainsi près d'une demi-heure en extase; puis enfin le batelier me demanda où je comptais aller coucher; je lui répondis que je comptais coucher sur la grande route, et qu'à cet effet j'allais m'enquérir d'une voiture à Neuhau-

sen ou à Altembourg, attendu que, n'ayant pas grand' chose à voir, je comptais mettre à profit la nuit et me retrouver en me réveillant à une dixaine de lieues de Schaffausen.

— S'il ne faut qu'un moyen de transport à monsieur, me dit le batelier, et si une barque lui semblait un aussi bon lit qu'une voiture, il n'aura pas besoin d'aller à Neuhausen ni à Altembourg pour trouver ce qu'il lui faut; je n'ai qu'à lever mes deux avirons, et nous partirons aussi vite que si nous étions emportés par les deux meilleurs chevaux du duché de Bade.

La proposition était si tentante que je trouvai la chose on ne peut mieux pensée. Nous fîmes prix à dix francs, payables à Kaisersthul. A peine le marché fut-il arrêté que le batelier cessa de s'opposer à la rapidité du courant, et qu'ainsi qu'il me l'avait promis, la petite barque, légère comme une hirondelle, s'éloigna de la chute avec une rapidité qui,

pendant quelques secondes, nous ôta la respiration.

Pendant dix miuutes à peu près, nous pûmes encore embrasser tout l'ensemble de la cascade, moins grande, au reste, de loin que de près, attendu que de près la chute même borne l'horizon, tandis que de loin elle n'est plus que l'ornement principal du tableau, et que ses accompagnemens sont pauvres et mesquins. Le château de Lauffen est peu pittoresque, son architecture lourde pèse sur la cascade, le village de Neuhausen est insignifiant, pour ne rien dire de plus ; enfin les vignes qui entourent ses deux fabriques ne contribuent pas peu à leur donner un aspect bourgeois des plus antipoétiques. Il faudrait, pour faire un digne cadre à cette magnifique cataracte, les pins de l'Italie, les peupliers de la Hollande, ou les beaux chênes de notre Bretagne.

Au premier coude que fit le fleuve je per-

dis tout cela de vue ; mais long-temps encore j'entendis le mugissement de la cascade, et j'aperçus, parde-là des bouquets d'arbres qui bordent les sinuosités du Rhin, la poussière blanche qui forme au-dessus de la catarate un nuage éternel. Enfin la distance amortit ce bruit, les ténèbres me dérobèrent la vapeur , et je commençai à songer aux moyens de passer dans mon bateau la moins mauvaise nuit possible. Il s'élevait du fleuve une humidité pénétrante, un vent frais courait à sa surface, et pour me garantir de ce double inconvénient je n'avais qu'une blouse de toile écrue et un pantalon de coutil blanc. Je tâchai d'y remédier en me couchant au fond du bateau ; je me fis un traversin de ma valise, je fourrai mes mains dans mes poches, et grâce à ces précautions, je parvins à réagir assez victorieusement contre la fraiche haleine de la nuit. Du reste, nous allions toujours un train fort convenable, sur les deux rives je voyais fuir les arbres, les vignes et les maisons ; cette

fuite finit par produire sur mon esprit l'effet d'une valse trop prolongée. La tête me tourna, je fermai les yeux, et bercé par le courant de l'eau, je finis par tomber dans une espèce de somnolence qui n'était plus la veille et n'était pas encore le sommeil. Tout endormi que j'étais, je me sentais vivre, un refroidissement général me gagnait, je comprenais que j'aurais eu besoin de secouer cet engourdissement et de me réchauffer par la pensée; mais je n'en avais pas le courage, et je me laissais aller à cette douloureuse léthargie. De temps en temps je me sentais emporté plus rapidement, j'entendais un bruit plus fort et plus effrayant, je soulevais ma tête appesantie, et je me voyais emporté comme une flèche sous une arche de pont contre laquelle le fleuve écumant venait se briser. Alors j'éprouvais un vague instinct du danger, un frisson courait par tout mon corps; mais cependant la terreur n'était point assez forte pour me réveiller. Je continuais mon cauchemar, et je sentais que de minute

en minute mes membres s'engourdissaient davantage, et que l'espèce de rêve même qui agitait mon cerveau était près de s'effacer et de s'éteindre. Enfin j'arrivai à un assoupissement complet, grâce auquel, si j'étais tombé à l'eau, je me serais certainement noyé sans m'en apercevoir et en croyant continuer mon rêve. Je ne sais combien de temps dura cette léthargie; je sentis que l'on faisait ce qu'on pouvait pour m'en tirer; j'aidai de mon mieux les efforts de Francesco et du batelier. Grâce à ce concours de bonne volonté de ma part et d'efforts de la leur, je passai heureusement de la barque à bord, je me vis entrer dans un château fort, puis je me trouvai dans un lit bien chaud, où je me dégourdis peu à peu. Alors je pus demander dans quelle partie du monde j'avais abordé, et j'appris assez indifféremment que j'habitais le château Rouge, et que, moyennant rétribution, j'y recevrais l'hospitalité du grand-duc de Bade.

CHAPITRE VIII.

Koenigsfelden.

Le lendemain nous partîmes au point du jour; ma nuit avait été un long cauchemar, où la réalité se mêlait avec le rêve; il me semblait que mon lit avait conservé le mouvement du bateau. Je me sentais attiré par la cataracte; puis, au moment d'être précipité,

ce n'était plus moi que le danger menaçait, c'était sir Williams, je l'avais revu les bras croisés et les yeux au ciel, et le pauvre garçon avait bouleversé tout mon sommeil. Qu'était devenu son corps? Le Rhin le roulerait-il jusqu'à l'Océan, et l'Océan le jetterait-il aux rives de l'Angleterre qu'il avait quittées si désespéré, et auxquelles il retournait guéri? Je traversai le pont qui sépare le grand-duché de Bâle du canton d'Argovie; mais je m'arrêtai au milieu pour jeter un dernier regard sur le Rhin : à travers le brouillard qui nous enveloppait j'apercevais jusqu'à une certaine distance ses vagues bouillonnantes, et il me semblait à tout instant qu'au sommet d'une de ces vagues j'allais voir se dresser le corps du pauvre Blundel; je ne pouvais m'arracher des bords du fleuve, il me semblait qu'en les abandonnant je perdais un suprême espoir; enfin il fallut me décider, je jetai un dernier regard, un dernier adieu sur le cours du fleuve, et je pris la route de Baden.

Pendant une heure je marchai au milieu de ce brouillard; puis enfin, vers les huit ou neuf heures du matin, cette voûte mate et froide s'échauffa et jaunit dans un coin, quelques pâles rayons percèrent la nuée, bientôt elle se déchira par bande et s'en alla rasant le sol, formant des vallées dont les parois semblaient solides, et des montagnes de vapeurs qu'on eût cru pouvoir gravir : peu à peu cette mer de nuages se souleva, montant doucement, et découvrant d'abord les vignes, puis les arbres, puis les montagnes; enfin toutes ces îles flottantes sur la mer du ciel se confondirent dans son azur, et finirent par se mêler et se perdre dans les flots limpides de l'éther.

Alors se déroula devant moi une route riante et gracieuse, qui vint, riche de toutes les coquetteries de la nature, essayant de me distraire des émotions de la veille; les prairies avec leur fraîcheur, les arbres avec leur mur-

mure, la montagne avec ses cascades tentèrent de me faire oublier le crime du fleuve. Je me retournai vers lui, lui seul continuait à charrier une masse de vapeur; lui seul, comme un tyran, essayait de se cacher à la vue de Dieu. Je ne sais comment une idée aussi bizarre me vint, je ne sais comment elle prit une réalité dans mon esprit; mais le fait est que je fis plusieurs lieues sous cette préoccupation que toute ma raison ne pouvait écarter. Ainsi est fait l'orgueil de l'homme, toujours prompt à croire, avec ses souvenirs instinctifs et despotiques de l'Éden, qu'il est le souverain de la terre, et que tous les objets de la création sont ses courtisans.

J'arrivai ainsi, à travers un pays délicieux, à la ville de Baden. Je mis à profit le temps que l'aubergiste me demanda pour préparer mon dîner, et je montai sur le vieux château qui domine la ville. C'est encore une de ces grandes aires féodales, dispersées par la colère

du peuple. Cette forteresse, qu'on appelait le rocher de Bade, resta entre les mains de la maison d'Autriche jusqu'en 1415, époque à laquelle les Confédérés s'en emparèrent et se vengèrent, en la démolissant, de ce que ses murs avaient offert si long-temps un asile imprenable à leurs oppresseurs, qui y résolurent les campagnes de Morgarten et de Sempach. Du sommet de ces ruines, qui, du reste, n'offrent point d'autre intérêt, on domine toute la ville, rangée aux deux côtés de la Limmat, et qui avec ses maisons blanches et ses contre-vents verts semble sortir des mains des peintres et des maçons; au second plan, des collines boisées qui semblent le marche-pied des glaciers, et, enfin, à l'horizon, comme une dentelure gigantesque, les pics déchirés et neigeux des grandes Alpes, depuis la Yungfrau jusqu'au Glarnich.

Comme rien de bien curieux ne me retenait à Bade, que j'avais fait un assez long sé-

jour à Aix pour avoir épuisé la curiosité que pouvait m'inspirer le mystère des eaux thermales, je me contentai de jeter un coup-d'œil sur celles qui bouillonnent au milieu du cours de la Limmat; leur chaleur, qui est de trente-huit degrés, est due, dit-on, au gypse et à la marne recouverts de couches de pierres calcaires dont est formé le Legerberg, au travers duquel elles filtrent. Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut, en me hâtant toutefois d'en décliner la responsabilité.

Ce qui, du reste, m'attirait comme un aimant, c'était le désir de visiter le lieu où avait été assassiné l'empereur Albert, et que les descendans de ses ennemis ont appelé Kœnigsfelden ou le Champ du Roi. Ce champ, situé, comme nous l'avons dit, sur les rives de la Reuss, s'étend jusqu'à Windisch, l'ancienne Windonissa des Romains, fondée par Germanicus lors de ses campagnes sur le Rhin; la ville antique, dont il ne reste aujour-

d'hui d'autres ruines que celles qui sont cachées sous terre, couvrait tout l'espace qui s'étend de Hausen à Gebistorf, et se trouvait ainsi à cheval sur la Reuss, au confluent de l'Aar et de la Limmat. Quinze jours avant mon arrivée, un laboureur avait, avec sa charrue, effondré un vieux tombeau, et y avait trouvé les restes d'un casque, d'un bouclier et d'une de ces épées de cuivre que les Espagnols seuls savaient tremper dans l'Èbre, et auxquelles ils donnaient un tranchant supérieur à celui du fer et de l'acier.

C'est sur l'emplacement même où expira l'empereur Albert qu'Agnès de Hongrie, sa fille, éleva le couvent de Kœnigsfelden. A l'endroit où pose l'autel s'élevait le chêne contre lequel l'empereur assis s'adossait lorsque Jean de Souabe, son neveu, lui perça la gorge d'un coup de lance. Agnès fit déraciner l'arbre, tout teint qu'il était du sang de son père, et elle en fit faire un coffre dans lequel

elle enferma les habits de deuil qu'elle jura de porter tout le reste de sa vie.

Tout à l'entour du chœur sont les portraits de vingt-sept chevaliers à genoux et priant. Ces chevaliers sont les nobles tués à la bataille de Sempach. Parmi ces fresques est un buste, ce buste est celui du duc Léopold, qui voulut mourir avec eux. Ce chœur, éclairé par onze fenêtres dont les vitraux coloriés sont des merveilles de la fin du quinzième siècle, est séparé de l'église par une cloison; on passe de l'un dans l'autre, et l'on se trouve au pied du tombeau de l'empereur Albert; il est de forme carrée, entouré d'une balustrade en bois peint, aux quatre coins et aux quatre colonnes de laquelle sont appendues les armoiries des membres de la famille impériale qui dorment près de leur chef.

C'est qu'outre l'empereur Albert, qui a perdu la vie ici, cette pierre recouvre, dit

l'inscription de la balustrade, « sa femme, madame Élisabeth, née à Keindten; sa fille, madame Agnès, ci-devant reine de Hongrie, ensuite aussi notre seigneur le duc Léopold qui a été tué à Sempach. »

Autour de ces cadavres impériaux gisent les reliques ducales et princières du duc Léopold le vieux, de sa femme Catherine de Savoie, de sa fille Catherine de Habsbourg, du duc de Lussen, du duc Henry et de sa femme Élisabeth de Vernburg, celles du duc Frédéric, fils de l'empereur Frédéric de Rome, et de son épouse Élisabeth, duchesse de Lorraine.

Puis encore, autour de ceux-là, et sous les dalles armoriées qui les couvrent, dorment soixante chevaliers aux casques couronnés, tués à la bataille de Sempach; enfin, dans les chapelles environnantes, et formant un cadre digne de cet ossuaire, reposent à droite sept comtes de Habsbourg et deux comtes de

Griffenstein, et à gauche quatre comtes de Lauffenbourg et cinq comtes de Reinach et de Brandis.

Il en résulte que, si aujourd'hui Dieu permettait que l'empereur Albert se soulevât sur sa tombe, et réveillât la cour mortuaire qui l'entoure, ce serait, certes, le plus noble et le mieux accompagné de tous les rois qui à cette heure portent un sceptre et une couronne.

Au moment où je foulais aux pieds toutes ces cendres féodales, l'homme qui m'accompagnait vit que l'heure des vèpres était arrivée, et, quoique personne ne dût venir à cet appel, il sonna la cloche, la même qui fut donnée au couvent par Agnès. J'allai à lui, et lui demandai si l'on allait célébrer un office divin. — Non, me répondit-il, je sonne les vêpres pour les morts; laissons-leur leur église. — Nous sortîmes.

Cet homme sonne ainsi trois fois par jour:

la première à l'heure de la messe, la seconde à l'heure des vêpres, et la troisième à l'heure de l'angélus.

Nous passâmes dans le couvent de Sainte-Claire, où est située la chambre à coucher où Agnès entra, le cœur plein de jeunesse et de vengeance, à l'âge de vingt-sept ans, resta plus d'un demi-siècle à prier, et sortit, comme elle le dit elle-même, purgée de toute souillure, pour rejoindre son père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sur le panneau et en dehors de la porte de cette chambre, est peint en pied le portrait du fou de la reine, qui s'appelait Henrick, et qui était du canton d'Uri. Sans doute ce portrait est une allusion aux joies, aux plaisirs et aux vanités du monde, qu'Agnès, en entrant dans la retraite, laissait en dehors de sa cellule.

Cette cellule resta triste, nue et austère comme celle du plus sévère cénobite, tant que

l'habita la fille d'Albert. Dans un cabinet, au pied du lit, est encore le coffre grossier taillé dans le chêne, où la religieuse orpheline serrait ses habits de deuil. En certains endroits l'écorce a été respectée; ce sont ceux qui étaient tachés de sang. Après la mort d'Agnès, cette cellule fut habitée par Cécile de Reinach, qui, après avoir perdu son mari et ses frères à Sempach, vint à son tour demander asile au couvent, et consolation à Dieu. Ce fut elle qui fit peindre dans cette même cellule les portraits des vingt-sept chevaliers agenouillés, dont les fresques de la chapelle ne sont que des copies.

La journée s'avançait; il était trois heures, j'avais vu à Kœnigsfelden tout ce qui est curieux à voir; je remontai dans la voiture que j'avais prise à Bade; car je désirais arriver le même soir à Aarau. Cependant, quelque diligence que je me fusse promis de faire, au bout d'une heure j'arrêtai ma voiture au pied du

Wulpesberg : c'est qu'à son sommet s'élève le château d'Habsbourg, et que je ne voulais pas passer si près du berceau des Césars modernes sans le visiter.

Ce château est situé sur une montagne longue et étroite ; il en reste une tour tout entière qui, grâce à son architecture carrée et massive, est parfaitement conservée, quoiqu'elle date du onzième siècle ; une des salles dont les boiseries, grâce au temps et à la fumée, sont devenues noires comme de l'ébène, conserve encore des restes de sculptures. Au flanc de la tour s'est cramponné un bâtiment irrégulier, qui se soutient à elle ; il est habité par une famille de bergers, qui a fait une écurie de la salle d'armes du grand Rodolphe. Par un vieil instinct de faiblesse et par une antique habitude d'obéissance, quelques cabanes sont venues se grouper autour de ces ruines qui furent la demeure du premier-né de la maison d'Autriche. Un nom et quelques pierres cou-

vertes de chaume, voilà ce qui reste du château et des propriétés de celui dont la descendance a régné cinq cents ans, et ne s'est éteinte qu'avec Marie-Thérèse.

L'homme qui habite ces ruines, et qui s'en est constitué le cicerone, me fit voir, de l'une des fenêtres orientales, une petite rivière qui coule dans la vallée, et à laquelle se rattache une tradition assez curieuse. Un jour que Rodolphe de Habsbourg revenait de Mellingen, monté sur un magnifique cheval, il aperçut sur ses bords un prêtre portant le viatique : les pluies avaient enflé le torrent, et le saint homme ne savait comment le franchir. Il venait de se déterminer à se déchausser pour passer la rivière à gué, lorsque le comte arriva près de lui, sauta à bas de son cheval, mit un genou en terre pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu ; puis, l'ayant reçue, lui offrit sa monture ; le prêtre accepta, passa la rivière à cheval ; le comte le suivit à

pied jusqu'au lit du mourant, et assista l'officiant dans la sainte cérémonie. Le viatique administré, le prêtre sortit, et voulut rendre au comte Rodolphe le cheval qu'il lui avait prêté; mais le religieux seigneur refusa, et comme le prêtre insistait : A Dieu ne plaise, mon père, répondit le comte, que je sois assez orgueilleux pour oser me servir jamais d'un cheval qui a porté mon créateur! gardez-le donc, mon père, comme un gage de ma dévotion à votre saint ordre : il appartient désormais à votre église.

Dix ans plus tard, le pauvre prêtre était devenu chapelain de l'archevêque de Mayence, et le comte Rodolphe de Habsbourg était prétendant à l'empire. Or le prêtre se souvint que son seigneur s'était humilié devant lui, et il voulut lui rendre les honneurs qu'il en avait reçus. Sa place lui donnait un grand crédit sur l'archevêque; celui-ci en avait à son tour sur les électeurs. Rodolphe de Habs-

bourg obtint la majorité, et fut élu empereur de Rome.

Vers la fin du quinzième siècle, les confédérés vinrent mettre le siége devant le château de Habsbourg. Il était commandé par un gouverneur autrichien qui se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Plusieurs fois les Suisses lui avaient offert une capitulation honorable, mais il avait constamment refusé; enfin, pressé par la famine, il envoya un parlementaire. Il était trop tard : ses ennemis sachant à quel état de détresse la garnison était réduite, repoussèrent toute proposition, et exigèrent des assiégés qu'ils se rendissent à discrétion : alors la femme du gouverneur demanda la libre sortie pour elle, avec la permission d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux. Cette permission lui fut accordée : aussitôt les portes s'ouvrirent, et elle sortit du château, emportant son mari sur ses épaules; les Suisses, esclaves de leur parole, la lais-

sèrent passer : mais à peine avait-elle déposé à terre celui que cette pieuse ruse avait sauvé, qu'il la poignarda, pour qu'il ne fût pas dit qu'un chevalier avait dû la vie à une femme.

Malgré tout ce que je pus faire de questions à mon cicerone, je n'en pus obtenir une troisième légende. En conséquence, voyant qu'il était au bout de son érudition, je regagnai ma voiture au jour tombant; un quart-d'heure après, je traversais l'établissement des bains de Schiznach, et j'arrivai à Aarau encore assez a temps pour me faire conduire à la meilleure coutellerie de la ville.

On m'avait beaucoup vanté ce produit de la capitale de l'Argovie; et, d'après cette réputation, je me serais fait un scrupule de passer au milieu d'une industrie aussi célèbre sans en emporter un échantillon. Aussi, quelque maigre que fût ma bourse, et quoique je ne dusse retrouver de l'argent qu'à Lausanne, je résolus de faire un sacrifice, convaincu qu'une

occasion pareille ne se rencontrerait jamais. En conséquence, j'achetai pour la somme de dix francs une paire de rasoirs renfermés dans leur cuir, et, enchanté de mon emplette, je revins à l'hôtel pour en faire l'essai.

En passant la lame de l'instrument barbificateur sur le cuir destiné à en adoucir le mordant, je m'aperçus que le manche de ce cuir portait une adresse; j'en fus enchanté, afin de pouvoir la donner à ceux de mes amis qui viendraient en Suisse, et voudraient, comme moi, profiter de la circonstance pour se monter en rasoirs à la coutellerie d'Aarau. Voici cette adresse :

A LA FLOTTE.

FRANÇOIS BERNARD,
Fabricant de Rasoirs et de Cuirs,
Rue Saint-Denis, 74,
A PARIS.

Ce sont les meilleurs rasoirs que j'aie jamais rencontrés.

CHAPITRE IX.

L'île Saint-Pierre.

L'humiliation que j'éprouvai d'avoir fait douze cents lieues pour venir acheter à Aarau des rasoirs de la rue Saint-Denis fit que le lendemain, aussitôt mon déjeuner, je quittai l'auberge de la Cigogne, où j'étais descendu la veille au soir ; je continuai ma route par

Olten, jolie petite ville du canton de Soleure, située sur les bords de l'Aar, et dont les habitans élevèrent autrefois un monument à Tibère-Claude Néron, *quod viam per Jurassi valles duxit*. Comme il n'existe aucune trace de cette antique voie romaine, je ne m'y arrêtai que le temps de faire souffler le cheval, et, vers les trois heures de l'après-midi, j'arrivai à Soleure : il me restait juste le temps nécessaire pour aller voir coucher le soleil sur le Weissenstein.

Ce qui m'avait surtout déterminé à cette excursion, c'est qu'au contraire des montagnes des Alpes, le Weissenstein, qui appartient au Jura, est arrivé à un degré de civilisation qu'il doit sans doute à son voisinage de la France. Pour arriver à sa cime la plus élevée, on n'a qu'à se mettre dans une bonne calèche et à dire : Marchez ; cela vous coûte vingt francs, c'est-à-dire un peu moins cher que si vous faisiez la route à pied et en pre-

nant un guide. Ce mode de locomotion m'allait d'autant mieux que je commençais à être au bout de mes forces, et que je sentais tous les jours diminuer ma sympathie pour les montagnes. J'en avais tant laissé derrière moi, que les souvenirs que j'en conservais ressemblaient beaucoup à un chaos, et que dans cet entassement de Pélion sur Ossa, je commençais vraiment à ne plus distinguer Ossa de Pélion. Aussi je remerciai Dieu de m'avoir gardé, contre ses habitudes providentielles, la meilleure pour la dernière. Je m'étendis aussi moelleusement que possible dans la calèche, je m'en remis au cocher de la fortune de César, j'élevai Francesco au rang de mon historiographe, lui recommandant de retenir avec attention et fidélité tout ce que la route offrait de remarquable, et je m'endormis du sommeil de l'innocence; trois heures après, je me réveillai à la porte de l'auberge. Je demandai aussitôt à Francesco ce qu'il avait remarqué sur la route; il me ré-

pondit que ce qui l'avait le plus frappé, c'est qu'elle avait été toujours en montant.

Comme je n'avais pas pris le temps de manger à Soleure, je recommandai à madame Brunet, mon hôtesse, de donner tous ses soins au dîner qu'elle allait me servir. Elle réclama une heure pour faire un chef-d'œuvre, et me demanda si je ne voulais pas mettre cette heure à profit en montant sur le sommet du Rothiflue. Je frissonnai de tous mes membres : je crus que j'avais été abominablement volé ; que la montagne où j'étais si doucement parvenu n'était qu'une déception, et que j'allais être condamné à en grimper une autre avec mes propres jambes ; mais, en me retournant, j'aperçus, à travers les portes de la cuisine, un horizon si étendu et si magnifique, que je me rassurai un peu. Je demandai alors ce que je verrais de plus en haut du Rothiflue qu'en haut du Weissenstein ; on me répondit que je verrais les vallées du Jura, une partie de la

Suisse septentrionale, la Forêt-Noire et quelques montagnes des Vosges et de la Côte-d'Or ; à ceci je répondis que depuis quatre mois j'avais vu tant de vallées, tant de forêts et tant de montagnes, que je me figurais parfaitement ce que celles-là pouvaient être, et que je me contenterais du panorama du Weissenstein. En échange, je demandai s'il serait possible de me préparer un bain ; madame Brunet me répondit que c'était la chose du monde la plus facile, et que je n'avais seulement qu'à dire si je le voulais d'eau ou de lait.

Dans les dispositions de sybaritisme où je me trouvais, on devine ce que cette dernière proposition éveilla en moi de désirs ; malheureusement un bain de lait devait être une volupté d'empereur, qu'un banquier seul pouvait se permettre. Je me rappelai les mesures de lait parisiennes qu'on déposait à ma porte le matin, et que mon domestique additionnait

mensuellement, les unes au bout des autres, à soixante-quinze centimes chaque; et je calculais que, surtout pour moi, il en faudrait bien douze ou quinze cents, et cela au minimum; or douze cents fois soixante-quinze centimes ne laissent pas que de faire une somme. Je mis la main à la poche de mon gilet, faisant glisser, les unes après les autres, entre mon pouce et mon index, les cinq dernières pièces d'or qui me restassent pour aller à Lausanne; et, convaincu qu'elles ne pourraient pas même suffire pour à-compte, je demandai vertueusement un bain d'eau.

— Vous avez tort, me dit madame Brunet : le bain de lait n'est pas beaucoup plus cher, et il est infiniment plus bienfaisant.

J'eus alors une peur, c'est qu'à cette hauteur le bain d'eau lui-même ne fût hors de la portée de mes moyens pécuniaires.

— Comment, dis-je vivement, et quelle est donc la différence ?

— Le bain d'eau coûte cinq francs, et le bain de lait dix.

— Comment, dix francs? m'écriai-je, dix francs un bain de lait !

— Dam! monsieur, me dit ma bonne hôtesse, se trompant à l'intention, ils sont un peu plus chers dans ce moment-ci parce que les vaches redescendent ; aux mois d'août et de septembre ils n'en coûtent que six.

— Comment? mais, madame Brunet, je ne me plains aucunement de la somme; faites-moi chauffer un bain de lait, et bien vite.

— Monsieur le prendra-t-il dans sa chambre?

— On peut le prendre dans sa chambre?

— C'est à volonté.

— En dînant?

— Sans doute.

— Près de la fenêtre?

— A merveille.

— En regardant le coucher du soleil ?

— Parfaitement.

— Et le dîner sera mangeable avec tout cela ?... Mais c'est un paradis que votre auberge, madame Brunet !

— Monsieur, me répondit mon hôtesse en me faisant une révérence, je prends des pensionnaires et fais des remises sur les prix quand on reste quinze jours.

Malheureusement je ne pouvais profiter de l'offre économique que me faisait madame Brunet ; je me contentai donc de lui recommander la plus grande diligence, et je montai dans ma chambre. Comme il n'y avait que moi de voyageur, on me donna la plus grande et la plus commode ; j'allai au balcon, et j'avoue que quoique familiarisé avec les plus belles vues de la Suisse, je restai en admiration devant celle-ci.

Qu'on se figure un demi-cercle de cent cin-

quante lieues, borné à droite par la grande chaîne des Alpes et à gauche par un horizon incommensurable, dans lequel sont enfermés trois rivières, sept lacs, douze villes, quarante villages et cent cinquante-six montagnes; tout cela subissant les variations de lumière d'un coucher de soleil d'automne, tout cela vu d'une baignoire adhérente à une table couverte d'un excellent dîner, et l'on aura une idée du panorama du Wyssenstein, découvert dans les meilleures conditions possibles ; quant à moi, il me parut magnifique. Cependant je n'ose le décrire, tant dans ma religion pour l'exactitude et la vérité je me défie de l'influence du bain et du dîner.

Je dormais du plus beau et du plus saint sommeil, quand, le lendemain, Francesco entra dans ma chambre à quatre heures du matin : il avait jugé que, puisque j'avais vu le coucher du soleil, je ne pouvais pas me dispenser de voir son lever pour faire pendant ;

comme j'étais réveillé, je pensai que ce que j'avais de mieux à faire était de me ranger à son opinion.

Mais j'avais pris dans l'auberge de madame Brunet des habitudes de sybarite ; de sorte qu'au lieu de me lever, je fis traîner mon lit auprès de la fenêtre, et je n'eus qu'à me donner la peine d'ouvrir les yeux pour jouir du même spectacle qui sur le Faulhorn et le Righi m'avait coûté tant de fatigues et tant de peines. Malgré le laisser-aller de mes manières, le soleil ne me fit pas attendre, il s'éleva avec sa régularité et sa magnificence ordinaires, faisant étinceler comme des volcans cette chaîne immense de glaciers qui s'étend depuis le mont Blanc jusqu'au Tyrol. Je suivis tous les accidens de lumière de son retour comme j'avais suivi toutes les variations de son départ ; puis, lorsque cette lanterne magique merveilleuse commença de me fatiguer par sa sublimité même, je fis fermer

ma fenêtre, tirer mes rideaux, repousser mon lit contre le mur, et, fermant les yeux, je me rendormis comme sur un rêve.

Comme, après une démonstration aussi expressive, personne n'osa plus rentrer dans ma chambre, je me réveillai bravement à midi ; j'avais dormi seize heures, moins les quarante minutes que j'avais employées à regarder le lever du soleil.

Il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais visiter Soleure avec quelque détail ; aussi je fis atteler, et, une heure et demie après, je descendais à la porte de la ville.

Elle est d'une forme parfaitement carrée et la mieux fortifiée de la Suisse ; une vieille tour, que les habitans disent romaine et antérieure au Christ, est, je crois, du septième ou huitième siècle. Elle s'élevait d'abord seule, comme l'indique son nom *Solothurn ;* mais

peu à peu les maisons vinrent s'appuyer à elle, et, se rassemblant sous sa protection, formèrent une ville qui offre cela de remarquable qu'elle procède en tout par le nombre onze : elle a onze rues, onze fontaines, onze églises, onze chanoines, onze chapelains, onze cloches, onze pompes, onze compagnies de bourgeois et onze conseillers.

Soleure possède l'arsenal le mieux organisé de toute la Suisse : la première salle contient un parc d'artillerie de trente-six canons ; elle est soutenue par trois colonnes chargées de trophés : la première est ornée des dépouilles de Morat ; elle porte une bannière du duc de Bourgogne et un drapeau des chevaliers de Saint-Georges ; la seconde est un souvenir de la bataille de Dornach, et l'on reconnaît à leur double tête les aigles d'Autriche ; enfin la troisième conserve deux drapeaux pris, à la bataille de Saint-Jacques, sur notre roi Louis XI.

La seconde salle est celle des fusils : elle en contenait, à l'époque où je la visitai, six mille parfaitement en état et prêts à être distribués en cas de besoin.

La troisième salle est celle des armures : deux mille armures complètes des quinzième, seizième et dix-septième siècles y sont classées au hasard, sans aucun ordre et sans aucune science. Au milieu de l'arsenal s'élève une table ovale, autour de laquelle sont assis treize guerriers figurant les treize cantons. Les Suisses ont choisi pour habiller les mannequins qui les représentent treize armures colossales, qui semblent avoir appartenu à une race de Titans. Cela me rappela Alexandre qui avait fait enterrer avec son nom et l'olympiade de son règne des mors de chevaux d'une grandeur gigantesque, afin que la postérité mesurât la taille de ses guerriers à celle de leurs montures.

En sortant de l'arsenal, nous allâmes visiter

le cimetière de Schouzevil ; nous y étions conduits par un pélerinage politique : il renferme la tombe de Kosciusko. C'est un monument formant un carré long, et sur lequel est écrite cette épitaphe :

VISCERA

THADDÆI KOSCIUSKO

DEPOSITA DIE XVII OCTOBRIS

M DCCC XVIII.

Comme la ville n'offre pas d'autre curiosité, et que, grâce au somme que j'avais fait au Wyssenstein, je pouvais prendre sur ma nuit, je fis mettre le cheval à la voiture à huit heures du soir, et j'arrivai à Bienne à une heure du matin.

Pendant que Francesco frappait à l'hôtel de la Croix-Blanche, j'examinai une charmante fontaine qui se trouve sur la place : elle est surmontée d'un groupe qui paraît dater du seizième siècle, et qui représente un ange gardien emportant dans ses bras un agneau,

que Satan essaie de lui enlever. L'allégorie de l'ame entre le bon et le mauvais principe était trop évidente pour que j'en cherchasse une autre.

En 1826, lorsqu'on creusa autour de cette fontaine pour faire un bassin, on trouva une grande quantité de médailles romaines; une partie fut déposée à l'Hôtel-de-Ville, et l'autre enfouie, avec quantité pareille de pièces françaises au millésime de la même année, sous les nouvelles fondations. Ce fut l'aubergiste qui me donna ces détails, et cela dans mon idiome maternel, dont je commençais à m'ennuyer; car à Bienne on entre tout-à-coup et de plein bond dans la langue française, que dix personnes à peine parlent à Soleure.

Le lendemain à huit heures, mes bateliers étaient prêts, j'allai les rejoindre à la pointe qui s'avance entre Nydau et Vingel; de l'endroit de l'embarquement, nous embrassâmes

tout le panorama du petit lac de Bienne, l'un des plus jolis de la Suisse et qui est célèbre près des Touristes modernes par le séjour que fit Rousseau dans son île de Saint-Pierre. On aperçoit de loin cette île, qui se présente sous le même aspect que celle des Peupliers à Ermenonville, à l'exception, cependant, qu'à Ermenonville ce sont les peupliers qui sont un peu plus grands que l'île, tandisqu'à Saint-Pierre c'est l'île qui est un peu plus grande que les peupliers. Elle est, au reste, et pour plus de précautions, ceinte d'un mur de pierres élevé dans le but de lui donner de la consistance, afin que, dans quelque crue du lac, elle n'aille pas échouer à la plage comme la demeure flottante de Latone.

Notre navigation, poussée par le vent de nord-est, était charmante. Au nord la chaîne du Jura, couverte de sapins dans ses hautes sommités, de hêtres et de chênes dans ses moyennes régions, venait mirer sa pente couverte de vi-

gnes et tachetée de maisons dans l'azur de l'eau. Au midi s'étendait une chaîne de petites collines sans noms, derrière laquelle se cachent Berne et Morat, et au-dessus desquelles regardent comme des géans les pics neigeux des grandes Alpes; enfin à l'occident gît, ombreuse et calme, la petite île de Saint-Pierre, et derrière elle la ville de Cerlier, bâtie en amphithéâtre, et dont les maisons semblent grimper la pente de Jolimont pour allér s'asseoir sur son plateau.

Peu d'années se passent sans que le lac de Bienne ne gèle. Cette circonstance atmosphérique a donné lieu à une coutume assez singulière, de laquelle mes bateliers n'ont pu me donner l'explication. Le receveur de l'île Saint-Pierre, qui appartient à l'hôpital de Berne, doit une mesure de noix au premier qui arrive à l'île à l'aide de la croûte de glace qui se forme alors sur le lac. C'est presque toujours un habitant de Glarèse qui remporte

ce prix; mais aussi peu d'années se passent sans que l'on n'ait à déplorer la perte de quelque pèlerin trop pressé, sous lequel la glace à peine formée encore se brise, et qui disparaît pour ne reparaître qu'au dégel. Il est vrai que la mesure de noix vaut huit batz et que huit batz valent vingt-quatre sous.

Nous abordâmes à l'île Saint-Pierre après une heure de navigation à peu près; nous traversâmes un beau bois de chênes, nous laissâmes à notre gauche un petit pavillon, et nous arrivâmes à l'auberge, où est la chambre de Rousseau, que le calcul bien plus que la vénération a conservée telle qu'elle était lorsqu'il l'habita.

C'est une petite chambre carrée, sans papier et à solives saillantes, éclairée au midi par une seule fenêtre donnant sur le lac et d'où la vue par une échappée s'étend jusqu'aux grandes Alpes. Treize chaises de

paille, deux tables, une commode et un lit de bois pareil aux tables et aux chaises, un pupitre peint en blanc et un poêle de faïence verte, en forment tout l'ameublement. Une trappe placée dans un coin communique, à l'aide d'une échelle, aux appartemens inférieurs, et peut au besoin servir d'escalier dérobé.

Quant aux murs, ils sont couverts des noms des admirateurs du *Contrat Social*, de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*, venus de toutes les parties du monde. C'est une collection de signatures fort curieuse, à laquelle il n'en manque qu'une seule : celle de Rousseau.

CHAPITRE X.

Un renard et un lion.

Comme il suffit d'une demi-heure pour visiter dans tous ses détails l'île de Bienne, et que j'avais pris mes bateliers pour tout un jour, je me fis conduire, par mesure d'économie, à Cerlier, où nous arrivâmes sur le midi; nous nous mîmes immédiatement en route pour Neuchâtel, que nous découvrîmes au

bout de trois heures de marche, en sortant de Saint-Blaise.

La ville se présente, de ce côté, sous un point de vue assez pittoresque, qu'elle doit au vieux château qui lui a fait, il y a treize ou quatorze cents ans, donner son nom de Château-Neuf, à une langue de terre chargée de fabriques qui s'avance dans le lac, et aux jardins qui entourent ses maisons et donnent à chacune d'elles l'aspect d'une villa. Une seule chose nuit au caractère du paysage, c'est la couleur jaunâtre des pierres avec lesquelles les murs sont bâtis, et qui donnent à la ville l'apparence d'un immense joujou taillé dans du beurre.

Nous entrâmes dans Neuchâtel par une porte de barricades; elle datait de la révolution de 1831. Cette révolution, conduite par un homme d'un grand courage, nommé Bourquin, avait pour but de soustraire la ville au

principat de la Prusse et de la réunir entièrement à la Confédération suisse.

Il est vrai que la position de Neufchâtel était étrange, dépendant à la fois d'une république et d'un royaume ; envoyant deux députés à la diète helvétique, et payant une contribution à Frédéric-Guillaume; ayant sa noblesse et son peuple qui relèvent d'elle, et qui sont royalistes, et sa bourgeoisie et ses paysans qui ne relèvent que d'eux-mêmes, et qui sont républicains.

Au moment où j'arrivai à Neufchâtel le procès de propriété se plaidait encore; les Neuchâtelois, ignorant ce qu'ils étaient, attendaient de jour en jour la décision qui les ferait Suisses ou Prussiens; cependant les haines étaient en présence, et la garnison du château, au dessus de la porte duquel les insurgés avaient été briser la couronne et les pattes de l'aigle, qui porte sur sa poitrine l'écusson fédératif, n'osait descendre dans la ville; le soir des chansons séditieuses se chantaient à haute voix dans les rues. Ces chansons étaient un véritable appel aux armes.

Le moment était peu favorable pour recueillir les légendes ou les traditions ; tous les souvenirs étaient venus se fondre dans celui de la révolution, et les seuls héros de Neufchâtel étaient, à cette époque, quelques pauvres jeunes gens, prisonniers en Prusse, dont les noms, localement célèbres, n'ont pas franchi les murs de la ville pour laquelle ils se sont dévoués. Aussi ne restai-je qu'une nuit à Neufchâtel ; d'ailleurs, à l'autre bout du lac, m'attendait Granson, avec ses souvenirs héroïques du quatorzième et du quinzième siècle.

Nous avons raconté, dans notre premier volume, comment Othon de Grandson, dont l'église de Lausanne garde le mausolée, fut tué en champ clos, à Bourg en Bresse, par Gérard d'Estavayer, qui le blessa d'abord et lui coupa, vivant encore, les deux mains, suivant les conditions du combat : maintenant il nous reste à dire comment le noble duc Charles de Bourgogne fut outrageusement battu et défait par les bonnes gens des cantons.

Une grande question se débattait en France vers la fin du quinzième siècle : c'était celle

de la monarchie et de la grande vassalité. Certes, au premier abord et en examinant les champions qui représentaient les deux principes, les chances semblaient peu douteuses, et les prophètes superficiels eussent cru pouvoir prédire d'avance de quel côté serait la victoire. L'homme de la royauté était un vieillard portant la tête courbée plutôt encore par la fatigue que par l'âge, habitant un château-fort situé loin de sa capitale, n'ayant autour de lui qu'une petite garde d'archers écossais, un barbier dont il avait fait son ministre, un grand-prevôt dont il avait fait son exécuteur, et deux valets dont il avait fait ses bourreaux. Il avait encore auprès de lui des chimistes et des médecins italiens et espagnols, qui passaient leur vie dans des laboratoires souterrains. Ils y préparaient des breuvages étranges et inconnus; de temps en temps ils étaient appelés par le roi, qu'ils trouvaient chaque fois agenouillé devant l'image de quelque saint ou de quelque madone. Le roi et le chimiste causaient à voix basse, au pied de l'autel, de choses religieuses et saintes sans doute, car leur entretien était

fréquemment interrompu par des signes de croix, des prières et des vœux; puis, un temps après cette conférence mystérieuse, on entendait dire que quelque prince révolté contre le roi, et qui s'apprêtait à faire à la France une rude guerre, était trépassé subitement, au moment même où il rassemblait ses soldats; ou que quelque veuve de grand baron, dont la grossesse, si elle était bénie par Dieu, devait perpétuer la race et la puissance d'une grande maison féodale, était accouchée avant terme d'un enfant mort. Aussitôt le roi, à qui tout prospérait ainsi, allait faire un pélerinage d'actions de grâce soit au Mont-Saint-Michel, soit à la croix de saint Laud, soit à Notre-Dame-d'Embrun : et l'on voyait alors sortir de sa tanière, la tête couverte d'un petit bonnet de feutre, entouré d'images de plomb, vêtu d'un justaucorps de drap râpé, enveloppé dans un vieux manteau bordé de fourrures, et armé seulement d'une courte et légère épée, ce roi étrange, qui semblait le dernier des bourgeois d'une de ses bonnes villes, et que le peuple appelait le renard du Plessis-les-Tours.

L'homme de la féodalité, au contraire, était un capitaine dans la force de l'âge, portant haute et fière sa tête casquée et couronnée; habitant des palais magnifiques ou des tentes somptueuses; toujours entouré de ducs et de princes, recevant comme un empereur les envoyés d'Aragon et de Bretagne, les ambassadeurs de Venise et le nonce du pape; rendant et faisant hautement et publiquement justice ou vengeance, et frappant en plein soleil de la hache ou du poignard. Sa préoccupation, à lui, était de ressusciter, à son profit l'ancien royaume de Bourgogne, qu'on appelait la cour dorée. Il avait en propre le Mâconnais, le Charolais et l'Auxerrois; il comptait forcer le roi René à abdiquer en sa faveur le duché d'Anjou et le royaume d'Arles; il avait conquis la Lorraine, il tenait en gage le pays de Ferrette et une partie de l'Alsace; il avait acheté pour trois cent mille florins le duché de Gueldres, il convoitait le duché de Luxembourg; il tenait prêts et exposés dans l'église de Saint-Maximin le sceptre et la couronne, le manteau et la bannière; celui qui devait le sacrer était choisi, et c'était

Georges de Bade, évêque de Metz; il avait parole de l'empereur Frédéric III d'être nommé par lui vicaire-général, et en échange il lui avait promis sa fille Marie pour son fils Maximilien. Enfin il étendait les bras pour toucher d'une main à l'Océan et de l'autre à la Méditerranée, et chaque fois qu'il se montrait à ses futurs sujets et qu'il parcourait son royaume à venir, c'était sur quelque cheval de guerre dont l'équipement avait coûté le prix d'un duché, ou sous quelque dais d'or, humblement porté par quatre seigneurs; et alors les peuples qui le regardaient passer dans sa magnificence pensaient en tremblant à sa force, à sa puissance et à sa colère, et se rangeaient sur son passage en disant : « Malheur à nos villes, malheur à nous! car voici venir le lion de Bourgogne. »

Ces deux hommes, qui se trouvaient ainsi en face l'un de l'autre et prêts à lutter, c'étaient : Louis le Rusé et Charles le Téméraire.

Voici quelle était la position du roi de France :

Il venait de signer un traité avec le duc de Bretagne, allié incertain qu'il ne maintenait dans son amitié que par l'or et les promesses : il venait de renouveler les trèves avec le roi d'Aragon. Il avait fait assassiner le comte d'Armagnac, qui cherchait à introduire les Anglais en France, fait avorter la comtesse qui était enceinte et s'était emparé du comté. Il avait empoisonné le duc de Guienne, et réuni son duché à la couronne ; il avait mis le duc d'Alençon en jugement et confisqué ses seigneuries. Il avait fait exécuter le connétable de Saint-Pol et aboli sa charge ; il avait fait assiéger le duc de Nemours dans Carlat ; enfin il venait de marier sa fille Jeanne à Louis, duc d'Orléans, et sa fille Anne à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu. En ce moment, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1475, il s'occupait de réconcilier l'archiduc Sigismond avec les Suisses, faisant offrir à l'un l'argent nécessaire pour le rachat de son duché, et aux autres de les prendre à sa solde. Il envoyait une ambassade au roi René pour produire les anciennes prétentions qu'il avait à titre de créancier et d'héritier par sa mère

de toutes les seigneuries et domaines de la maison d'Anjou, et les nouveaux droits que madame Marguerite, reine d'Angleterre, qu'il venait de délivrer par la paix de Pecquigny, y avait ajouté encore par la cession entière qu'elle avait consentie de tous ses héritages dans la succession du roi René. Puis, tous les troubles apaisés à l'occident et au midi, tous ses filets tendus à l'orient et au nord, il prétexta comme toujours un pèlerinage, choisit Notre-Dame-du-Puy-en-Velay, qui était célèbre par une image de la Vierge, sculptée en bois de setim par le prophète Jérémie, et le 19 de février 1476 il partit de Plessis-les-Tours dans cette sainte intention; mais, ayant reçu de grandes nouvelles, il s'arrêta à Lyon. L'araignée était au centre de sa toile.

Voici maintenant quelle était la position du duc de Bourgogne :

Il venait de conclure un traité d'alliance avec l'empereur; il s'était emparé de la Lorraine, il avait fait son entrée à Nancy, ayant

le duc de Tarente, fils du roi de Naples, à sa droite, le duc de Clèves à sa gauche, et à sa suite le comte Antoine, grand bâtard de Bourgogne, les comtes de Nassau, de Marle, de Chimay et de Campo-Basso; il comptait parmi ses généraux Jacques, comte de Romont, oncle du jeune duc régnant de Savoie, et parmi ses dévoués, Louis, évêque de Genève; il avait contracté alliance avec le duc de Milan, au fils duquel il avait promis sa fille déjà promise au duc de Calabre et à l'archiduc Maximilien. Il venait d'obtenir du roi René la parole qu'il le nommerait son héritier; enfin, disposant du pays de Ferrette qui lui était cédé en gage par le duc Sigismond, il y avait envoyé un gouverneur, Pierre de Hagembach, qui était un homme de grand courage à la guerre, mais violent, luxurieux et cruel; du reste, courtisan de l'ambition du duc, et de ses plus amis et de ses plus fidèles. Tout lui paraissait donc préparé à merveille pour faire la guerre au roi de France, lorsque les mêmes nouvelles qui avaient arrêté Louis à Lyon arrêtèrent Charles à Nancy.

Comme nous l'avons dit, Pierre de Hagembach avait été envoyé comme gouverneur dans le pays de Ferrette. Il y était insolemment entré suivi de son armée et précédé de quatre-vingts hommes d'armes marchant devant lui, portant sa livrée, qui était blanche et grise, avec des dés brodés en argent et ces deux mots : *Je passe*. Une des principales conditions de la mise en gage du pays de Ferrette était que les libertés des villes et des habitans seraient conservées : la première chose que fit le gouverneur, au mépris de cet engagement, fut de mettre un pfenning de taxe sur chaque pot de vin qui se devait boire. Il interdit la chasse aux nobles ; ce qui était cependant une prérogative inaliénable, puisqu'ils étaient possesseurs libres de leurs terres. Il donna des bals dans lesquels ses soldats s'emparèrent des maris, et déchirèrent les habits des femmes jusqu'à ce qu'elles fussent nues ; il enleva des maisons paternelles de jeunes filles qui n'étaient pas nubiles encore ; il força des couvens, et donna à ses soldats comme un butin de guerre les épouses du Seigneur. Il s'était emparé du château d'Ortembourg et de

tout le Val-de-Viller, qui appartenaient aux Strasbourgeois. Il avait fait des courses dans les principautés des seigneurs de l'Alsace et des bords du Rhin, et dans les évêchés des prélats de Spire et de Bâle; il avait arrêté et mis à rançon un bourgmestre de Schafhausen; il avait planté l'étendard de Bourgogne dans la seigneurie de Schenkelberg, qui appartenait aux gens de Berne, et lorsque ceux-ci avaient réclamé contre cette violation des lignes, il avait répondu que s'ils ne se taisaient pas, il irait à Berne écorcher leur ours pour s'en faire des fourrures; enfin un de ses lieutenans, le seigneur de Haendorf, avait fait prisonnier un convoi de marchands suisses qui se rendaient avec leurs toiles à la foire de Francfort, et les avait conduits au château de Schuttern.

De si grandes et si outrageuses insultes ne pouvaient durer : les bourgeois de Thann réclamèrent contre l'impôt et envoyèrent une ambassade de trente bourgeois au gouverneur, le gouverneur les fit saisir par ses soldats et ordonna de leur couper la tête. Quatre

avaient déjà subi ce supplice, lorsqu'au moment où le bourreau levait l'épée sur le cinquième sa femme poussa de tels cris, qu'ils émurent les spectateurs; ceux-ci se précipitèrent vers l'échafaud, tuèrent le bourreau avec sa propre épée, et mirent en liberté les vingt-quatre bourgeois qui restaient à exécuter.

De leur côté, les gens de Strasbourg avaient appris qu'un convoi de marchands qui se rendait dans leur ville avait été arrêté sur leurs terres, les marchandises pillées et les marchands conduits au château de Schuttern : or ils gardaient déjà rancune au gouverneur de la prise d'Ortembourg et du Val-de-Viller, lorsque cette dernière violation de tout droit combla la mesure. Ils se réunirent, s'armèrent, tombèrent à l'improviste sur la forteresse dont Hagembach avait fait une prison, délivrèrent les marchands suisses, et les emmenèrent en triomphe, après avoir rasé le château du Guessler bourguignon.

Au milieu de cette effervescence et de ces haines croissantes, il arriva que Pierre de

Hagembach oublia de payer un capitaine allemand qu'il tenait à sa solde avec deux cents hommes de sa nation. Celui-ci, qui se nommait Frédéric Woegelin, et qui était de petite taille et de mince apparence, ayant d'abord été garçon tailleur, monta chez le gouverneur pour réclamer ce qui était dû à lui et à ses hommes. Hagembach répondit à cette réclamation en menaçant Frédéric Woegelin de le faire jeter à la rivière; le capitaine descendit, fit battre le tambour. Hagembach, entendant cet appel à la révolte, se précipita dans la rue l'épée à la main pour tuer l'insolent qui osait lui résister; mais les soldats allemands présentèrent leurs longues piques, les bourgeois saisirent des haches et des faux, les femmes des fourches et des broches; Hagembach, abandonné du peu de soldats qui l'avaient suivi, se sauva dans une maison; aussitôt Woegelin l'y poursuivit, le fit prisonnier et le remit aux mains du bourgmestre. Le même jour les Lombards et les Flamands, qui tenaient garnison, voyant le gouverneur pris, la révolte générale, et manquant de chefs pour se défendre, entrèrent en pourparlers, et demandèrent

à se retirer avec la vie sauve. Cette permission leur fut accordée. Aussitôt les gens de Strasbourg allèrent reprendre possession du château d'Ortembourg et du Val-de-Viller.

Le duc Sigismond, apprenant ces nouvelles, accepta l'argent que lui offraient au nom du roi de France les villes de Strasbourg et de Bâle, fit signifier au duc Charles qu'il tenait ce remboursemnet à sa disposition, et, sans attendre sa réponse, envoya Herman d'Eptingen, avec deux cents cavaliers, reprendre possession de ses domaines. Le nouveau landvogt fut reçu avec joie, et tout le pays rentra incontinent sous la puissance de son ancien seigneur. Tous ces événemens arrivèrent vers le temps de Pâques, de sorte que les habitans ne firent qu'une seule fête de la délivrance de leur pays et de la Résurrection de notre Seigneur.

Cependant la cause première de tout ce désordre, Pierre de Hagembach avait été transféré de chez le bourgmestre dans une tour. A peine cette arrestation fut-elle connue qu'un grand cri, qui demandait justice et ne formait qu'une seule voix, s'éleva de toutes

les villes. L'archiduc la leur promit, et, pour qu'elle fût bien réglée, il décida que des juges, élus parmi les plus graves et les plus sages, seraient à Brisach, où devait s'instruire le procès, envoyés de Strasbourg, de Colmar, de Schelestadt, de Fribourg en Brisgau, de Bâle, de Berne et de Soleure, et à ces juges, qui représentaient la bourgeoisie, il adjoignit seize chevaliers pour représenter la noblesse.

De tous côtés le bruit de ce jugement se répandit, et les villes que nous avons nommées envoyèrent alors non pas seulement deux juges pour juger, mais une partie de leur population pour assister au jugement. De son cachot, situé au-dessous des voûtes de la porte, le prisonnier les entendait passer, et demandait quels étaient ces hommes. Le geôlier répondait que c'étaient des gens assez mal vêtus, de haute taille, de puissante apparence, montés sur des chevaux aux courtes oreilles, et à ces paroles, Hagembach s'écriait : Mon Dieu Seigneur, ce sont les Suisses que j'ai tant maltraités ; mon Dieu Seigneur, ayez pitié de moi !

Le 4 mai on vint le chercher pour lui donner la torture : il la supporta, comme un homme fort et brave qu'il était, sans rien dire autre chose, sinon qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus, et que son seul juge et son seul souverain étant le duc Charles de Bourgogne, il n'en reconnaissait pas d'autre.

Lorsque la question fut terminée on conduisit l'accusé sur la place où siégeaient les juges; il y trouva, outre le tribunal, un accusateur et un avocat; il fut interrogé par ses juges, répondit comme il avait fait à ses tortionnaires; alors l'accusateur se leva et demanda sa mort. Son avocat répondit en plaidant pour sa vie. Puis, les interrogatoires, le réquisitoire et le plaidoyer entendus, on l'emmena de nouveau; les juges restèrent douze heures en délibération. Enfin, à sept heures du soir, les juges le firent rappeler, et sur la place publique, au milieu d'un auditoire de trente mille personnes, sous la voûte du ciel et le regard de Dieu, le tribunal rendit la sentence qui condamnait Pierre de Hagembach

à la peine de mort. Le condamné entendit son arrêt d'un visage impassible, et la seule grâce qu'il demanda fut d'avoir la tête tranchée. Alors huit exécuteurs se présentèrent ; car les villes avaient envoyé non seulement des spectateurs et des juges, mais encore des bourreaux. Le tribunal n'eut donc que le choix à faire : le bourreau de Colmar fut préféré, comme étant le plus adroit.

Alors les seize chevaliers se levèrent à leur tour, et le plus vieux et le plus irréprochable d'entre eux demanda, au nom et pour l'honneur de l'ordre, que messire Pierre de Hagembach fût dégradé de sa dignité et de ses honneurs. Aussitôt Gaspard Heuter, héraut de l'empire, s'avança jusqu'au bord de l'estrade, et dit :

« Pierre de Hagembach, il me déplait grandement que vous ayez si mal employé votre vie mortelle, de façon qu'il vous faut, pour l'honneur de l'ordre, que vous perdiez aujourd'hui la dignité de la chevalerie ; car votre devoir était de rendre justice ; car

vous aviez fait serment de protéger la veuve et l'orphelin ; car vous vous êtes engagé à respecter les femmes et les filles et à honorer les saints prêtres, et tout au contraire, à la douleur de Dieu et à la perte de votre ame, vous avez commis tous les crimes que vous deviez empêcher ou du moins punir. Ayant ainsi forfait au noble ordre de la chevalerie et aux sermens jurés, les seigneurs ici présens m'ont enjoint de vous ôter vos insignes ; mais, ne vous les voyant pas en ce moment, je me contenterai de vous proclamer indigne chevalier de Saint-Georges, au nom duquel vous avez reçu l'accolade et avez été honoré du baudrier. »

Puis, après un instant de silence, Hermann d'Eptingen, gouverneur pour l'archiduc, s'approcha à son tour du condamné, et lui dit :

« En vertu du jugement qui vient de te dégrader de la chevalerie, je t'arrache ton collier, ta chaîne d'or, ton anneau, ton poignard et ton gantelet, je brise tes éperons et je t'en

frappe le visage comme à un infâme. — A ces mots il le souffleta, et se retournant vers le tribunal et l'auditoire : « Chevaliers, continua-t-il, et vous tous qui désirez le devenir, gardez dans votre mémoire cette punition publique, qu'elle vous serve d'exemple, et vivez noblement et vaillamment dans la crainte de Dieu, dans la dignité de la chevalerie et dans l'honneur de votre nom. »

Alors Hermann d'Eptingen alla reprendre sa place ; Thomas Schutz, prevòt d'Einsisheim, se leva à son tour, et s'adressant au bourreau :

— Cet homme, lui dit-il, est à vous, faites selon la justice.

Ces paroles dites, les juges et les chevaliers montèrent à cheval, et le peuple suivit. En tête de toute cette escorte marchait à pied et entre deux prêtres Pierre de Hagembach ; il s'avançait à la mort en soldat et en chrétien, avec un visage calme et un cœur pieux. Arrivé à la place où devait se faire l'exécution (cette

place était une grande prairie aux portes de la ville), il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, fit signe au bourreau d'attendre que chacun eût pris sa place pour bien voir; puis à son tour il éleva la voix, et dit : « Ce que je plains, ce n'est ni mon corps qui va mourir, ni mon sang qui va couler; mais ce que je regrette, ce sont les malheurs que fera ma mort; car je connais monseigneur de Bourgogne, et il ne laissera pas ce jour sans vengeance. Quant à vous dont j'ai été le gouverneur pendant quatre ans, oubliez ce que j'ai pu vous faire souffrir par défaut de sagesse ou par malice, rappelez-vous seulement que j'étais homme, et priez pour moi. »

Alors il baisa le crucifix que lui présenta le prêtre, et tendit au bourreau sa tête, qui tomba d'un seul coup.

Cette exécution faite, l'archiduc Sigismond, le margrave de Bade, les villes de Strasbourg, de Colmar, de Haguenau, de Schelestadt, de Mulhausen et de Bade, entrèrent en négociation avec les ligues suisses, et se réunissant

contre le danger commun, signèrent une alliance pour dix ans.

Puis les seigneurs de l'Empire, traversant en alliés cette Suisse dont ils avaient été cent cinquante ans les ennemis, chevauchèrent jusqu'à Zurich, s'embarquèrent sur le lac, et au milieu du concours d'un peuple immense qui accourait des villes et descendait des montagnes, allèrent pieusement faire leurs dévotions à Ensielden, au couvent de Notre-Dame-des-Ermites.

Voilà les nouvelles qu'apprirent à Nancy le duc de Bourgogne et à Lyon le roi Louis; elles furent apportées au premier par Étienne de Hagembach, qui venait lui demander vengeance pour son frère, et au second par Nicolas de Diesbach, qui venait lui demander secours au nom des ligues.

CHAPITRE XI.

Prise du château de Granson.

Le roi de France se hâta de passer un traité avec les Suisses : il s'engagea à leur donner aide et secours dans leurs guerres contre le duc de Bourgogne, et à leur faire payer dans sa ville de Lyon vingt mille livres par an ; de leur côté, ils mettaient un certain nombre de soldats à sa disposition.

Presque en même temps qu'à Louis de France, les Suisses envoyaient une ambassade à Charles de Bourgogne; mais, au contraire du roi, le duc les accueillit fort mal, et leur déclara qu'ils eussent à se préparer à le recevoir ; car il allait leur faire la guerre avec toute sa puissance. A cette menace le plus vieux des ambassadeurs s'inclina tranquillement, et dit au duc : « Vous n'avez rien à gagner contre nous, monseigneur : notre pays est rude, pauvre et stérile ; les prisonniers que vous ferez sur nous n'auront point de quoi payer de riches rançons, et il y a plus d'or et d'argent dans vos éperons et dans les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse. »

Mais la résolution du duc était prise, et le 11 janvier il quitta Nancy pour se mettre à la tête de son armée : c'était une assemblée royale et dont la puissance aurait pu faire trembler celui des souverains de l'Europe à qui il lui eût pris l'envie de faire la guerre ; il avait amené avec lui trente mille hommes de la Lorraine ; le comte de Romond l'avait re-

joint avec quatre mille Savoyards, et six mille soldats arrivés du Piémont et du Milanais l'attendaient aux frontières de la Suisse; puis d'autres encore de toutes langues et de toutes contrées, le tout formant, dit Comines, un nombre de cinquante mille, voire plus. Il avait sous ses ordres le fils du roi de Naples, Philippe de Bade, le comte de Romond, le duc de Clèves, le comte de Marle et le sire de Château-Guyon ; il menait à sa suite des équipages qui, par leur magnificence, rappelaient ceux de ces anciens rois asiatiques qui, comme lui, venaient pour anéantir les Spartiates, ces Suisses de l'ancien monde. Parmi ces équipages étaient sa chapelle et sa tente; sa chapelle dont tous les vases sacrés étaient d'or, et qui contenait les douze apôtres en argent, une châsse de saint André, en cristal, un magnifique chapelet du bon duc Philippe, un livre d'heures couvert de pierreries, et un ostensoir d'un merveilleux travail et d'une incalculable richesse. Enfin sa tente, qui était ornée de l'écusson de ses armes formé d'une mosaïque de perles, de saphirs et de rubis, tendue de

velours rouge broché d'un lierre courant dont le feuillage était d'or et les branchages de perles, et dans laquelle le jour entrait par des vitraux coloriés, enchâssés dans des baguettes d'or. C'est dans cette tente, qui renfermait ses armures, ses épées et ses poignards, dont les poignées étincelaient de saphirs, de rubis et d'émeraudes, ses lances, dont le fer était d'or et les manches d'ivoire et d'ébène, toute sa vaisselle et ses joyaux, son sceau, qui pesait deux marcs, son collier de la toison, son portrait et celui du duc son père, c'est dans cette tente, dis-je, où le jour il recevait les ambassadeurs des rois sur un trône d'or massif, et que le soir, couché sur une peau de lion, il se faisait lire l'histoire d'Alexandre dans un magnifique manuscrit, dans lequel sa ressemblance et celle des seigneurs de sa cour avait été substituée à celle du vainqueur de Porus et des capitaines qui, après lui, devaient se partager son empire. Cependant son héros de prédilection était Annibal, et s'il n'avait pas mis, disait-il, Tite-Live dans une cassette d'or, comme avait fait Alexandre pour Homère, c'est qu'il

renfermait Tite-Live tout entier dans son cœur, qui était le plus noble tabernacle qui se pût trouver dans la chrétienté.

Autour de la chapelle et du pavillon royal, dont le service était fait par des valets, des pages et des archers aux habits éclatans de dorures, s'élevaient quatre cents tentes où logeaient tous les seigneurs de sa cour et tous les serviteurs de sa maison; puis venaient ses soldats, qui, forcés de camper, vu leur grand nombre, mettaient le feu aux villages pour se chauffer; car, nous l'avons dit, la saison était encore rigoureuse; puis enfin, pour les besoins et les plaisirs de cette multitude, suivaient, au nombre de six mille, les marchands de vivres, de vin et d'hypocras, et les filles de joyeux amour. Le bruit de cette multitude, qui retentissait dans les vallées du Jura, s'étendit bien vite dans les montagnes des Alpes. Le vieux comte de Neufchâtel, le margrave Rodolphe, dont le fils, Philippe de Bade, était dans l'armée du duc, et qui était allié des Suisses, du haut de la Hasenmatt et du Rothiflue vit s'avancer toute cette puissance; il fit aus-

sitôt venir cinq cents de ses sujets, plaça des garnisons dans les châteaux qui commandaient les défilés, remit sa ville de Neufchâtel aux mains des messieurs des ligues, et s'en alla à Berne, où les confédérés avaient établi le centre de leurs opérations. Les gens de Berne, aux nouvelles qu'il leur apporta, virent qu'il n'y avait pas de temps à perdre; ils écrivirent aussitôt à leurs confédérés des ligues suisses et à leurs nouveaux alliés d'Allemagne pour leur demander aide et secours : « Pensez, disaient-ils aux derniers, que nous parlons le même langage, que nous faisons partie du même empire; car, tout en combattant pour notre indépendance, nous ne nous croyons pas séparés de l'empereur; d'ailleurs, en ce moment, notre cause est commune : il s'agit de préserver l'Allemagne et l'empire de cet homme dont l'esprit ne connaît nul repos et les désirs aucune borne. Nous vaincus, c'est vous qu'il voudra mettre sous sa domination. Envoyez-nous donc des cavaliers, des arquebusiers, des archers, de la poudre, des canons et des couleuvrines, afin que nous puissions nous délivrer de lui. Au reste, nous

avons bon espoir que l'affaire ne sera pas longue et finira bien. » Ces lettres écrites, Nicolas de Scharnachtal, avoyer de Berne, alla se placer à Morat avec huit mille hommes: c'était tout ce que les Suisses avaient pu rassembler jusque là.

Cependant le comte de Romont était entré sur les terres de la Confédération par Jongue, que les Suisses avaient laissé sans défense; puis aussitôt il avait marché sur Orbe, dont les Suisses se retirèrent aussi volontairement et devant lui; enfin il était arrivé devant Iverdun, avait établi son siége autour de la ville, située à l'extrémité sud-ouest de Neufchâtel, et se préparait à lui donner l'assaut le lendemain, lorsque pendant la nuit on introduisit un moine de Saint-François dans sa tente; il venait, au nom du parti bourguignon et de ceux des bourgeois d'Iverdun qui regrettaient d'être passés sous la domination suisse, offrir au comte le moyen de pénétrer dans la ville. Ce moyen était facile à faire comprendre et plus facile encore à exécuter : deux maisons bourguignonnes touchaient aux rem-

parts, leurs caves adhéraient aux murailles; il n'y avait qu'à percer un trou, et par ce trou à introduire les gens du comte de Romont.

La proposition offerte fut adoptée : dans la nuit du 12 au 13 janvier, au moment où la garnison, à l'exception des sentinelles et des hommes de garde, dormait de son premier sommeil, les soldats du comte de Romont furent introduits, et se répandirent aussitôt dans les rues en criant Bourgogne! Bourgogne! ville gagnée! Aux cris et au bruit des trompettes qui les accompagnaient, la ville s'emplit de tumulte; les Suisses sortirent à moitié nus des maisons; les Bourguignons voulurent y entrer; on se battit dans les rues, sur le seuil des portes, dans l'intérieur des appartemens. Enfin, grâce au mot d'ordre de la nuit, répété à haute voix dans une langue que leurs ennemis ne comprenaient pas, les Suisses parvinrent à se rassembler sur la place, et de là, sous la conduite de Hamsen Schurpf, de Lucerne, se faisant jour à travers les Bourguignons à l'aide de leurs longues piques, ils firent leur retraite vers le château, où les reçut Hans Müller,

de Berne, qui en avait le commandement.

Le comte de Romont les suivait à la portée du trait; il commença le siége du château, dans lequel la famine ne devait pas tarder à l'introduire; car, outre qu'il était assez mal approvisionné, le temps ayant manqué pour faire venir des vivres salés, le nouveau renfort de garnison qui venait d'y entrer devait promptement mener à fin le peu qu'il y en avait. Les Suisses ne perdirent cependant pas courage, ils démolirent ceux des bâtimens qui n'étaient pas strictement nécessaires, transportèrent leurs décombres sur les murailles, et, lorsque le comte de Romont voulut tenter l'escalade, ils firent pleuvoir sur ses soldats cette grêle meurtrière que Dieu avait envoyée aux Amorrhéens. Alors le comte de Romont, voyant l'impossibilité d'escalader les murailles, fit combler les fossés avec de la paille, des fascines et des sapins tout entiers; puis, lorsqu'il eut entouré la ville de matières combustibles, il y fit mettre le feu, et en moins d'une demi-heure la forteresse eut une ceinture de flammes, au-dessus desquelles les plus

hautes tours élevaient à peine leurs têtes.

Les Bourguignons eux-mêmes regardaient ce spectacle avec une certaine terreur, lorsqu'une des portes s'ouvrit, le pont-levis s'abaissa au milieu des flammes, comme une jetée du Tartare, et la garnison tout entière tomba sur les spectateurs, qui, mal préparés à cette sortie, prirent la fuite en désordre, entraînant avec eux le comte de Romont blessé. Une partie des assiégés alors, sans perdre de temps, éteignit l'incendie, tandis que l'autre se répandait par la ville, entrait dans les maisons, ramassait à la hâte les vivres de ses ennemis, et rentrait dans la citadelle avec cinq canons et trois voitures de poudre. Le lendemain les Bourguignons, mal remis encore de cette surprise, entendirent les assiégés pousser de grands cris de joie ; en même temps ils virent arriver par la route de Morat un renfort d'hommes, que Nicolas de Scharnachtal envoyait au secours de la garnison. Ils prirent ces hommes pour l'avant-garde de l'armée confédérée, et, craignant d'être enfermés entre deux feux, ils abandonnèrent Iverdun.

Les habitans, qui étaient Bourguignons dans le cœur, suivirent l'armée. La nuit suivante, la ville entière fut livrée aux flammes, et, à la lueur de cet immense incendie, les Suisses, avec leur artillerie, bannières déployées, trompettes en tête, se retirèrent au château de Granson, que l'on était convenu de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ils y étaient à peine enfermés qu'arriva toute l'armée du duc : il avait quitté Besançon le 6 février, était arrivé à Orbe le 11, y était resté plusieurs jours, et, le 19 au matin, il était venu poser son camp devant la ville, dont il avait résolu de faire lui-même le siége. Le même jour, il tenta un assaut, dans lequel il fut repoussé et perdit deux cents hommes; cinq jours après, il en ordonna un autre, s'avança malgré les machines jusqu'au pied du rempart, contre lequel il avait déjà fait dresser les échelles, lorsque les Suisses ouvrirent les portes, sortirent comme ils l'avaient fait à Iverdun, renversèrent les écheleurs et tuèrent quatre cents Bourguignons. Le duc changea alors de place; il établit des batteries sur

les points élevés et foudroya le château. Dans cette extrémité, Georges de Stein, commandant de la garnison, tomba malade; Jean Tiller, chef de l'artillerie, fut tué sur une couleuvrine qu'il pointait lui-même ; enfin le magasin à poudre, soit par imprudence, soit par trahison, prit feu et sauta ; de sorte que la garnison en vint à un état si désespéré, que deux hommes se dévouèrent, sortirent nuitamment, traversèrent le lac à la nage, au milieu des barques des Bourguignons, et coururent à Berne demander secours au nom de la garnison de Granson.

Mais ils arrivaient trop tôt : les hommes des vieilles ligues n'avaient point encore répondu à l'appel de leurs frères, les secours de l'empire n'étaient point encore arrivés : Berne en était encore réduite à son noyau d'armée, dont Nicolas de Scharnachtal avait été nommé chef. La moindre tentative imprudente brisait l'espoir qui reposait sur cette petite troupe prête à se dévouer, non pas pour secourir un château, mais pour sauver la patrie. Messieurs de Berne se contentèrent donc d'en-

voyer un convoi de vivres et de munitions. Ce convoi arriva à Estavayer; mais la ville de Granson était bloquée du côté du lac comme du côté de la terre, et Henri Dittlinguer, qui commandait cette expédition inutile, aperçut de loin la forteresse démantelée à moitié, vit les signaux de détresse, mais ne put se hasarder, avec sa faible escorte, à lui porter aucun secours.

Ce fut un coup terrible porté à la garnison, qui un instant avait repris courage, que cette impuissance de leurs frères à les soulager. Alors les dissensions commencèrent à éclater entre les chefs : Jean Weiller, qui avait succédé à Georges de Stein, demanda que l'on se rendît, tandis que Hans Müller, le capitaine d'Iverdun, qui commandait toujours la brave garnison qui s'était si bien défendue, donna l'ordre exprès de n'ouvrir ni portes ni poterne sans l'ordre de messieurs des Alliances.

Sur ces entrefaites et au milieu de ces débats, un gentilhomme de l'empire se présenta de la part du margrave Philippe de Bade,

venant offrir à la garnison des conditions honorables : c'était un homme du pays, parlant la langue allemande ; cette confraternité d'idiome disposa la garnison en sa faveur ; son discours acheva par la terreur ce que sa présence avait commencé ; selon lui, Fribourg avait été mis à feu et à sang, on avait tout égorgé sans miséricorde, depuis le vieillard touchant à la tombe jusqu'à l'enfant dormant au berceau ; les gens de Berne, au contraire, qui avaient demandé humblement merci à monseigneur, et qui lui avaient apporté les clefs de leur ville sur un plat d'argent, avaient été épargnés ; quant aux Allemands du bord du Rhin, ils avaient rompu l'alliance, il ne fallait donc pas compter sur eux. La garnison avait certes assez fait à Iverdun et à Granson pour sa gloire personnelle et pour le salut de la patrie, qu'elle n'avait pu sauver ; monseigneur était grandement émerveillé de sa vaillance, et, au lieu de les en punir, il leur promettait récompenses et honneurs. Toutes ces offres étaient garanties sur l'honneur de monseigneur Philippe de Bade.

Il y eut alors grande émotion parmi les assiégés : Hans Müller persista dans son opinion qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines du château plutôt que de se rendre ; il citait Briey, en Lorraine, où le duc avait fait de pareilles promesses qu'il n'avait pas tenues. — Mais son adversaire Jean Weiller lui répondit que, cette fois, monseigneur Philippe garantissait le traité; il lui démontra l'impossibilité de résister à une si grande puissance, qu'elle couvrait à perte de vue les plaines, les campagnes et les vallées. En ce moment quelques soldats gagnés par des femmes de joyeuse vie, qui du camp bourguignon avaient passé dans la ville, se révoltèrent, criant que l'heure était venue de se rendre quand tous les moyens de défense étaient épuisés. Hans Müller voulut répondre ; mais sa voix fut couverte et étouffée par les murmures. Weiller profita de ce moment pour emporter la reddition : on donna cent écus au parlementaire afin d'acquérir sa protection, et sous sa conduite la garnison sans armes sortit du château, et s'achemina vers le camp, se remettant entièrement à la miséricorde du duc de Bourgogne.

Charles entendit une grande rumeur dans son armée; il s'avança aussitôt sur le seuil de sa tente, et alors il vit venir à lui les huit cents hommes de Granson. — Par saint Georges, dit-il à ce spectacle, auquel il était loin de s'attendre, quelles gens sont ces gens-ci? que viennent-ils demander, ou quelles nouvelles apportent-ils?

— Monseigneur, dit le fatal ambassadeur, qui avait si bien réussi dans sa mission, c'est la garnison du château, qui vient se rendre à votre volonté et à votre merci.

— Alors, dit le duc, ma volonté est qu'ils soient pendus, et ma merci est qu'on leur accorde le temps de demander à Dieu le pardon de leurs péchés.

A ces mots et sur un signe du duc, les prisonniers furent entourés, divisés par dix, par quinze et par vingt; on leur lia les mains derrière le dos, et l'on en fit deux parts, une pour être pendue, l'autre pour être noyée. La garnison de Granson fut destinée à la corde, et celle d'Iverdun à la noyade.

On signifia ce jugement aux Suisses, ils l'écoutèrent avec calme. A peine fut-il prononcé que Weiller s'agenouilla devant Müller, et lui demanda pardon de l'avoir entraîné dans sa perte ; Müller le releva, l'embrassa aux yeux de toute l'armée, et nul ne pensa à reprocher sa mort à l'autre.

Alors arrivèrent les gens d'Estavayer, que les Suisses avaient fort maltraités trois ans auparavant, et ceux d'Iverdun, dont ils venaient de brûler la ville; ils accouraient réclamer l'office de bourreaux, leur demande leur fut accordée. Une heure après l'exécution commença.

On mit six heures à pendre la garnison de Granson à tous les arbres qui entouraient la forteresse, et dont quelques-uns furent chargés de dix ou douze cadavres; puis, cette exécution terminée, le duc dit : A demain la noyade, il ne faut pas user tous les plaisirs en un jour.

Le lendemain, après déjeuner, le duc monta

dans une barque richement préparée; elle avait des tapis et des coussins de velours et des voiles brodées; son pavillon de Bourgogne flottait au mât; elle forma le centre d'un grand cercle, formé de cent autres barques chargées d'archers; au milieu de ce cercle on amena les prisonniers, et les uns après les autres on les précipita dans le lac, et, lorsqu'ils revenaient à la surface, on les assommait à coups d'aviron, ou on les perçait à coups de flèche.

Tous moururent en martyrs et sans qu'un seul demandât merci; ils étaient plus de sept cents.

CHAPITRE XII.

La bataille.

Pendant que cette terrible exécution s'opérait, les confédérés rassemblaient leurs troupes : à Nicolas de Scharnachtal et à ses huit mille Bernois étaient venus se joindre Pierre de Faucigny de Fribourg, avec cinq cents hommes ; Pierre de Romestal, avec deux cents de Bienne ; Conrad Vogt, avec huit cents de

Soleure. Alors Nicolas de Scharnachtal se hasarda à faire un mouvement, et se porta sur Neufchâtel; à peine y fut-il, que Henri Goldli l'y joignit avec quinze cents hommes de Zurich, de Baden, de l'Argovie, de Baumgarten et des pays d'alentour, qu'on nommait les bailliages libres ; puis Petermann Rot, avec huit cents hommes de Bâle ; Hasfurter, avec huit cents de Lucerne; Raoul Reding, avec quatre mille des vieilles ligues' allemandes, qui comprenaient Schwitz, Uri, Unterwalden, Zug et Glaris; puis le contingent de la commune de Strasbourg, qui se composait de quatre cents cavaliers et de douze cents arquebusiers, sans compter deux cents cavaliers armés par l'évêque; puis les gens des communes de Saint-Gall, de Schaffausen et d'Appenzell; puis enfin Herman d'Eptingen, avec les hommes d'armes et les vassaux de l'archiduc Sigismond.

Le duc apprit l'approche de cette nuée d'ennemis; mais il s'en inquiéta peu, car, réunis tous ensemble, ils formaient à peine le tiers de son armée; encore la plupart d'en-

tre eux méritaient-ils à peine le nom de soldats; il n'en prit pas moins quelques précautions stratégiques. Il s'avança avec les archers de sa garde pour prendre le vieux château de Vaux-Marcus, qui commandait le chemin de Granson à Neufchâtel, fort resserré en cet endroit entre les montagnes et le lac; mais, au lieu de rencontrer dans le seigneur qui le commandait la résistance que le comte de Romont avait éprouvée à Iverdun et lui-même à Granson, il vit à son approche les portes de la forteresse s'ouvrir, et le seigneur de Vaux-Marcus, sans armes et sans suite, vint au-devant de lui, s'agenouilla comme devant son maître et seigneur, lui demandant la faveur de ses bonnes grâces et du service dans son armée. L'un et l'autre lui furent accordés; cependant le duc jugea prudent de l'employer autre part que dans sa seigneurie : il le fit en conséquence sortir avec la garnison, et mit en son lieu et place le sire Georges de Rosembos et cent archers pour garder le château rendu et les hauteurs environnantes.

Les Suisses, de leur côté, s'avançaient, venant

de Neufchâtel, et se rangeaient derrière la Reuss, petite rivière torrenteuse, qui prend sa source au temple des Fées, et se jette dans le lac entre Labiel et Cortaillod. Les Suisses marchaient pas à pas et timidement, ignorant où ils rencontreraient leurs ennemis ; quant aux Bourguignons, pleins de confiance, ils avaient négligé d'éclairer leur armée, se reposant sur sa force et sur son nombre.

Le 1er mars, les Suisses passèrent la Reuss, et s'avancèrent vers Gorgier ; le 2, après la messe entendue dans le camp de messieurs de Lucerne, les hommes de Schwitz et de Thun, qui formaient ce jour-là l'avant-garde, prirent un chemin dans la montagne, laissèrent le château de Vaux-Marcus à gauche, et, arrivés sur la hauteur, ils rencontrèrent le sire de Rosembos et soixante archers. La rencontre fut le signal du combat ; les archers lancèrent leurs flèches ; les Suisses, armés seulement de leurs épées et de leurs piques, continuèrent de marcher, cherchant le combat corps à corps, le seul dans lequel ils pussent rendre à leurs ennemis le dommage qu'ils en recevaient. Les

archers, trop faibles pour soutenir le choc, reculèrent ; les gens de Thun et de Schwitz atteignirent le point le plus élevé des hauteurs de Vaux-Marcus, et de là ils aperçurent toute l'armée bourguignonne en ordre de marche, rangée au bord du lac en avant de Concise, et de son aile gauche embrassant la montagne comme eût fait la corne d'un croissant. Ils s'arrêtèrent aussitôt, examinèrent bien la position de leur ennemi, et renvoyèrent derrière eux quatre hommes pour la faire connaître aux corps différens et leur servir de guide, afin qu'ils débouchassent par les points les plus importans. De son côté, le duc aperçut cette avant-garde, et, croyant que c'était toute l'armée, il quitta le petit palefroi qu'il montait, se fit amener un grand cheval gris, tout couvert de fer comme son maître, et s'élançant sur lui : Marchons à ces vilains, cria-t-il, quoique de pareils paysans soient indignes de chevaliers comme nous.

La première troupe que rencontrèrent les quatre messagers fut celle commandée par Nicolas de Scharnachtal : aussitôt que le brave

avoyer apprit que le combat était engagé, il ordonna à ses soldats de doubler le pas, et arriva au secours des gens de Thun et de Schwitz au moment même où l'armée bourguignonne s'ébranlait de son côté. Cette avant-garde, quoique à peine nombreuse de quatre mille hommes, ne voulut pas avoir l'air de craindre le choc ; elle descendit en belle ordonnance, d'un pas rapide, mais en conservant ses rangs, vers une petite plaine au milieu de laquelle s'élevait la chartreuse de la Lance ; les Suisses s'appuyèrent à cette chartreuse ; puis, comme on entendait les chants des moines qui disaient la messe, les confédérés firent planter en terre piques, bannières et étendard, se mirent à genoux, et prenant leur part de la messe qui se disait et qui pour tant d'hommes devait être un service funèbre, ils commencèrent leur prière.

Comme en ce moment le duc n'était éloigné d'eux qu'à portée du trait, il se méprit à leur intention, et s'avançant sur son front de bataille : Par Saint-Georges ! s'écria-t-il, ces canailles crient merci !... gens des canons, feu

sur ces vilains!... Au même instant les gens des canons obéirent; on entendit le bruit d'une décharge; l'armée bourguignonne fut enveloppée de fumée, et les messagers de mort allèrent fouiller les rangs agenouillés des gens de la ligue, qui, quoique quelques-uns de leurs parens et de leurs amis se fussent couchés auprès d'eux, sanglans et mutilés, continuèrent leur prière. En ce moment, la cloche du couvent sonna le lever-Dieu; l'armée suisse s'inclina plus bas encore, car chacun faisait son acte de contrition et demandait au Seigneur de le recevoir dans sa grâce. Le duc de Bourgogne, qui ne comprenait rien à cette humilité, ordonna une seconde décharge; les canonniers obéirent, et les boulets de pierre vinrent une seconde fois sillonner les rangs des pieux soldats, qui croyaient que ceux qui seraient tués dans un pareil moment leur seraient plus secourables au ciel par la prière qu'ils ne pourraient l'être sur la terre par leurs armes.

Mais, cette fois, lorsque le vent eut chassé la fumée, le duc aperçut les Suisses debout et s'avançant vers lui; car la messe était finie.

Ils venaient d'un pas rapide, formant trois bataillons carrés, tous hérissés de piques; dans les intervalles de ces bataillons des pièces d'artillerie, marchant du même pas qu'eux, faisaient feu tout en marchant, et les ailes de ce dragon immense, qui jetait des éclairs, de la fumée et du bruit, composées de gens armés à la légère et commandés par Félix Schwarzmurer de Zurich et Herman de Mullinen, battaient d'un côté la montagne et de l'autre s'étendaient jusqu'au lac.

Le duc de Bourgogne appela sa bannière, la fit placer devant lui, mit sur sa tête un casque d'or avec une couronne de diamans, et, voulant attaquer le vautour par le bec, il marcha droit au bataillon du milieu, commandé par Nicolas de Scharnachtal; le sire de Château-Guyon attaqua le bataillon de gauche, et Louis d'Aimeries le bataillon de droite.

Le duc de Bourgogne s'était avancé si imprudemment qu'il n'avait avec lui que son avant-garde: à vrai dire, elle était composée

de l'élite de sa chevalerie ; aussi le choc fut-il terrible.

Il y eut un instant de mêlée où l'on ne put rien voir ; l'artillerie ne tirait plus, car les canonniers ne pouvaient distinguer les amis des ennemis ; le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtal se rencontrèrent : c'étaient le lion de Bourgogne et l'ours de Berne ; ni l'un ni l'autre ne reculèrent d'un pas ; les deux corps d'armée semblaient immobiles.

Le sire de Château-Guyon, qui commandait la belle chevalerie du duc, et qui, outre son courage, avait encore grande haine contre les Suisses, qui lui avaient robé toutes ses seigneuries, s'était jeté en désespéré contre le bataillon de gauche ; aussi l'avait-il rompu, et y avait-il pénétré comme un coin de fer dans un bloc de chêne. Déjà il n'était plus qu'à deux pas de la bannière de Schwitz, déjà il étendait la main pour la saisir ; mais entre lui et cette bannière il y avait encore un homme, c'était Hans in der Grub, de Berne ; il leva une épée large comme une faux et pesante comme

une massue; l'épée gigantesque tomba sur le casque du sire de Château-Guyon : il était d'une trop bonne trempe pour être entamé; mais la force du coup était telle, que le chevalier, assommé comme sous un marteau, tomba de cheval. En même temps, Henri Elsener, de Lucerne, s'emparait de l'étendard du sire de Château-Guyon.

A droite, la chance était encore plus mauvaise aux Bourguignons : au premier choc, Louis d'Aimeries avait été tué, Jean de Lalain lui avait succédé, et il avait été tué aussi; alors le duc de Poitiers avait repris le commandement, et il avait été tué encore. Ainsi de ce côté les Bourguignons, non seulement n'avaient eu aucun avantage, mais avaient même perdu beaucoup de terrain; de sorte que c'était maintenant l'aile gauche des Suisses qui s'étendait au bord du lac, et débordait l'aile droite du duc de Bourgogne; le même mouvement s'opéra à l'autre aile lorsque le sire de Château-Guyon fut tombé. Alors ce fut le duc Charles qui se trouva en danger; Saint-Sorlin et Pierre de Lignaro étaient tom-

bés à ses côtés ; son porte-étendard avait été abattu, et il avait été obligé de reprendre lui-même sa bannière, pour qu'elle ne tombât point aux mains des ennemis : force lui fut donc de battre en retraite et de reculer, et c'est ce qu'il fit, mais pied à pied, frappant et frappé sans relâche, et cela pendant une lieue, c'est-à-dire de Concise au bord de l'Arnon. Là le duc retrouva son camp et son armée ; il changea de casque et de cheval, car le casque était tout bosselé, un coup de masse en avait brisé la couronne, et le cheval tout sanglant et pouvait à peine se soutenir; puis ce fut lui à son tour qui revint à la charge.

Au même moment, à sa gauche, au sommet des collines de Champigny et de Bonvillars, le duc vit apparaître une nouvelle troupe d'ennemis du double au moins de celle qui l'avait si rudement ramené : elle descendait rapidement et avec bruit, faisait feu tout en courant de son artillerie, et dans les intervalles des décharges criant tout d'un cri : Granson, Granson!... Il se retourna alors pour faire face à ces nouveaux ennemis, qui n'avaient pas encore

pris part au combat et qui arrivaient frais et terribles. Mais à peine la manœuvre qu'il avait ordonnée était-elle accomplie, que d'un autre côté on entendit le son des trompes des hommes d'Uri et d'Unterwalden. C'étaient deux cornes gigantesques, qui avaient été données à leurs pères, l'une par Pepin, et l'autre par Charlemagne, lorsque ces Titans de la monarchie franke avaient traversé la Suisse, et qu'à cause de leurs mugissemens on avait nommées la vache d'Unterwalden et le taureau d'Uri. A ce bruit inconnu et terrible le duc s'arrêta : — Qu'est-ce donc que ceux-ci? s'écria-t-il.

— Ce sont nos frères des vieilles ligues suisses qui habitent les hautes montagnes, et qui tant de fois ont mis en déroute les Autrichiens, répondit un prisonnier qui avait entendu la question : ce sont les gens de Glaris, d'Uri et d'Unterwalden... malheur à vous, monseigneur, car ce sont les gens de Morgarten et de Sempach.

— Oui, oui, malheur à moi, dit le duc, car, si leur simple avant-garde m'a déjà donné tant

de mal, que sera-ce quand je vais avoir affaire à toute l'armée ?

En effet, toute l'armée attaquait le camp du duc par trois côtés différens, et au premier choc cette multitude de femmes et de marchands, se jetant au milieu des hommes d'armes, mit le désordre parmi les Bourguignons. Déjà le camp avait été troublé de la retraite du duc et de ses meilleurs hommes d'armes ; puis, à l'aspect de ces enfans des montagnes aux cris sauvages, les Italiens les premiers prirent épouvante et s'enfuirent ; peu de temps après, de trois côtés à la fois, les canonnades éclatèrent, et les boulets des couleuvrines creusèrent cette foule, trois fois plus considérable, il est vrai, que ceux qui les attaquaient, mais qui, ne s'attendant pas à être attaquée, n'était pas à ses rangs, n'avait point ses chefs, et n'entendait point les ordres. Le duc courait avec de grands cris par cette masse tremblante, accablait les soldats d'injures, les frappait à coups d'épée, chargeait avec quelques-uns des plus braves et des plus fidèles les ennemis les plus avancés, puis revenait à ses troupes,

qu'il retrouvait plus émues et plus désordonnées encore que lorsqu'il les avait quittées. Enfin chacun se mit à fuir de son côté sans que rien pût le retenir, poussé d'une terreur panique, les uns dans la montagne, les autres par le lac, ceux-là sur la grande route ; si bien que le duc resta le dernier sur le champ de bataille, avec cinq de ses serviteurs, jusqu'à ce que, voyant tout perdu, il se mit à fuir à son tour, suivi de son bouffon, qui galopait sur son petit cheval, et criait d'une voix comique et lamentable à la fois : Oh ! monseigneur, monseigneur ! quelle retraite ! et comme nous voilà annibalés !

Et le duc courut ainsi sans s'arrêter pendant six heures, jusqu'à la ville de Jongue, dans le passage du Jura.

Aussitôt que le champ de bataille fut vide d'ennemis, les Suisses tombèrent à genoux et remercièrent Dieu de leur avoir accordé une si belle victoire, puis procédèrent régulièrement au pillage du camp.

Car le duc Charles avait tout abandonné,

tente, chapelle, armes, trésors et canons ; et cependant quelque temps encore, à l'exception des engins de guerre, les Suisses furent loin de se douter de la valeur de leur prise : ils prenaient les diamans pour du verre, l'or pour du cuivre et l'argent pour de l'étain ; les tentes de velours, les draps d'or et de damas, les dentelles d'Angleterre et de Malines, furent divisés entre les soldats, puis coupés à l'aune comme de la toile, et chacun en emporta sa part.

Le trésor du duc fut partagé entre les alliés : tout ce qui était argent fut mesuré dans des casques, tout ce qui était or fut mesuré à la poignée.

Quatre cents pièces de canon, huit cents arquebuses, cinq cent cinquante drapeaux et vingt-sept bannières furent divisés entre les villes qui avaient fourni des soldats à la Confédération ; Berne eut de plus la châsse de cristal, les apôtres d'argent et les vases sacrés, comme étant la ville qui avait pris le plus de part à la victoire.

Un soldat trouva un diamant gros comme une noix dans une toute petite boîte entourée de pierres fines; il jeta le diamant, qu'il prit pour un morceau de cristal comme il en avait ramassé parfois dans la montagne, et garda la boîte : cependant, après avoir fait une centaine de pas, il se ravisa et revint le chercher; il le retrouva sous la roue d'un chariot, le ramassa et le vendit un écu au curé de Montagnis. Il passa de là dans les mains d'un marchand nommé Barthélemy, qui le vendit à la république de Gènes, qui le revendit à Louis Sforce, dit le Maure; après la mort de ce duc de Milan et la chute de sa maison, Jules II l'acheta pour la somme de vingt mille ducats. Il avait orné la couronne du Grand-Mongol et brille aujourd'hui à la thiare du pape. Ce diamant est estimé deux millions.

A l'endroit où le premier choc avait eu lieu entre le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtal, on retrouva sur le sable deux autres diamans, qu'un coup d'épée avait enlevés de la couronne qui brillait sur le casque

du duc. L'un de ces diamans fut acheté par un riche marchand nommé Jacques Fugger, qui refusa de le vendre à Charles-Quint, parce que Charles-Quint lui devait déjà près de cinq cent mille francs qu'il ne lui payait pas, et à Soliman, parce qu'il ne voulait pas qu'il sortît de la chrétienté. Henri VIII l'acquit pour une somme de cinq mille livres sterling, et sa fille Marie le porta parmi sa dot à Philippe II d'Espagne. Depuis ce temps il est resté dans la maison d'Autriche.

Le dernier, dont on avait d'abord perdu la trace, fut vendu, seize ans après la bataille, cinq mille ducats à un marchand de Lucerne, qui fit exprès le voyage de Portugal, et le vendit à Emmanuel le Grand et le Fortuné. Lorsqu'en 1762 les Espagnols envahirent le Portugal, Antonio, prieur de Crato, dernier descendant de la famille détrônée, émigra en France, y mourut, et laissa ce diamant parmi les objets précieux de sa succession. Nicolas de Harlay, sieur de Sancy, l'acheta et le revendit après lui avoir donné son nom. Il

fait aujourd'hui partie des diamans de la couronne de France.

Cette déroute avait eu lieu le 2 mars; le roi Louis l'apprit trois jours après, et pensa qu'il était temps d'accomplir son pélerinage. Le 7 il arriva à une petite auberge située à trois lieues et demie du Puy; le lendemain il fit à pied la route; arrivé devant la porte de l'église, il passa sur ses habits un surplis et une chappe de chanoine, entra dans le chœur, s'agenouilla devant le tabernacle, fit une oraison et déposa trois cents écus sur l'autel.

CHAPITRE XIII.

Pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

Lorsque j'eus bien fait le tour de Granson, que, Philippe de Commines et Müller à la main, j'eus reconnu le champ de bataille; lorsqu'à l'extrémité septentrionale de la ville j'eus retrouvé les ruines du vieux château, je pris un bateau, je touchai par conscience archéologique à un rocher qui surgit au milieu

du port, et sur lequel s'élevait autrefois, dit-on, un autel à Neptune, et après trois quarts d'heure de traversée j'arrivai à Iverdun, où les Suisses avaient fait une si belle résistance quelques jours avant la bataille de Granson.

Iverdun fut l'une des douze villes que les Helvétiens brûlèrent lorsqu'ils abandonnèrent leur pays pour passer dans les Gaules, et qu'ils rencontrèrent César près d'Autun. Battus par le proconsul romain, une des conditions que leur imposa le vainqueur fut, comme on sait, de rebâtir les cités qu'ils avaient détruites. Ils obéirent, et les Romains, trouvant la ville nouvelle à leur convenance, et parfaitement située à l'extrémité du lac, entre les rivières d'Orbe et de la Thièle, en firent une colonie romaine et l'environnèrent de fortifications; la ville s'étendait alors sur un terrain dont celui qu'elle occupe aujourd'hui ne forme guère que la cinquième partie.

En 1769, en creusant une cave près des moulins de la ville, on découvrit plusieurs

squelettes bien conservés, dont la tête, selon la coutume antique, était tournée vers l'Orient; ils étaient étendus dans une couche de sable sans cercueil ni tombeau : entre leurs jambes étaient placées des urnes de terre, des lampes sépulcrales et de petits plats d'argile, dans lesquels on retrouva encore des os de volaille. Quelques médailles enterrées avec les cadavres portent la date, les unes du règne de Constantin, les autres de celui de Julien l'Apostat.

Ebrodunum avait une compagnie de bateliers présidée par un préfet ; cette compagnie existe encore aujourd'hui, seulement le préfet est devenu abbé.

A l'une des extrémités de la ville, un vieux château, bâti en 1135 par Conrad de Bœringen, élève ses quatre tours aux quatre coins cardinaux : on m'assura que c'était le même où Hans Müller de Berne avait fait, en 1476, une si vaillante défense.

Comme tout ce qu'il y a de curieux à Iver-

dun peut se voir en deux heures, je fis ma tournée le matin pendant que Francesco me cherchait un cocher qui s'engageât à me conduire le même jour à Lausanne. Lorsque je revins à l'hôtel, je trouvai le déjeuner prêt et le cheval attelé, et le soir, à six heures, nous étions dans la capitale du canton de Vaud, où je serrais de nouveau la main à mon bon et vieil ami Pellis, qui le même soir me fit faire connaissance avec M. Monnard, le traducteur de l'*Histoire de la Suisse* par Zchokke, et l'un des patriotes les plus fermes et les plus éloquens de la diète.

Quelque envie que j'eusse de rester en si bonne société, le temps commençait à me presser, et il me fallut partir : je voulais visiter le lac Majeur et les îles Borromées, et compléter mon voyage de Suisse en allant toucher à Locarno, qui est dans le Tésin, seul canton que je n'eusse pas visité ; et, comme nous avancions dans la saison, de jour en jour le Simplon pouvait devenir impraticable. En conséquence, le lendemain à midi je pris congé de mon hôte, en lui promettant

de revenir le voir pour un plus long temps, promesse que je lui renouvelle, et je m'embarquai sur le bateau à vapeur qui va de Genève à Villeneuve.

Je faisais ma rentrée dans le monde : il y avait véritablement six semaines que je l'avais quitté. La Suisse allemande est au bout de la terre : on n'y sait rien, aucun bruit n'y pénètre, aucun écho de politique, d'art ou de littérature, n'y retentit : tout au contraire, et d'un seul bond, je me trouvais sur un bateau à vapeur, où du contact des voyageurs de tous les pays s'échappe un cliquetis de nouvelles. Je me jetai en affamé sur les journaux français : ils étaient pleins de la révolution d'Espagne; quelques-uns, qui jugent tout du point de vue de la France, qui croient tous les peuples arrivés à notre degré de civilisation, croyaient pour ce pays à un Eldorado politique. Moi seul je niais la possibilité d'appliquer à un peuple les institutions d'un autre, et voyais dans la contrefaçon de notre charte, au-delà des Pyrénées, une source de révolutions à venir. La discussion s'échauffa enfin,

comme cela arrive toujours, chacun des utopistes voulant avoir raison de son côté. Nous en appelâmes à un Espagnol qui fumait tranquillement son cigarito sans prendre part à notre discussion; et, le reconnaissant juge compétent en pareille matière, nous lui demandâmes quel serait, selon lui, le meilleur gouvernement pour la Péninsule.

L'Espagnol tira son cigarito de sa bouche, rejeta une colonne de fumée que depuis dix minutes il amassait dans sa poitrine, puis répondit avec gravité : L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

Comme cette réponse ne donnait raison ou tort à aucun, elle ne satisfit personne.

— Permettez-moi de vous dire, seigneur Espagnol, repris-je en riant, que vous me paraissez un peu trop pessimiste. L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement, dites-vous?

— Jamais.

— Et à qui faut-il qu'elle s'en prenne de ce défaut de perfection? est-ce à son peuple ou

à sa royauté, à son clergé ou à sa noblesse?

— Ni à l'un ni à l'autre.

— A qui donc est-ce la faute alors?

— C'est la faute de saint Iago.

— Mais comment, repris-je avec le même sérieux, quoique la conversation parût dégénérer en plaisanterie, saint Iago, qui est le patron de l'Espagne et qui jouit d'un certain crédit dans le ciel, peut-il s'opposer au premier bonheur d'un peuple, celui de l'amélioration politique, de laquelle découlent toutes les autres améliorations?

— Voilà comment la chose est arrivée, répondit l'Espagnol : il advint qu'un jour le bon Dieu, lassé d'entendre les peuples se plaindre éternellement, ceux-ci d'une chose, ceux-là d'une autre, et ne sachant, au milieu des lamentations générales, à laquelle entendre, envoya un ange annoncer, à son de trompe, que chaque nation eût à bien réfléchir à ce qu'elle désirait, et à lui envoyer dans un an, au même jour, chacune un député chargé de sa requête, s'engageant d'avance à y faire droit. La nouvelle fit grand bruit, chacun nomma son député : la France saint Denis, l'Angleterre saint

Georges, l'Italie saint Janvier, l'Espagne saint Iago, la Russie saint Niusky, l'Écosse saint Dunstan, la Suisse saint Nicolas de Floue, que sais-je moi? Il n'y eut pas jusqu'à la république de Saint-Marin qui ne voulût être représentée et avoir sa part de la munificence céleste : c'était une élection générale par toute la terre; enfin le jour arriva, et chaque saint se mit en route, chargé de ses instructions.

Le premier qui arriva fut saint Denis : il salua le Père Éternel, non pas en ôtant son chapeau de dessus sa tête, mais en ôtant sa tête de dessus ses épaules : cela était une manière honnête de rappeler à Dieu le martyre qu'il avait subi pour son saint nom; aussi cette salutation le disposa à merveille en sa faveur.

— Eh bien! lui dit-il, tu viens de la France?

— Oui, monseigneur, répondit saint Denis.

— Que demandes-tu pour les Français?

— Je demande qu'ils aient la plus belle armée du monde.

— J'y consens, dit le bon Dieu.

Saint Denis enchanté remit sa tête sur ses épaules et s'en alla. — A peine était-il parti que l'ange qui était de service annonça saint Georges. — Faites entrer, dit le bon Dieu. Saint Georges entra et leva la visière de son casque.

— Eh bien, mon brave capitaine, tu viens au nom de l'Angleterre, n'est-ce pas? que demande-t-elle?

— Monseigneur, répondit saint Georges, elle demande à avoir la plus belle marine du monde.

— Très-bien, dit le bon Dieu, elle l'aura.

Saint Georges, qui avait tout ce qu'il voulait avoir, baissa la visière de son casque et s'en alla. A la porte il rencontra saint Janvier.

— Bonjour, mon saint évêque, dit le bon Dieu, enchanté de vous voir; au reste, je me

doutais bien que c'était vous que les Italiens m'enverraient : que vous ont-ils chargé de me demander ?

— D'avoir les premiers artistes du monde, monseigneur.

— Soit, dit le bon Dieu, je les leur promets.

Saint Janvier n'en demanda pas davantage ; il remit sa mitre sur sa tête et sortit.

— Faites entrer, dit le bon Dieu.

— Seigneur, répondit l'ange, il n'y a personne.

— Comment, il n'y a personne? et que fait donc ce grand flâneur de saint Iago, qui galope toujours et qui n'arrive jamais (1)?

— Seigneur, reprit l'ange, je l'aperçois là-bas, là-bas, là-bas.

— Paresseux comme un Espagnol, murmura le bon Dieu..... Enfin le voilà.

Saint Iago arriva tout essoufflé, sauta à bas de son cheval et se présenta devant le Seigneur.

(1) Les Espagnols représentent saint Jacques sur un cheval lancé à fond de train.

— Eh bien ! monsieur l'hidalgo, dit le bon Dieu, voyons, que voulez-vous ?

— Je veux, répondit saint Iago, respirant entre chacune de ses paroles, je veux que l'Espagne ait le plus beau climat du monde.

— Accordé, fit le bon Dieu.

— Je veux.....

— Eh mais, ce n'est pas tout ? interrompit le bon Dieu.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus belles femmes du monde.

— Eh bien ! soit, reprit le bon Dieu, je consens encore à cela. Accordé.

— Je veux.....

— Comment ! comment ! s'écria le bon Dieu, tu veux encore, encore quelque chose?

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus beaux fruits du monde.

— Allons, dit le bon Dieu, il faut bien faire quelque chose pour ses amis. Accordé.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait le meilleur gouvernement du monde.

— Oh ! s'écria le bon Dieu l'arrêtant tout court, assez comme cela... il faut bien qu'il reste quelque chose aux autres. Refusé !...

Saint Iago voulut insister; mais le bon Dieu lui fit signe de retourner à Compostelle. Saint Iago remonta sur son cheval et repartit au galop.

Voilà pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

L'Espagnol battit le briquet, ralluma son cigarito qui s'était éteint et se remit à fumer.

Comme je trouvais la raison qu'il m'avait donnée aussi spécieuse que pas une de celles que trouvent parfois, en circonstance pareille, nos hommes d'état, je m'en contentai pour le moment, et la suite des événemens me prouva que saint Iago n'était point encore parvenu à obtenir du bon Dieu le don qu'il avait eu l'imprudence de garder pour sa quatrième demande.

Nous touchâmes à Villeneuve vers les trois heures : comme on séjourne rarement dans cette petite ville pour y coucher, je ne

me fiai pas à son auberge, et, aussitôt le dîner fini, je me mis en route pour Saint-Maurice, où j'arrivai à neuf heures du soir; rien ne m'arrêtait plus dans le Valais, que je visitais pour la seconde fois; je repartis en conséquence le lendemain dès le matin, et comme huit heures sonnaient, j'entrais dans l'hôtel de la poste, à Martigny; c'était, si mes lecteurs ont bonne mémoire, l'auberge où je m'étais arrêté dans mon voyage à Chamouny et où j'avais mangé le fameux beefsteak d'ours, qui depuis a fait tant de bruit dans le monde littéraire et gastronomique.

Je trouvai mon digne hôte toujours aussi accommodant que de coutume; en conséquence nous eûmes bientôt fait prix pour une carriole jusqu'à Domo d'Ossola, c'est-à-dire pour cinq jours. Je devais la laisser chez le maître de poste de cette petite ville; puis le premier voyageur qui viendrait d'Italie en Suisse, comme j'allais de Suisse en Italie, devait la ramener; de cette manière, l'allée et le retour étaient payés. Mon hôte m'indiqua de plus une facilité économique que j'ignorais:

j'étais libre, quoique voyageant en poste, de ne prendre qu'un cheval en payant un cheval et demi ; comme je tirais vers la fin de mon voyage, et par conséquent vers la fin de mon argent, j'acceptai avec reconnaissance ce moyen de transport, que j'indique avec empressement.

Et je le propose avec d'autant plus de confiance aux voyageurs qui feront cette route, qu'ils n'en seront pas retardés d'une heure ni gênés d'une place ; le postillon s'assied sur le brancard, et, pour peu qu'on ajoute quelques batz à son pour-boire, il s'arrange avec son cheval pour qu'il fasse à lui seul sa besogne et celle de son camarade. Le double marché se conclut ordinairement au moyen d'une bouteille de vin que le voyageur donne au postillon, et d'un picotin d'avoine que le postillon promet à la bête. Grâce à cette convention, qui fut tenue scrupuleusement, de ma part du moins, nous arrivâmes le même soir à Brigg.

Là une grande douleur nous attendait :

mon arrangement avec mon pauvre Francesco était terminé; je l'avais ramené à une dizaine de lieues de l'endroit où je l'avais pris, il me devenait inutile : nous n'avions donc plus qu'à compter ensemble et à nous séparer. Je le fis venir.

Le brave garçon, qui se doutait de la chose, monta le cœur gros; la vie qu'il avait menée avec moi, quoiqu'un peu fatigante, était, sous tous les autres rapports, bien autrement confortable que celle qu'il allait retrouver à Munster; de sorte qu'il était fort disposé, comme le jardinier du comte Almaviva, à ne pas renvoyer un si bon maître.

Aussi, à peine me vit-il tirer ma bourse de ma poche et calculer les jours pendant lesquels nous étions restés ensemble, qu'il se détourna pour me cacher ses larmes, qui bientôt dégénérèrent en sanglots : je l'appelai alors, il vint, me prit la main, et me supplia de le garder comme domestique, disposé qu'il était à me suivre partout, en Italie, en France, au bout du monde; malheureusement Francesco, qui

faisait un excellent guide à Munster, aurait fait un fort mauvais groom à Paris; d'ailleurs c'était une trop grande responsabilité que celle d'enlever cet enfant à sa famille et à ses montagnes : aussi, quoique mon cœur fût assez d'accord avec sa prière, je tins ferme et je refusai.

Il était resté trente-trois jours avec moi, au prix que nous avions arrêté, cela faisait soixante-six francs; j'y ajoutai quatorze francs de pour-boire, afin de compléter la somme de quatre-vingts, et je lui mis quatre louis sur la table. C'était plus d'or que le pauvre enfant n'en avait vu de toute sa vie ; cependant il s'avança vers la porte sans les prendre, je le rappelai en lui demandant pourquoi il me laissait cette somme, qui était à lui. Alors il se retourna, et tout en sanglotant il me dit : Si monsieur le permet, j'irai demain lui faire la conduite dans le Simplon, je reviendrai en croupe derrière le postillon, et, au moment de me quitter, il sera bien temps qu'il me donne l'argent..... Je lui fis signe que j'y consentais, et il sortit un peu consolé.

Effectivement, le lendemain, Francesco m'accompagna jusqu'à la première poste : arrivés là nous nous embrassâmes ; lui s'en retourna tout pleurant vers Brigg, et moi, je continuai mon chemin tout pensif et tout attristé.

Je recommande cet enfant aux voyageurs qui prendront la route de la Furca : c'est une excellente créature, d'une probité sévère et d'une activité infatigable ; ils le trouveront à Munster, d'où il m'a écrit ou plutôt fait écrire, il y a quelque six mois : il y est connu sous le nom allemand de Franz et sous le nom italien de Francesco.

CHAPITRE XIV.

Comment saint Eloi fut guéri de la vanité.

Annibal et Charlemagne, comme Bonaparte, ont franchi les Alpes et à peu près conquis l'Italie; mais derrière eux, effaçant les vestiges de leur passage, les défilés des montagnes se sont refermés, les pics du mont Genèvre et du petit Saint-Bernard se sont recouverts de neige, et les générations qui

ont succédé à celles de leurs enfans, ne retrouvant aucune trace de la route qu'ils avaient suivie que dans la tradition des localités, et dans la mémoire des populations, se sont prises à douter de ces miracles, et ont presque nié les dieux qui les avaient opérés. Bonaparte n'a pas voulu qu'il en fût ainsi pour lui, et afin que sa religion guerrière n'eût point à souffrir des ravages de l'oubli et de l'atteinte du doute, il a lié l'Italie à la France comme un esclave à sa maîtresse; il a étendu une chaîne à travers les montagnes, il a mis le premier anneau aux mains de Genèvre, sa nouvelle fille, et le dernier au pied de Milan, notre vieille conquête : ce souvenir de notre descente en Italie, cette chaîne dorée par le commerce, cette voie tracée par le passage de nos armées et battue par la sandale d'un géant, c'est la route du Simplon.

Cette route, rivale de celle de Tiberius Nero, de Julius Cesar et de Domitianus, à laquelle chaque jour trois mille ouvriers ont travaillé pendant trois ans, qui grimpe aux flancs des montagnes, franchit les précipices

et creuse les rochers, commence à Glys, laisse Brigg à gauche, et s'élève par une pente visible à l'œil, mais presque insensible à la marche, jusqu'au col du Simplon, c'est-à-dire pendant six lieues : c'est aux faiseurs d'Itinéraires et non à nous de dire combien de ponts on passe, combien de galeries on traverse, combien d'aqueducs on franchit ; nous y renonçons d'autant plus facilement qu'aucune description ne peut donner une idée du spectacle qu'on y rencontre à chaque pas, des oppositions et des harmonies que forment entre elles les vallées de Ganther et de la Saltine et la chute des cascades se réfléchissant aux miroirs des glaciers : à mesure qu'on monte, la végétation et la vie disparaissent. Ces sommités n'avaient point été faites pour le commun des hommes et des animaux ; là le génie seul pouvait atteindre, là l'aigle seul pouvait vivre : aussi le village du Simplon, cette conquête artificielle de la vallée sur les montagnes, s'étend-il misérablement, comme un serpent engourdi, sur un plateau nu et sauvage : aucun arbre ne l'abrite, aucune fleur ne le décore, aucun troupeau ne l'anime ; il faut tout

tirer des bas lieux, et l'on ne voit l'existence renaître, la nature revivre qu'en descendant ses deux versans : quant à son sommet, c'est le domaine des glaces et des neiges, c'est le palais de l'hiver, c'est le royaume de la mort.

Presque en quittant le village du Simplon, on commence à descendre, et par un effet d'optique naturel, cette descente paraît plus rapide que la montée ; d'ailleurs elle est beaucoup plus tourmentée par les accidens de montagne : tantôt elle pivote sur des angles aigus, tantôt elle se roule par mille ondulations autour de la montagne aussi loin que l'œil peut atteindre, et semble le serpent fabuleux qui encercle la terre. D'abord on rencontre la galerie d'Algaby, la plus longue et la plus belle, qui traverse deux cent quinze pieds de granit, pour s'ouvrir sur la vallée de Gondo, chef-d'œuvre divin de décoration terrible qu'aucun pinceau ne peut imiter, qu'aucune plume ne peut décrire, qu'aucun récit ne peut rendre ; c'est un corridor de l'enfer, étroit et gigantesque ; à mille pieds au-dessous de la route le torrent ; à deux mille

pieds au-dessus de la tête le ciel : la distance est si grande du chemin à la Dovéria, qu'à peine l'entend-on mugir, quoiqu'on la voie furieusement écumer sur les roches qui forment le fond de la vallée : tout-à-coup un pont léger, d'une architecture aérienne, se présente, jeté d'une montagne à une autre comme un arc-en-ciel de pierre : il conduit au bout de quelques pas à la galerie de Gondo, longue de sept cents pas, éclairée par deux ouvertures. En face de l'une d'elles on lit ces mots, écrits par une main habituée à graver des dates sur le granit :

ÆRE ITALICO
MDCCCV.

Et l'homme qui les avait écrits croyait, comme Jésus-Christ et Mahomet, que non pas de sa naissance, non pas de sa fuite, mais de sa victoire daterait pour l'Italie une ère nouvelle.

Bientôt la vallée s'élargit, l'air se réchauffe, la poitrine respire, quelques traces de végétation reparaissent, des échappées à travers les

sinuosités de la montagne permettent à l'œil de se reposer sur un plus doux horizon. Un village apparaît avec un doux nom ; c'est Isella, la sentinelle avancée et presque perdue de la molle Italie. Aussi derrière elle la vallée se referme : les rochers, nus et gigantesques se rapprochent ; l'imprudente fille de la Lombardie a été prise au sortir d'un défilé qu'elle ne peut plus repasser : sur la route par laquelle elle est venue, une galerie s'est formée, c'est l'avant-dernière : elle repose sur un pilier de granit colossal, dont la masse noire se détache, à sa sommité, sur l'azur du ciel, à son milieu, sur le tapis vert de la colline, à sa base, sur la mousse blanche des cascades. Celle-là, on se hâte de la traverser, et soit illusion, soit véritable changement atmosphérique, à sa sortie, les tièdes bouffées du vent d'Italie viennent au-devant de vous : à droite et à gauche les montagnes s'écartent, des plateaux se forment, et sur ces plateaux, comme des cygnes qui se réchauffent au soleil, on commence à apercevoir des groupes de maisons blanches, aux toits plats : c'est l'Italie, la vieille reine, la coquette éternelle,

l'Armide séculaire qui envoie au-devant de vous ses paysannes et ses fleurs. Encore une rivière à franchir, encore une galerie à traverser, et vous voilà à Crevola, suspendu entre le ciel et la terre, sur un pont magique; sous vos pieds vous avez la ville et son clocher, devant vous le Piémont. Puis, au loin, là-bas derrière l'horizon, Florence, Rome, Naples, Venise, ces villes merveilleuses dont les poëtes vous ont raconté tant de féeries, et dont aucun rempart ne vous sépare plus. Aussi la route, comme lassée de ses longs détours, heureuse de retrouver la plaine, s'élance-t-elle d'un seul jet de deux lieues jusqu'à Domo d'Ossola.

J'y tombai au milieu d'une procession tout italienne : une corporation de maréchaux ferrans fêtait saint Éloi. Dans mon ignorance j'avais toujours cru ce bienheureux le patron des orfévres et l'ami du roi Dagobert, auquel il donnait parfois sur sa toilette des conseils fort judicieux; mais j'ignorais complètement qu'il eût jamais été maréchal. Leur bannière, sur laquelle il était représenté brisant son

enseigne, ne me laissait aucun doute à ce sujet : la seule chose qui me restât à éclaircir, c'était à quel moment de sa vie se rapportait l'action qui avait inspiré l'artiste ; car cette vie sanctifiée, je la connaissais à peu près, depuis son entrée chez le préfet de la monnaie de Limoges jusqu'à sa nomination au siége de Noyon, et je ne voyais rien dans tout cela qui pût s'appliquer au spectacle que j'avais sous les yeux. En conséquence, je m'adressai au maître de poste, pensant que pour une tradition de fer à cheval c'était le meilleur historien qui se puisse trouver. Nous commençâmes par faire prix pour la voiture qui devait me conduire de Domo d'Ossola à Baveno. Puis, ce prix fait au double de ce qu'il valait, tant j'étais pressé de revenir à ma procession, j'obtins sur le père d'Occuli les renseignemens biographiques suivans. Au reste voici la tradition telle qu'elle me fut transmise dans sa naïveté primordiale et dans sa simplicité primitive : il est inutile de dire que nous n'en garantissons point l'authenticité.

Vers l'an 640, Éloi, qui était alors un jeune

maître de vingt-six à vingt-huit ans, habitait la ville de Limoges, située à deux lieues seulement de Cadillac, son pays natal : dès sa jeunesse il avait manifesté une grande aptitude pour les arts mécaniques; mais comme il n'était pas riche, il lui avait fallu demeurer simple maréchal. Il est vrai qu'il avait fait faire à ce métier de tels progrès, qu'entre ses mains il était presque devenu un art : les fers qu'il forgeait, et qu'il était parvenu à confectionner en trois chaudes (1), s'arrondissaient d'une courbe merveilleusement élégante, et brillaient comme de l'argent poli : les clous par lesquels il les fixait aux pieds des chevaux étaient taillés en diamans, et eussent pu être enchâssés comme des chatons de bague dans une monture d'or; cette habileté d'exécution qui étonnait tout le monde finit par exalter l'ouvrier lui-même; la vanité lui tourna la tête, et oubliant que Dieu nous élève et nous abaisse à sa volonté, il fit faire une enseigne sur laquelle il était représenté ferrant

(1) En les remettant trois fois à la forge : terme caractéristique que nous avons voulu conserver et que nous nous empressons d'expliquer à nos lecteurs.

un cheval, avec cet exergue, passablement insolente pour ses confrères et blessante pour l'humilité religieuse : *Éloi, maître sur maître, maître sur tous.*

. . . .

L'inscription fit grande rumeur dès son apparition, et comme Éloi avait surtout affaire à une clientelle de commerçans, de chevaliers et de pèlerins, qui se croisaient incessamment devant sa boutique, l'orgueilleuse enseigne alla bientôt éveiller la susceptibilité des autres maréchaux ferrans, non seulement de la France, mais encore de l'Europe. De tous côtés s'éleva alors contre l'orgueilleux maître une clameur si grande, qu'elle monta jusqu'au paradis : le bon Dieu, ne sachant pas d'abord quelle cause l'occasionnait, s'en émut et regarda sur la terre ; ses yeux, qui par hasard étaient tournés vers Limoges, tombèrent sur la fameuse enseigne, et tout lui fut expliqué.

De tous les péchés mortels, celui qui a toujours le plus fâché le bon Dieu, c'est l'orgueil : ce fut l'orgueil qui souleva Satan et Nabu-

chodonosor contre le Seigneur, et le Seigneur foudroya l'un et ôta la raison à l'autre : aussi Dieu cherchait-il déjà quelle punition il pourrait appliquer au nouvel Aman, lorsque Jésus-Christ, voyant son père préoccupé, lui demanda ce qu'il avait. Dieu lui répondit en lui montrant l'enseigne ; Jésus-Christ la lut.

— Oui, oui, mon père, dit-il, c'est vrai, l'inscription est violente; mais Éloi est véritablement habile, seulement il a oublié que sa force lui vient d'en-haut; mais à part son orgueil, il est plein de bons principes.

— J'en conviens, dit le bon Dieu, il a d'excellentes qualités; mais son orgueil les dépasse toutes autant que le cèdre dépasse l'hysope, et il les fera mourir sous son ombre. Avez-vous lu ? *Éloi, maître sur maître, maître sur tous.* C'est un défi non seulement porté à l'habileté humaine, mais encore à la puissance céleste.

— Eh bien! mon père, que la puissance céleste lui réponde par la bonté et non par la rigueur; vous voulez la conversion et non la

mort du coupable, n'est-ce pas? eh bien! je me charge de le convertir.

— Hum! fit le bon Dieu en secouant la tête, tu te charges là d'une mauvaise besogne.

— Y consentez-vous? continua Jésus-Christ.

— Tu ne réussiras pas, dit le bon Dieu.

— Laissez-moi toujours essayer.

— Et combien de temps me demandes-tu?

— Vingt-quatre heures.

— Accordé, dit le Seigneur.

Jésus ne perdit pas de temps; il dépouilla ses habits divins, revêtit le costume d'un compagnon du devoir, se laissa glisser sur un rayon de soleil et descendit aux portes de Limoges.

Il entra aussitôt dans la ville, le bâton à la main, avec l'apparence d'un homme qui vient de faire une longue route; ensuite il alla droit à la maison d'Éloi, il le trouva forgeant: il en était à la troisième chaude.

— Dieu soit avec vous, maître! dit Jésus en entrant dans la boutique.

— Amen! répondit Éloi sans le regarder.

— Maître, continua Jésus, je viens de faire mon tour de France, et partout j'ai entendu parler de ta science, de sorte que pensant qu'il n'y avait que toi qui pouvais me montrer quelque chose de nouveau...

— Ah! ah! fit Éloi en jetant un regard rapide sur lui et en continuant de battre son fer.

— Veux-tu de moi pour compagnon? reprit humblement Jésus; je viens t'offrir mes services.

— Et que sais-tu? dit Éloi, lâchant négligemment le fer auquel il venait de donner le dernier coup de marteau et jetant sa pince.

— Mais, continua Jésus, je sais forger et ferrer aussi bien, je crois, que qui que ce soit au monde.

— Sans exception? dit dédaigneusement Éloi.

— Sans exception, répondit tranquillement Jésus.

Éloi se mit à rire.

— Que dis-tu de ce fer? reprit Éloi mon-

trant complaisamment à Jésus celui qu'il venait d'achever.

Jésus le regarda.

— Je dis que ce n'est pas mal ; mais je crois qu'on peut faire mieux.

Éloi se mordit les lèvres.

— Et en combien de chaudes ferais-tu un fer comme celui-là ?

— En une chaude, dit Jésus.

Éloi se mit à rire : comme nous l'avons dit, il lui en fallait trois à lui, et cinq ou six aux autres ; il crut que le compagnon était fou.

— Et veux-tu me montrer comment tu t'y prends ? dit-il d'un air goguenard.

— Volontiers, maître, répondit Jésus en ramassant tranquillement la pince et en prenant auprès de l'enclume un lingot de fer brut qu'il mit dans la forge ; puis il fit un signe à Occuli, qui se mit à tirer la corde du souf-

flet. Le feu, étouffé d'abord sous le charbon, s'élança en petits jets bleus; des millions d'étincelles pétillèrent; bientôt la flamme rougissante embrasa l'aliment qui lui était offert : de temps en temps l'habile compagnon arrosait le foyer, qui, momentanément noirci, reprenait presque aussitôt une nouvelle force et une teinte plus vive; enfin la braise sembla une matière fondue. Au bout d'un instant, cette lave pâlit, tant toute la partie combustible du charbon était dévorée; alors Jésus tira du brasier son fer presque blanc, le posa sur l'enclume, et le tournant d'une main tandis qu'il le frappait et le façonnait de l'autre, en quelques coups de marteau il lui donna une forme et un fini desquels celui d'Éloi était loin d'approcher. La chose avait été si vivement faite, que le pauvre maître sur maître n'y avait vu que du feu.

— Voilà, dit Jésus-Christ.

Éloi prit le fer dans l'espoir d'y découvrir quelque paille; mais rien n'y manquait : aussi, quoique la mauvaise intention y fût,

elle ne put trouver prise à en dire le moindre mal.

— Oui, oui, fit-il en le tournant et retournant, oui, pas mal... allons, pour un simple ouvrier, pas mal. Mais, continua-t-il, espérant prendre Jésus en défaut, ce n'est pas tout que de savoir confectionner un fer, il faut encore savoir l'appliquer au pied de l'animal. Tu m'as dit que tu savais ferrer, je crois?

— Oui, maître, répondit tranquillement Jésus-Christ.

— Eh bien! nous allons en juger, et pas plus tard que tout de suite : voilà à la porte le cheval du préfet de la monnaie qui est déferré des quatre pieds...

— Alors la chose tombe à merveille, répondit Jésus.

— Mettez le cheval au travail (1)! cria Éloi à ses garçons.

— Oh! ce n'est pas la peine! interrompit

(1) Le travail est un appareil en charpente, au milieu duquel on attache le cheval que l'on veut ferrer.

Jésus; j'ai une manière à moi, qui épargne beaucoup de peine et abrége beaucoup de temps.

— Et quelle est ta manière? dit Éloi étonné.

— Vous allez voir, répondit Jésus.

A ces mots il tira un couteau de sa poche, alla au cheval, leva une de ses jambes de derrière, lui coupa le pied gauche à la première jointure, mit le pied dans l'étau, y cloua le fer avec la plus grande facilité, reporta le pied ferré, le rapprocha de la jambe, où il reprit aussitôt, coupa le pied droit, répéta la même cérémonie avec le même succès, continua ainsi pour les deux autres, et cela sans que l'animal parût s'inquiéter le moins du monde de ce que la manière du nouveau compagnon avait d'étrange et d'inusité. Quant à Éloi, il regardait l'opération s'accomplir dans la stupéfaction la plus profonde.

— Voilà, maître, dit Jésus-Christ en recollant le quatrième pied.

— Je vois bien, dit saint Éloi faisant tous ses efforts pour cacher son étonnement.

— Ne connaissez-vous point cette manière ? continua négligemment Jésus-Christ.

— Si fait, si fait, reprit vivement Éloi ; j'en ai entendu parler... mais j'ai toujours préféré l'autre.

— Vous avez tort, celle-ci est plus commode et plus expéditive.

Éloi, comme on le pense bien, n'eut garde de renvoyer un si habile compagnon ; d'ailleurs il craignait, s'il ne traitait pas avec lui, qu'il ne s'établit dans les environs, et il ne se dissimulait pas que c'était un concurrent redoutable : il fit donc ses conditions, qui furent acceptées, et Jésus fut installé dans la boutique comme premier garçon.

Le lendemain au matin, Éloi envoya Jésus-Christ faire une tournée dans les villages environnans : il s'agissait de quelques commissions qui avaient besoin d'être remplies par un messager intelligent. Jésus partit.

Il était à peine disparu au tournant de la grande rue qu'Éloi se prit à songer sérieu-

sement à cette nouvelle manière de ferrer les chevaux, qu'il ne connaissait pas. Il avait suivi l'opération avec le plus grand soin; il avait remarqué à quelle jointure l'amputation avait été faite; il ne manquait pas, comme nous l'avons dit, d'une grande confiance en lui-même, il résolut de profiter de la première occasion qui s'offrirait de mettre à profit la leçon qu'il avait prise.

Elle ne tarda point à se présenter : au bout d'une heure, un cavalier armé de toutes pièces s'arrêta à la porte d'Éloi; son cheval s'était déferré d'un pied de derrière à un quart de lieue de la ville, et attiré par la réputation du maître, il avait piqué droit chez lui; il venait d'Espagne et retournait en Angleterre, où il avait, à propos de l'Écosse, de grandes affaires à régler avec saint Dunstan; il attacha son cheval à un des anneaux de fer de la boutique, entra dans un cabaret, et demanda un pot de bière, en recommandant à Éloi de se hâter.

Éloi pensa que, puisque la pratique était

pressée, c'était le moment de mettre à exécution la manière expéditive dont il avait vu faire la veille un essai qui avait si bien réussi. Il prit son couteau le mieux affilé, lui donna un dernier coup sur sa pierre à rasoir, leva la jambe du cheval, et prenant le joint avec une grande justesse, il lui coupa le pied au-dessus du sabot.

L'opération avait été si habilement faite, que le pauvre animal, qui ne se doutait de rien, n'avait pas eu le temps de s'y opposer, et ne s'était aperçu de l'amputation que par la douleur même qu'elle lui avait causée; mais alors il poussa un hennissement si plaintif et si douloureux, que son maître se retourna et vit sa monture pouvant à peine se tenir debout sur les trois pieds qui lui restaient, et secouant sa quatrième jambe d'où s'échappaient des flots de sang : il s'élança hors du cabaret, se précipita dans la boutique et trouva Éloi qui ferrait tranquillement le quatrième pied dans son étau ; il crut que le maître était devenu fou. Éloi le rassura, lui disant que c'était une nouvelle manière qu'il avait adoptée,

lui montra le fer parfaitement adhérent au sabot, et sortant de sa boutique, se mit en devoir d'aller recoller le pied au moignon de la jambe, comme il avait vu faire la veille à son compagnon.

Mais il en advint cette fois tout autrement : le pauvre animal, qui depuis dix minutes perdait son sang, était couché sans force et tout prêt à mourir ; Éloi rapprocha le pied de la jambe ; mais entre ses mains rien ne reprit, le pied était déjà mort et le reste du corps ne valait guère mieux.

Une sueur froide couvrit le front du maître : il sentit qu'il était perdu, et ne voulant pas survivre à sa réputation, il tira de sa trousse le couteau qui avait si bien rempli son office, et il allait se l'enfoncer dans la poitrine, lorsqu'il sentit qu'on lui arrêtait le bras ; il se retourna, c'était Jésus-Christ. Le divin messager avait achevé ses commissions avec la même promptitude et la même habileté qu'il avait coutume de mettre à tout ce qu'il faisait, et il était de retour deux heures plus tôt que ne l'attendait Éloi.

— Que fais-tu, maître? lui dit-il d'un ton sévère.

Éloi ne répondit pas, mais montra du doigt le cheval expirant.

— N'est-ce que cela? dit le Christ; et il ramassa le pied et le rapprocha de la jambe, et le sang cessa de couler, et le pied reprit, et le cheval se releva et hennit de bien-être, de sorte que, moins la terre rougie, on eût juré qu'il n'était rien arrivé au pauvre animal tout-à-l'heure si malade, et maintenant si vif et si bien portant.

Éloi le regarda un instant, confus et stupéfait, étendit le bras, prit dans sa boutique un marteau, et, brisant son enseigne, il alla à Jésus-Christ, et lui dit humblement : C'est toi qui es le maître, et c'est moi qui suis le compagnon.

— Heureux celui qui s'humilie, répondit le Christ d'une voix douce, car il sera élevé.

A cette voix si pure et si harmonieuse,

Éloi leva les yeux, et il vit que son compagnon avait le front ceint d'une auréole ; il reconnut Jésus, et il tomba à genoux.

— C'est bien, je te pardonne, dit le Christ; car je te crois guéri de ton orgueil ; reste *maître sur maître;* mais souviens-toi que c'est moi seul qui suis *maître sur tout.*

A ces mots, il monta en croupe derrière le cavalier et disparut avec lui.

Le cavalier était saint Georges.

CHAPITRE XV.

Pauline.

Cette narration terminée, je priai le maître de poste de visiter les pieds de ses deux chevaux, de peur qu'il ne leur arrivât en route le même accident qu'à la monture de saint Georges; puis, cette inspection finie, nous partîmes au grand trot sur une de ces routes

sablées comme des allées de jardin anglais, qui, depuis l'occupation française, sillonnent le Piémont.

Il est impossible de rêver pour péristyle à l'Italie une route plus charmante; pendant deux lieues de plaines qui paraissent plus fraîches et plus gracieuses encore après cette terrible vallée de Gondo, l'on arrive à Villa; car déjà, comme on le voit, tous les noms de cités finissent par une douce voyelle. Puis les maisons blanches succèdent aux chalets gris; les toits font place aux terrasses, la vigne grimpe aux arbres de la route, enjambe le chemin et se balance en berceau. Au lieu des paysannes goîtreuses du Valais, on rencontre à chaque pas de belles vendangeuses au teint pâle, aux yeux veloutés, au parler rapide et doux; le ciel est pur, l'air est tiède, et l'on reconnaît, comme le dit Pétrarque, la terre aimée de Dieu; la terre sainte, la terre heureuse, que les invasions barbares, que les discordes civiles, que les colères des volcans n'ont pu dépouiller des dons qu'elle avait reçus du ciel. Une chose cependant s'opposait à ce que je les

appréciasse dans toute leur étendue : j'étais seul.

Car c'est une chose triste que d'être seul en voyage, que de n'avoir personne qui partage nos émotions de joie ou de crainte ; aussi passai-je devant la vallée d'Anzasca sans presque m'arrêter, et cependant au fond de ses sinuosités, au-dessus de ses vertes collines, s'élève comme le géant chargé de veiller sur ces jardins enchantés, le monte Rosa, l'Adamastor de l'Italie. Une lieue plus loin, en approchant de Fariolo, et tandis que je regardais, à ma droite, une de ces dernières filles des Alpes qui vont mourir, en collines et en monticules, au bord des lacs qu'elles teignent de leur ombre, je vis se détacher du front de la montagne quelque chose, comme un grain de sable qui s'en vint roulant sur les pentes, bondissant par-dessus les ravins, grossissant toujours à mesure qu'il s'approchait, et finit par se changer en un rocher qui, passant avec le bruit de la foudre, et pareil à une avalanche de pierres, traversa la route à trente pas de la voiture, et, arrivé au bout de sa force d'im-

pulsion, alla s'arrêter contre un orme qu'il courba ; j'enviai presque le postillon, qui avait eu peur pour ses chevaux.

Espérer ou craindre pour un autre, est la seule chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence.

J'arrivai au crépuscule sur les bords du lac Majeur, et je m'arrêtai à Baveno dans une charmante auberge de granit rose, tout entourée d'orangers et de lauriers-roses ; au dehors c'était un palais enchanté : au dedans c'était déjà une auberge italienne.

Une auberge italienne est une habitation assez tolérable encore l'été ; mais l'hiver, attendu qu'aucune précaution n'a été prise contre le froid, c'est quelque chose dont on ne peut se faire aucune idée. On arrive glacé, on descend de voiture, on demande une chambre ; le maître de la maison, sans se déranger de sa sieste, fait signe au garçon de vous conduire. Vous le suivez, dans la confiance que vous allez trouver un abri ; erreur, vous en-

trez dans un énorme galetas aux murs blancs, dont l'aspect seul vous fait frissonner. Vous parcourez des yeux votre nouvelle demeure, votre vue s'arrête sur une petite fresque; elle représente une femme nue, en équilibre au bout d'une arabesque : rien que de la voir vous grelotez. Vous vous retournez vers le lit, vous voyez qu'on le couvre avec une espèce de châle de coton et une courte-pointe de basin blanc, alors les dents vous claquent. Vous cherchez de tous côtés la cheminée, l'architecte l'a oubliée : il faut en prendre votre parti. En Italie, on ne sait pas ce que c'est que le feu : l'été on se chauffe au soleil, l'hiver au Vésuve; mais comme il fait nuit et que vous êtes à quatre-vingts lieues de Naples, vous vous empressez de fermer les fenêtres. Cette opération accomplie, vous vous apercevez que les carreaux sont cassés : vous en bouchez un avec votre mouchoir roulé en tampon, vous murez l'autre avec une serviette tendue en voile. Vous vous croyez enfin barricadé contre le froid, alors vous voulez fermer votre porte, la serrure manque; vous poussez votre commode contre, et vous com-

mencez à vous déshabiller. A peine avez-vous ôté votre redingote, que vous sentez un vent coulis atroce : ce sont les panneaux qui ont joué, et qui ne touchent ni du haut ni du bas; alors vous détachez les rideaux des fenêtres, et vous en faites des rouleaux; puis quand tout est bien calfeutré, quand vous le croyez du moins, vous faites le tour de votre appartement avec votre bougie. Un dernier courant d'air que vous n'avez pas encore senti vous la souffle dans les mains. Vous cherchez une sonnette, il n'y en a pas; vous frappez du pied pour faire monter quelqu'un, votre plancher donne sur l'écurie. Vous dérangez votre commode, vous tirez vos rideaux de leurs fentes, vous rouvrez votre porte et vous appelez : peine perdue, tout le monde dort; et quand on dort on ne se réveille pas en Italie : c'est aux voyageurs de se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin... Et comme, à tout prendre, c'est encore de votre lit que vous avez le plus à faire, vous le gagnez à tâtons, vous vous couchez suant d'impatience, et vous vous réveillez raide de froid.

L'été c'est autre chose; tous les inconvéniens que nous venons de signaler disparaissent pour faire place à un seul, mais qui à lui seul les vaut tous : aux moustiques. Il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ce petit animal, qui affectionne particulièrement le bord de la mer, des lacs et des étangs; il est à nos cousins du nord ce que la vipère est à la couleuvre. Malheureusement, au lieu de fuir l'homme et de se cacher dans les endroits déserts comme celle-ci, il a le goût de la civilisation, la société le réjouit, la lumière l'attire : vous avez beau tout fermer, il entre par les trous, par les fentes, par les crevasses : le plus sûr est de passer la soirée dans une autre chambre que celle où l'on doit passer la nuit; puis, à l'instant même où l'on compte se coucher, de souffler sa bougie et de s'élancer vivement dans l'autre pièce. Malheureusement le moustique a les yeux du hibou et le nez de la hyène; il vous voit dans la nuit, il vous suit à la piste, si toutefois, pour être plus sûr encore de son affaire, il ne se pose pas sur vos cheveux. Alors vous croyez l'avoir mis en défaut, vous vous avancez en tâtonnant

vers votre couchette, vous renversez un guéridon chargé de vieilles tasses de porcelaine, que le lendemain on vous fera payer pour neuves; vous faites un détour pour ne pas vous couper les pieds sur les tessons, vous atteignez votre lit, vous soulevez avec précaution la moustiquaire qui l'enveloppe, vous vous glissez sous votre couverture comme un serpent, et vous vous félicitez de ce que, grâce à ce faisceau de précautions, vous avez acheté une nuit tranquille; l'erreur est douce, mais courte : au bout de cinq minutes vous entendez un petit bourdonnement autour de votre figure : autant vaudrait entendre le rauquement du tigre et le rugissement du lion; vous avez renfermé votre ennemi avec vous; apprêtez-vous à un duel acharné : cette trompette qu'il sonne est celle du combat à outrance. Bientôt le bruit cesse; c'est le moment terrible : votre ennemi est posé, où? vous n'en savez rien; à la botte qu'il va vous porter il n'y a pas de parade; tout-à-coup vous sentez la blessure, vous y portez vivement la main, votre adversaire a été plus rapide encore que vous, et cette fois vous l'entendez qui sonne

la victoire : le bourdonnement infernal enveloppe votre tête de cercles fantastiques et irréguliers, dans lesquels vous essayez vainement de le saisir : puis une seconde fois le bruit cesse. Alors votre angoisse recommence, vous portez les mains partout où il n'est pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il était jadis, où il était, car au moment où vous croyez l'avoir écrasé comme un scorpion sur la plaie, l'atroce bourdonnement recommence: cette fois il vous semble un ricanement diabolique et moqueur ; vous y répondez par un rugissement concentré, vous vous apprêtez à le surprendre partout où il va se poser ; vous étendez les deux mains, vous leur donnez tout le développement dont elles sont susceptibles, vous tendez vous-même la joue à votre adversaire, vous voulez l'attirer sur cette surface charnue, que la paume de votre main emboîterait si exactement. Le bourdonnement cesse, vous retenez votre haleine, vous suspendez les battemens de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différens, s'enfoncer la trompe acérée : tout-à-coup la douleur se fixe à la paupière, vous ne calculez rien, vous

ne pensez qu'à la vengeance, vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf; vous voyez trente-six étincelles; mais ce n'est rien que tout cela, si votre vampire est mort : un instant vous en avez l'espoir, et vous remerciez Dieu qui vous a accordé la victoire. Une minute après le bourdonnement satanique recommence : oh! alors vous rompez toute mesure; votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous sortez de votre couverture, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espoir que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains, comme un laboureur bat la gerbe avec un fléau; puis enfin, après trois heures de lutte, sentant que votre tête se perd, que votre esprit s'égare, sur le point de devenir fou, vous retombez, anéanti, épuisé de fatigue, écrasé de sommeil, vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trêve, il est rassasié : le moucheron fait grâce au lion; le lion peut dormir.

Le lendemain vous vous réveillez, il fait grand jour : la première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique, cramponné à votre rideau et le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang ; vous éprouvez un mouvement d'effroyable joie, vous approchez la main avec précaution, et vous l'écrasez le long du mur comme Hamlet Polonius ; car il est tellement ivre, qu'il ne cherche pas même à fuir. En ce moment votre domestique entre, vous regarde avec stupéfaction, et vous demande ce que vous avez sur l'œil ; vous vous faites apporter un miroir, vous y jetez les yeux, vous ne vous reconnaissez pas vous-même : ce n'est plus vous, c'est quelque chose de monstrueux, quelque chose comme Vulcain, comme Caliban, comme Quasimodo.

Heureusement j'abordais l'Italie dans une bonne époque : les moustiques étaient déjà partis, et la neige n'était point encore venue ; je n'hésitai donc pas à ouvrir ma fenêtre toute grande ; elle donnait sur le lac : j'ai rarement vu un plus ravissant spectacle.

La lune s'élevait derrière Lugano, au milieu d'une atmosphère calme et limpide : elle montait à l'horizon comme un globe d'argent, et, à mesure qu'elle montait, elle éclairait le paysage de sa pâle lumière : dans le lointain, elle se jouait confusément au milieu d'objets inconnus et sans forme, auxquels je ne pouvais donner un nom, ne sachant si c'étaient des nuages, des montagnes, des villages ou des vapeurs. Les montagnes qui bordent le lac s'étendaient entre elle et moi ainsi qu'un paravent gigantesque, dont les sommets étincelaient comme s'ils étaient couronnés de neiges, et dont les flancs et la base, couverts d'ombres, descendant jusqu'au lac, brunissant les flots dans lesquels ils se réfléchissaient : quant au reste de l'immense nappe limpide et unie, c'était un miroir de vif argent, au milieu duquel s'élevait, comme trois points sombres, les trois îles Borromées, qui, se découpant à la fois sur le ciel et dans l'eau, semblaient des nuages noirs, cloués sur un fond d'azur étoilé d'or.

Au-dessous de ma fenêtre se prolongeait

jusqu'à la route une terrasse couverte de fleurs; j'y descendis afin de jouir plus complètement de ce spectacle, et je me trouvai dans une forêt de roses, de grenades et d'orangers : je cassai machinalement quelques branches fleuries, en me laissant inonder de ce sentiment mélancolique qu'éprouve toute organisation impressionnable au milieu d'une belle nuit calme et silencieuse, et dont aucun bruit humain ne vient troubler la religieuse et solennelle sérénité : au milieu de cette quiétude de la nature, il semble que le temps, endormi comme les hommes, cesse de marcher, que la vie s'arrête et se repose, que les heures de la nuit sommeillent, les ailes repliées; qu'elles ne se réveilleront qu'au jour, et qu'alors seulement le monde continuera de vieillir.

Je restai une heure à peu près tout entier à ce spectacle, portant alternativement mes yeux de la terre au ciel, et sentant monter du lac une fraîcheur nocturne délicieuse. Du fond d'un massif d'arbres dont les pieds trempaient dans l'eau et dont les cimes peu éle-

vées mais épaisses se détachaient sur un fond argenté, un oiseau chantait par intervalles, comme le rossignol de Juliette; puis tout-à-coup l'éclat perlé de sa voix s'arrêtait à la fin d'une roulade; et comme son chant était le seul son qui veillât, aussitôt qu'il cessait de chanter tout redevenait silencieux de son silence : dix minutes après il reprenait son hymne, sans aucun motif de le reprendre, comme il l'avait interrompu sans aucune raison de l'interrompre : c'était quelque chose de frais, de nocturne et de mystérieux, parfaitement en harmonie avec l'heure et le paysage : c'était une mélodie qui devait être écoutée comme je l'écoutais, au clair de la lune, au pied des montagnes, au bord d'un lac.

Pendant un intervalle de silence, je distinguai le roulement lointain d'une voiture; il venait du côté de Domo d'Ossola, et me rappelait qu'il y avait sur la terre d'autres êtres que moi et l'oiseau qui chantait pour Dieu. En ce moment il reprit son harmonieuse prière, et je ne songeai plus à rien qu'à l'écouter; puis il cessa son chant, et j'entendis de nou-

veau la voiture plus rapprochée : elle venait rapidement, mais point si rapidement encore cependant, que mon mélodieux voisin ne pût recommencer son concert; mais cette fois, à peine fut-il terminé, que j'aperçus, au tournant de la route, la chaise de poste, que je distinguai à ses deux lanternes brillantes dans l'ombre, et qui s'avançait comme si elle avait eu les ailes d'un dragon, dont elle semblait avoir les yeux : à deux cents pas de l'auberge, le postillon se mit à faire bruyamment claquer son fouet, afin d'avertir de son arrivée : en effet, j'entendis quelque mouvement dans l'écurie au-dessus de laquelle était ma chambre; la voiture s'arrêta au dessous de la terrasse que je dominais.

La nuit était si belle, si douce et si étoilée, quoique nous fussions déjà à la fin de l'automne, que les voyageurs avaient abaissé la capote de la calèche; ils étaient deux, un jeune homme et une jeune femme : la jeune femme, enveloppée dans un manteau, la tête renversée et les yeux au ciel, le jeune homme la soutenant dans ses bras : en ce moment le

postillon sortit avec les chevaux, et la fille de l'auberge avec des lumières; elle les approcha des voyageurs et d'où j'étais perdu et caché au milieu des orangers et des lauriers-roses qui garnissaient la terrasse, je reconnus Alfred de N. et *Pauline*.

Pauline, mais si changée encore depuis Pfeffers, Pauline si mourante, que ce n'était plus qu'une ombre; le même souvenir qui m'avait déjà passé dans l'esprit s'y présenta de nouveau. J'avais vu autrefois cette femme, belle et dans sa fleur : aujourd'hui si pâle et si fanée, elle allait sans doute chercher en Italie une atmosphère plus douce, un air plus vivace et le printemps éternel de Naples ou de Palerme. Je ne voulus pas la contrarier en me montrant à elle, et cependant je désirais qu'elle sût bien que quelqu'un priait pour sa vie : je pris une carte de visite dans ma poche, j'écrivis derrière avec mon crayon : *Dieu garde les voyageurs, console les affligés, et guérisse les souffrans*. Je mis la carte dans le bouquet que j'avais cueilli, et je laissai tomber le bouquet sur les genoux

d'Alfred : il se pencha vers la lanterne de sa voiture pour regarder l'objet qui lui arrivait ainsi : il regarda ma carte, reconnut mon nom, lut ma prière; puis, cherchant des yeux où je pouvais être, et ne me déouvrant pas, il fit de la main un signe de remercîment et d'adieu; et, voyant les chevaux attelés, il cria au postillon : En avant! La voiture repartit avec la rapidité de la flèche, et disparut au premier angle du chemin.

J'écoutai son roulement jusqu'à ce qu'il s'éteignît, puis je me retournai du côté où chantait l'oiseau; mais j'attendis vainement.

C'était peut-être l'ame de cette pauvre enfant, qui était déjà remontée au ciel.

CHAPITRE XVI.

Les îles Borromées.

Le lendemain, en me réveillant, je vis à la clarté du soleil le paysage que j'avais entrevu la veille à la lumière de la lune; tous les détails perdus dans les masses d'ombres m'apparaissaient distinctement au jour : l'île Supérieure avec son village de pêcheurs et de bateliers, l'île Mère avec sa villa toute cou-

verte de verdure, l'île Belle avec son entassement de piliers superposés les uns aux autres, enfin le bord opposé du lac où viennent finir les montagnes des Alpes et où commencent les plaines de la Lombardie.

Il y a cent cinquante ans, ces îles n'étaient que des roches nues, lorsqu'il vint dans l'esprit au comte Vitaliano Borromée d'y transporter de la terre et de maintenir cette terre comme dans une caisse, par des murailles et des pilotis : cette opération terminée, le noble prince sema sur ce sol factice de l'or comme le laboureur sème du grain, et il y poussa des arbres, des villages et des palais. C'est un magnifique caprice de millionnaire qui a voulu, comme Dieu, avoir son monde créé par lui.

Le garçon de l'hôtel vint me prévenir que deux choses m'attendaient, mon déjeuner et mon bateau : j'allai à la plus pressée.

On m'avait servi ma collation dans la salle à manger commune : comme presque toutes les salles à manger d'Italie, elle était peinte

en ocre jaune, avec quelques arabesques représentant des oiseaux et des sauterelles; mais en outre elle avait un ornement particulier, assez original pour n'être point passé sous silence : c'était le portrait du maître de l'auberge, *il signor Adami*, en habit d'officier de la garde nationale piémontaise, et portant sous son bras un volume intitulé : *Manuel du lieutenant d'infanterie*. Cette surprise inattendue me fit grand plaisir; je croyais qu'il n'y avait que dans la rue Saint-Denis que l'on rencontrait de pareilles enseignes.

Au premier morceau que je portai à ma bouche, mon étonnement cessa, et je vis qu'il était tout naturel que le signor Adami se fût fait peindre en officier : il était évident que le lieutenant s'occupait beaucoup plus de sa compagnie que l'hôtelier de ses marmitons.

Cette découverte me désespéra d'autant plus que j'étais décidé à rester huit jours à Baveno : je demandai à parler à mon hôte, afin de m'expliquer tout aussitôt avec lui sur ma nourriture à venir. On me répondit qu'il

était à Arona pour affaire de service. Je descendis dans mon bateau, et je donnai à mes bateliers l'ordre de me conduire à l'île des Pêcheurs.

Je tenais à acquérir la certitude que je pourrais tous les jours me procurer du poisson frais.

Ce doute éclairci affirmativement, je visitai l'île avec quelque tranquillité.

C'est une charmante plaisanterie qui ressemble en petit à un village, et qui a des maisons, des rues, une église, un prêtre et des enfans de chœur. Les filets, qui forment la seule richesse de ses deux cents habitans, sont étendus devant toutes les portes.

Nous nous rembarquâmes et mîmes à la voile pour l'île Mère.

De loin, c'est une masse de verdure au milieu d'une large tasse d'eau : elle est toute plantée de pins, de cyprès et de platanes : ses

espaliers sont couverts de cédrats, d'oranges et de grenades; les allées sont peuplées de faisans, de perdrix et de pintades : abritée de tous côtés contre le froid, s'ouvrant comme une fleur à tous les rayons du soleil, elle reste toujours verte, même lorsque les montagnes qui l'environnent blanchissent sous les neiges de l'hiver. Le gardien du château me coupa une charge de cédrats, d'oranges et de grenades, qu'il fit porter dans mon bateau. Je n'avais pas vu, je l'avoue, cet excès d'hospitalité sans inquiétude pour ma bourse; aussi, en revenant à ma barque, je demandai à mes mariniers ce qu'il me fallait donner à mon cicerone; ils me dirent que moyennant trois francs il serait fort satisfait; je lui en donnai cinq, en échange desquels il souhaita toutes sortes de prospérités *à mon excellence*. Sous ces heureux auspices nous nous remîmes en route.

A mesure que nous avancions vers l'île Belle, nous voyions sortir de l'eau ses dix terrasses superposées les unes aux autres : c'est sinon la plus belle des îles de ce petit archi-

pel, du moins la plus curieuse : tout y est taillé, marbre et bronze, dans le goût de Louis XIV : une forêt tout entière d'arbres magnifiques, une forêt de peupliers et de pins, ces géans au doux murmure, qui parlent au moindre vent une langue poétique, que comprennent sans doute l'air et les flots, puisqu'ils leur répondent dans le même idiome, s'élève sur des arcs de pierre qui baignent leurs pieds dans le lac, car l'île tout entière est enfermée dans un immense cercle de granit, comme un oranger dans sa caisse.

Nous y abordâmes, et nous mîmes le pied au milieu d'un parterre de fleurs étrangères et précieuses, que toutes sont venues établir des colonies des graines et des boutures, sous cette heureuse exposition : chaque terrasse est une plate-bande embaumée d'un parfum différent, au milieu duquel domine toujours celui de l'oranger, et peuplée de dieux et de déesses : la dernière est surmontée d'un Pégase et d'un Apollon : toute cette nympherie, au reste, est d'un rococo enragé, plein de tournure et d'ardeur.

Des terrasses nous descendîmes au château : c'est une véritable villa royale, pleine de fraîcheur, de verdure et d'eau : il y a des galeries de tableaux assez remarquables : trois chambres, dans lesquelles un des princes Borromée a donné l'hospitalité au chevalier Tempesta, qui, dans un mouvement de jalousie, avait tué sa femme, et dont l'artiste reconnaissant s'est fait un vaste album qu'il a couvert de merveilleuses peintures ; enfin un palais souterrain, tout en coquillages comme la grotte d'un fleuve, et plein de naïades aux urnes renversées, d'où coule abondamment une eau fraîche et pure.

Cet étage donne sur la forêt ; car le jardin est une véritable forêt pleine d'ombre, et à travers laquelle des échappées de vue sont ménagées sur les points les plus pittoresques du lac : un des arbres qui composent ce bois est historique : c'est un magnifique laurier, gros comme le corps et haut de soixante pieds : trois jours avant la bataille de Marengo, un homme dînait sous son feuillage ; dans l'intervalle du premier service au second,

cet homme au cœur impatient prit son couteau, et sur l'arbre contre lequel il était appuyé il écrivit le mot *victoire* : c'était alors la devise de cet homme, qui ne s'appelait encore que Bonaparte, et qui pour son malheur s'est appelé plus tard Napoléon.

Il ne reste plus trace d'une seule lettre de ce mot prophétique : tout voyageur qui passe enlève une parcelle de l'écorce sur laquelle il était écrit, et fait chaque jour au laurier une blessure plus profonde, dont il finira par mourir peut-être.

Au nord de la forêt, je rencontrai quelques petites maisons de pêcheurs et de bateliers, au milieu desquelles s'élève une auberge : le souvenir de mon déjeuner me revint alors, et je crus avoir fait une trouvaille. Je fis réveiller l'hôte afin de m'informer de ce qu'il m'en coûterait pour huit jours passés chez lui : il me demanda quelque chose comme cent écus. J'aurais eu plus court et moins cher de louer le palais Borromée au prince lui-même : je lui fis en conséquence mes excuses de l'avoir réveillé, et l'invitai à aller se recoucher.

En conséquence je remontai dans mon embarcation, et ordonnai de mettre le cap sur l'auberge *del signor Adami*.

Le soir il revint d'Arona : à part sa manie de garde nationale, que je lui ai bien pardonnée depuis par comparaison avec celle de nos enragés de Paris, que je ne connaissais pas alors comme maintenant, c'était un fort galant homme : nous eûmes vitement fait prix pour huit jours : il me donna une chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le lac : je tirai mes livres de ma malle et je m'installai.

Je fis dans cette petite auberge, en face du plus beau pays du monde, au milieu d'une atmosphère embaumée, sous un ciel d'azur, les trois plus mauvais articles que j'aie jamais envoyés à la *Revue des Deux-Mondes*.

Il faut pour un travail heureux quatre murs et pas d'horizon : plus le paysage est grand, plus l'homme est petit.

Mon hôte était un si brave garçon, que je

n'eus pas le courage de lui faire, pendant ces huit jours, une seule observation sur l'ordinaire de son hôtel : je me contentai en partant de substituer au titre du livre que son effigie guerrière portait sous le bras celui, plus confortable, de *Cuisinière bourgeoise*.

J'espère pour mes successeurs qu'il aura profité de l'avis.

Moyennant la somme de dix francs que je donnai à mes bateliers, et un bon vent que Dieu m'envoya gratis, en quatre heures je fus à Arona.

CHAPITRE XVII.

Une dernière Ascension.

Arona est une des plus charmantes petites villes parmi celles qui dominent le lac Majeur, et on s'y arrêterait rien que pour la vue qu'on découvre des fenêtres de l'hôtel, si on n'y était plus impérieusement appelé encore par la curiosité qu'inspire le colosse de Saint-Charles.

Car c'est à Arona que naquit en 1538 le fameux archevêque de Milan, le cardinal Borromée, qui, par l'emploi qu'il fit de ses richesses, dont il fonda des établissemens de charité, et par le dévouement avec lequel il exposa ses jours dans la peste de 1576, mérita de son vivant le titre de saint, qui fut ratifié après sa mort.

Aussi s'est-il emparé de tous les souvenirs de la ville. Je visitai d'abord le dôme où est son tombeau : ce monument est déjà une de ces églises d'Italie coquettement décorées, dont Notre-Dame-de-Lorette essaie de nous donner une copie, et qui nous paraissent si étrangement pimpantes au premier coup d'œil, à nous autres hommes du nord, habitués aux pierres grises de nos sombres cathédrales. J'entrai dans celle-ci au moment où une messe des morts venait de finir ; j'appelai un long et mince sacristain qui éteignait avec sa calotte une douzaine de cierges qui brûlaient autour d'une bière vide; il me fit signe qu'aussitôt cette besogne terminée il serait à moi; pour ne pas perdre mon temps, je

me mis à regarder quelques tableaux de Ferrari et d'Appiani, qui garnissent les chapelles latérales : ni les uns ni les autres, quoique fort vantés aux étrangers, ne me parurent remarquables.

Le sacristain avait éteint ses cierges ; il revint à moi, et me conduisit dans la chapelle souterraine : c'est là que repose le corps de saint Charles Borromée; son squelette est couché dans une châsse, revêtu de ses habits épiscopaux, les mains couvertes de gants violets, la mitre au front et un masque de vermeil sur la figure : toute la chapelle est de marbre noir avec des ornemens d'argent massif. Dans une petite armoire à côté de la châsse sont renfermés à titre de reliques les draps ensanglantés sur lesquels on fit l'autopsie du saint, mort à quarante-six ans d'une phthisie pulmonaire.

L'archevêque de Milan est un des derniers saints canonisés par la cour de Rome : ce fut en 1610, vingt-six ans seulement après sa mort, que Paul V, ratifiant le culte général qui était renduà son tombeau, le convertit en

autel : aussi autour de cette existence presque contemporaine ne retrouve-t-on aucune des vieilles légendes du martyrologe ; ce fut la propre vie de saint Charles qui fut un long miracle : né au milieu des désordres civils et religieux, vivant au milieu de la corruption de la prélature italienne, il fut le restaurateur obstiné de la discipline ecclésiastique, dont lui-même il donna l'exemple par son austérité. Durant ses études à Milan et à Pavie, il ne connut, comme autrefois saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à Athènes, que les deux rues qui conduisaient l'une à l'église, l'autre aux écoles publiques; à douze ans il fut pourvu d'une des plus riches abbayes de l'Italie : c'était un fief de sa famille : à quatorze, d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, en montant sur le saint-siége, sous le nom de Pie IV. Enfin à vingt-trois ans il était cardinal.

Ce fut alors que, pourvu des plus riches bénéfices de la Lombardie, revêtu de l'un des premiers rangs dans la hiérarchie ecclésiastique, entouré de ces séductions mondaines,

auxquelles cédaient à cette époque jusqu'aux souverains pontifes eux-mêmes, il fit trois par de son bien, l'une pour les pauvres, la seconde pour l'Église, et la troisième pour sa maison. Un si grand abandon, une vie si chrétienne, lui avaient déjà acquis l'amour de tous, lorsqu'un événement ajouta à ce sentiment celui du respect : un jour que le saint prélat faisait sa prière dans la chapelle archiépiscopale, un assassin entra dans l'église : c'était un moine de l'ordre des Humiliés, ordre dont saint Charles avait attaqué les débordemens. Il s'approcha de l'officiant, et au moment où l'on chantait cette antienne : *Non turbetur cor vestrum neque formidet*, il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse. Saint Charles, jeté sur ses mains par la commotion, se releva, et quoique se croyant blessé à mort, il ordonna de continuer l'office divin, s'offrant pour cette fois en sacrifice aux fidèles à la place du fils de Dieu. La prière finie, saint Charles se releva, et la balle arrêtée dans ses ornemens épiscopaux tomba à ses pieds : cet événement fut considéré comme un miracle.

Quelque temps après la peste éclata à Milan : saint Charles aussitôt, et malgré les représentations de son conseil, s'y transporta avec toute sa maison : pendant six mois, il resta au centre de la contagion, portant au chevet de tous les mourans, abandonnés par l'art, le secours de la parole : c'est alors qu'il vendit cette troisième part de biens qu'il s'était réservée pour lui-même, vaisselle d'or et d'argent, vêtemens et meubles, statues et tableaux; — puis lorsqu'il n'eut plus rien à donner aux pauvres et aux mourans, il pensa à s'offrir lui-même à Dieu comme une victime expiatoire : partout où le fléau était le plus cruel et le plus acharné, il alla pieds nus la corde au cou, la bouche collée aux pieds d'un crucifix, priant le Seigneur avec des larmes de prendre sa vie en échange de celle de ce peuple qu'il frappait ainsi. Enfin, soit que le terme du fléau fût arrivé, soit que les prières du saint fussent entendues, la colère de Dieu remonta au ciel.

A peine sorti de cette longue épreuve, Charles reprit le cours de sa vie pastorale ;

mais Dieu avait accepté le sacrifice offert : ses forces étaient épuisées, une phthisie pulmonaire se déclara, et dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584, le saint envoyé termina sa laborieuse carrière.

Cent ans après les habitans des rives du lac, réunis à la famille de saint Charles, lui votèrent une statue colossale, dont l'exécution fut confiée aux soins de Cerani : on tailla une esplanade dans le coteau voisin de la ville, on éleva un piédestal de trente-quatre pieds sur cette esplanade, et sur ce piédestal on dressa la statue du saint : cette statue est haute de quatre-vingt-seize pieds.

Le sacristain avait garde de ne point me conduire à cette merveille, et moi de mon côté je n'avais garde de passer sans la visiter. Nous nous mîmes en route, et de loin nous aperçûmes le saint évêque dominant le lac, portant un livre sous un bras et donnant de l'autre main la bénédiction épiscopale à la ville où il était né.

Les proportions de cette statue sont si bien

en harmonie avec les montagnes gigantesques sur lesquelles elle se détache, qu'elle semble au premier aspect et à une certaine distance être de taille naturelle ; ce n'est qu'en approchant qu'elle grandit démesurément, et que toutes ses parties prennent des proportions réelles et arrêtées. Pendant que j'étais occupé d'examiner le colosse, sur l'un des doigts duquel venait de se poser un corbeau, qui semblait à peine gros comme un moineau franc, le sacristain dressa une immense échelle contre le piédestal, et montant les trois ou quatre premiers échelons, il m'invita à le suivre.

Le lecteur sait mon peu de prédilection pour les ascensions aériennes; il ne s'étonnera donc point qu'avant de me hasarder à sa suite, je lui aie demandé où il allait : il allait dans la tête de saint Charles.

Quelque curieuse que me parût cette visite intérieure, j'éprouvais fort peu d'entrain à l'accomplir : cette échelle longue et pliante, qui devait me conduire d'abord sur un pié-

destal sans parapet, me paraissait un chemin assez hasardeux pour un voyageur aussi sujet aux vertiges que je le suis ; d'ailleurs, arrivé sur le piédestal, je n'étais qu'au quart de mon ascension, et je ne voyais nullement à l'aide de quelle machine je parviendrais au terme indiqué ; j'en fis l'observation à mon sacristain, qui me montra, sous un pli de la robe de la statue, une espèce de couloir qui conduisait à l'intérieur. Là, me dit-il, je trouverais un escalier parfaitement commode ; tout l'embarras était donc de gravir jusqu'à la plate-forme du piédestal ; je fis encore quelques observations sur les accidens du chemin ; mais mon guide, sentant que je faiblissais, insista avec une nouvelle force ; alors la honte me prit de reculer là où un sacristain marchait si ferme, je lui fis signe de continuer sa route, et je me mis à le suivre de si près que j'arrivai presque aussitôt que lui sur le piédestal. Il était temps : les montagnes, la ville et le lac commençaient à tourner d'une manière désordonnée; si bien que je n'eus que le temps de fermer les yeux, de me cramponner à un pan de la robe du saint, et de m'asseoir sur

le petit doigt de son pied gauche. Grâce à cette assiette plus tranquille, je sentis bientôt se calmer le bourdonnement de mes oreilles, j'acquis la conviction de l'immobilité de la base sur laquelle je reposais, et sentant que j'avais repris mon centre de gravité, je me hasardai à rouvrir les yeux : je retrouvai les montagnes, le lac et la ville à leur place ; il n'y avait que mon sacristain d'absent, je tournai mes regards de tous côtés, il était complètement disparu ; je l'appelai, il ne me répondit pas : décidément cet homme avait été créé et mis au monde pour me faire damner.

Je me mis à sa recherche, présumant qu'il jouait à la cache-cache et que je le retrouverais dans quelque pli de ce bronze colossal ; je commençai en conséquence à faire le tour de la statue : c'était chose assez facile sur les côtés ; mais en tournant je trouvai sur mon chemin la queue de la robe du saint archevêque, et il fallut m'aventurer dans les flots de ce vêtement, qui pendaient au bord du piédestal ; enfin, tantôt en me cramponnant,

tantôt marchant sur mes deux pieds, tantôt rampant à quatre pattes, je parvins à passer sans accident cette mer de bronze et à mettre le pied sur sa rive de granit. Je ne m'étais pas trompé, mon farceur m'attendait à moitié chemin d'une échelle de corde, qui s'introduisait sous un pan de la robe du saint et conduisait dans l'intérieur de la statue; il se mit à rire en m'apercevant, enchanté de l'espiéglerie qu'il m'avait faite, et que je le soupçonne de renouveler chaque fois qu'un voyageur innocent a l'imprudence de le suivre. En effet, il aurait aussi bien pu placer tout de suite l'échelle de bois en face de l'échelle de corde; mais il tenait, à ce qu'il paraît, à me faire dans les plus grands détails les honneurs de son archevêque; je n'ai jamais vu d'homme d'église si frétillant, et si peu préoccupé de la dignité de son costume.

Au reste, je ne fis pas mine de garder rancune de sa gentillesse; je m'approchai de lui d'un air dégagé, et prenant mon temps je l'empoignai par le bas de la jambe.

Alors commença notre seconde ascension,

qui, quoique de huit ou dix pieds seulement, n'était pas la plus commode; cependant je m'en tirai à mon honneur, grâce au point d'appui que je m'étais créé, et au bout de quelques instans je me trouvai dans l'intérieur du saint.

Mon premier soin fut de chercher de tous côtés, à la lueur de la lumière qui venait du haut, l'escalier promis; mais ce fut là que je reconnus dans quel guet-apens j'avais été attiré : le seul et unique moyen d'ascension qui existât était une espèce d'échelle formée par une multitude de barres de fer, posées en travers, comme les bâtons d'une cage et destinées à soutenir cette masse énorme. Mon étonnement me fit lâcher prise : à peine eus-je commis cette imprudence que mon sacristain sauta sur la première traverse et grimpa de barre en barre comme un écureuil aux branches d'un arbre. Alors une rage me prit d'avoir été joué ainsi par une espèce de rat d'église; j'oubliai tournoiemens et vertiges, et je me mis à sa poursuite, avec moins d'adresse mais plus de force; j'allais l'atteindre,

lorsqu'il disparut une seconde fois dans une espèce de caverne, qui ouvrait sur notre route une gueule sombre de vingt pieds de hauteur sur cinq ou six de large. Comme je ne savais pas où elle conduisait, je m'arrêtai court, et me mis à cheval sur ma barre de fer pour en garder l'entrée, décidé à le rattraper à sa sortie et à ne plus le lâcher.

A force de regarder dans ce gouffre, mes yeux s'habituèrent à son obscurité. Alors j'aperçus mon guide, auquel je ne savais plus quel nom donner, et que j'étais parfois tenté de croire quelqu'un de ces êtres fantastiques comme en a connu Hoffmann, se promenant tranquillement dans une espèce de corridor en pente, et s'éventant voluptueusement avec son mouchoir. Dès qu'il vit que je l'avais découvert : — Eh bien ! me dit-il, ne venez-vous pas vous reposer un instant ? nous sommes à moitié chemin.

Il m'offrait à la fois une bonne chose, et m'apprenait une excellente nouvelle : aussi je sentis ma colère s'évanouir pour faire place à

la curiosité. Notre voyage, à part ses difficultés, qui commençaient à me paraître moins insurmontables, ne manquait pas d'une certaine originalité. Je pris donc le parti de le considérer sous son point de vue instructif et pittoresque; en conséquence, je m'accrochai à la barre de fer supérieure, je mis le pied gauche sur celle qui me servait de cheval, et je sautai du pied droit dans l'enfoncement où m'attendait mon compagnon de gymnastique.

— Où diable sommes-nous donc? lui dis-je, après avoir cherché vainement à me rendre compte des localités.

— Où nous sommes?

— Oui.

— Nous sommes dans le livre de saint Charles.

— Tiens, tiens, tiens!

En effet, ce missel, qui d'en bas m'avait paru un in-folio ordinaire, avait vingt pieds de haut, dix pieds de long, et cinq pieds de large.

Je repris un instant haleine, appuyé contre

sa reliure de bronze; puis, poussé par la curiosité, ce fut moi qui à mon tour demandai à mon guide de continuer le voyage.

Comme je l'ai dit, je commençais à me faire aux difficultés de la route; aussi arrivai-je bientôt à l'ouverture pratiquée dans le dos du saint, et qui offre la dimension d'une fenêtre ordinaire. Elle s'ouvrait sur le chemin que j'avais parcouru le matin même en venant de Baveno : Je ne m'arrêtai donc qu'un instant à considérer le paysage, puis je me remis en chemin. Quant à mon sacristain, il était arrivé depuis long-temps, et, comme les ramoneurs au haut des cheminées, je l'entendais sans le voir chanter son cantique d'action de grâces; ce qui m'empêchait de le découvrir, c'était le rétrécissement de la route; il était produit par le cou de la statue; ce détroit franchi, je me trouvai au sortir du larynx dans une immense coupole éclairée par deux lucarnes; au milieu de ces deux lucarnes, qui sont les trous des oreilles, mon sacristain, les jambes pendantes, était irréligieusement assis dans le nez de saint Charles.

Au reste, je dois lui rendre cette justice, c'est qu'aussitôt que je parus il m'offrit sa place ; mais, comme je suis plus respectueux des choses saintes que beaucoup de ceux qui en vivent, je refusai, sans lui dire la cause de mon refus, qu'il n'aurait certes pas comprise.

Alors il me raconta je ne sais quel dîner de douze couverts qui avait été donné dans la tête de l'archevêque : les cuisiniers étaient dans le livre, et l'office dans le bras droit ; cela ressemblait beaucoup à l'histoire de Gulliver dans le pays des géans.

Voyant que je refusais obstinément de m'asseoir dans le nez de saint Charles, il m'invita à regarder par son oreille gauche : c'était une autre affaire, et qui ne flairait aucunement le sacrilége ; aussi ne fis-je aucune difficulté de passer ma tête par le *vas ist das*.

Mon sacristain avait raison, car de là on découvrait une vue magnifique : au premier plan, le lac bleu comme le ciel et uni comme un miroir ; au second plan, les collines cou-

vertes de vignes et le petit château crénelé d'Angera, puis au-delà, se prolongeant entre les Apennins et les Alpes, les riches plaines de la Lombardie, qui s'étendent jusqu'à Venise et vont mourir sur les sables du Lido. Je restai véritablement émerveillé et comme en extase.

Je redescendis au bout d'une heure, sans penser au danger du chemin; arrivé au bas du piédestal, le sacristain me demanda si je lui en voulais encore; je lui répondis en lui mettant une piastre dans la main.

Moyennant cette rétribution, il se chargea de me procurer un bateau, de sorte que le même soir j'arrivai à Sesto-Calende, qui est, je crois, le premier bourg du royaume Lombard-Vénitien.

Je trouvai toute l'auberge sens dessus dessous : il y avait huit jours qu'un voyageur français était arrivé en poste avec une jeune dame si souffrante, qu'elle n'avait pu aller jusqu'à Milan : force leur avait donc été de s'arrêter à Sesto. Aussitôt le jeune homme avait envoyé un courrier à Pavie, avec ordre de ra-

mener, à quelque prix que ce fût, le docteur Scarpa; malheureusement le docteur Scarpa était mourant lui-même : en conséquence il avait délégué un de ses confrères; le médecin était arrivé, mais avait trouvé la malade sans espoir. Deux jours après elle était morte d'une affection chronique de l'estomac, et le matin même elle avait été enterrée; quant au jeune homme, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il était reparti à l'instant même pour la France.

Une circonstance bizarre s'était présentée : en Italie on enterre les cadavres dans les églises et dans une fosse commune, dont on descelle la pierre à chaque nouveau voyageur que la mort envoie à son hôtellerie : cette coutume avait répugné au mari, au frère ou à l'amant de la trépassée, car on ne savait pas à quel titre il lui appartenait. En conséquence, il avait acheté une maison et le jardin qui en dépendait; il avait fait bénir ce jardin et y avait enseveli au milieu des fleurs et à l'ombre des orangers et des lauriers-roses sa mystérieuse compagne; quant à son tombeau, c'é-

tait une simple pierre de marbre avec un nom dessus.

La soirée était charmante; je demandai si l'on ne pouvait pas me conduire à ce jardin, l'aubergiste me donna un guide; il marcha devant moi, et je le suivis.

La maison achetée par mon compatriote était située hors du village, sur une petite colline d'où l'on découvre une partie du lac; les anciens propriétaires, qui s'étaient réservé trois mois pour faire leur déménagement, m'introduisirent sans difficulté dans ce jardin qui était devenu un cimetière; je fis signe de la main que je désirais qu'on me laissât seul: je n'avais pas l'air d'un profanateur de tombes, on y consentit.

J'allai d'abord au hasard dans ce petit enclos tout embaumé; puis j'aperçus un massif de citronniers, et me dirigeai de son côté: à mesure que j'avançais, je voyais sous son ombre blanchir une pierre; bientôt je reconnus que la forme de cette pierre était celle d'une tombe,

je m'en approchai, et m'inclinant vers elle, à la lueur d'un rayon de la lune qui glissait à travers le massif qui l'ombrageait, je lus ce seul mot : *Pauline* (1).

Le lendemain le garçon de l'hôtel, que j'avais envoyé à la poste avec mon passe-port, me rapporta une lettre qui me força de partir à l'instant pour la France. Cinq jours après j'étais à Paris.

Comme je ne connaissais de l'Italie que ce que j'en avais vu par l'oreille de saint Charles Borromée, je fis en la quittant le vœu d'y retourner : c'est ce vœu que je viens d'accomplir.

Ceci soit dit en passant pour ceux de mes lecteurs qui auront le courage de me suivre dans un nouveau pélerinage.

(1) Un jour je publierai probablement l'histoire de cette mystérieuse jeune fille qui m'apparut ainsi trois fois, en courant à cette tombe où elle devait enfin s'abîmer pour toujours ; mais, en ce moment, quelques convenances sociales s'y opposent encore.

CHAPITRE XVIII.

Epilogue.

Vers la fin de l'année 1833, mon domestique, qui probablement ne trouvait pas les mansardes de la rue Saint-Lazare à sa guise, me répéta si souvent que mon logement ne me convenait pas, que je lui dis un soir qu'il avait raison, et que je ne demandais pas mieux que de le quitter, s'il se chargeait de m'en trou-

ver un et de faire mon déménagement sans que j'eusse à m'en occuper.

Le lendemain matin, j'entendis une grande discussion dans ma salle à manger ; je passai ma robe de chambre, et j'allai voir ce que c'était. Joseph discutait avec un commissionnaire le prix du transport de mes tableaux et de quelques petits meubles. Aussitôt que ce dernier m'aperçut, il fit un appel à ma conscience en me demandant si c'était trop de vingt-cinq francs pour transporter mes tableaux, mes livres et mes curiosités, rue Bleu, n° 30.

— Il paraît, dis-je à Joseph, que je préfère la rue Bleu à la rue Saint-Lazare ?

— Oui, monsieur, me répondit-il, et vous y avez loué ce matin un logement au premier, qui ne coûte que cent francs de plus que celui-ci, qui est au troisième.

— C'est bien ; seulement vous vous informerez pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e*.

— Oui, monsieur. — Je rentrai dans ma chambre et me remis au lit.

— Vous voyez, reprit François, que monsieur ne trouve pas que ce soit trop cher.

— C'est bien, tu auras tes vingt-cinq francs; mais tu te chargeras de savoir pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e*.

— Et à qui faut-il que je demande cela?

— C'est ton affaire.

— Alors on verra à s'informer, dit François.

La fin de ce dialogue me confirma dans une idée qui m'était déjà venue il y avait longtemps. C'est que Joseph faisait cirer mes bottes par le concierge et faire ses courses par François, et que la seule peine que cette partie de mon service lui coûtait était d'ajouter à ma note mensuelle quinze francs de ports de lettres que je n'avais pas reçues.

C'est chose déplaisante d'être volé par son valet de chambre, d'autant plus qu'il vous prend pour un imbécile, ce qui l'entraîne tout naturellement à vous manquer de respect; mais c'est chose plus désagréable encore de changer une figure à laquelle on est habitué

pour une figure à laquelle on ne s'habituera peut-être pas ; il faut un an au moins pour lever le masque qui couvre un nouveau visage, et encore faut-il supposer qu'on n'ait guère que cela à faire.

Malheureusement pour ma bourse et heureusement pour Joseph, j'avais en ce moment autre chose à faire, *Angèle*, je crois. Je décidai donc que je continuerais à me laisser voler.

Je venais de prendre cette détermination, lorsqu'une nouvelle discussion s'éleva dans l'antichambre.

— Monsieur n'y est pas, dit Joseph.

— Oh ! je sais bien, — répondait une voix qui ne m'était pas inconnue ; — on m'avait prévenu qu'à Paris, on n'y était jamais.

— Monsieur est sorti.

— Sorti à huit heures, c'est bon dans nos montagnes, là ; mais dans la grande ville, quand on est sorti de si bon matin, c'est qu'on n'est pas rentré.

— Monsieur ne découche jamais, dit sé-

chement Joseph, qui tenait à me conserver une réputation virginale.

— Je ne dis pas cela pour vous offenser; mais ça n'empêche pas que s'il savait que je suis là il me ferait joliment entrer.

— Si vous voulez laisser votre nom, continua Joseph, je le remettrai à monsieur quand il rentrera.

— Oh! que oui, que je le laisserai mon nom, et quand il saura que je suis à Paris, qu'il m'enverra chercher un peu vite encore!

— Et où demeurez-vous? dit Joseph, qui commençait à prendre peur.

— A la barrière de la Villette, vu que ça coûte moins cher que dans l'intérieur.

— Et comment vous appelez-vous? ajouta Joseph de plus en plus inquiet.

— Gabriel Payot.

— Gabriel Payot, de Chamouny? criai-je de mon lit.

— Hein! farceur, que je savais bien qu'il y était, moi.—Oui, oui, deChamouny, et qui vient vous voir encore, et qui vous apporte

une lettre de Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

— Entrez, mon brave, entrez.

— Ah!... fit Payot.

Joseph ouvrit la porte, et annonça monsieur Gabriel Payot de Chamouny.

Payot le regarda de côté pour voir s'il ne se moquait pas de lui; mais, voyant que Joseph fermait la porte en gardant son sérieux, il chercha où j'étais, et m'aperçut dans mon lit.

— Oh! pardon, excuse, me dit-il.

— C'est bien, c'est bien, mon enfant. Et par quel hasard?

— Oh! je vais vous conter tout cela.

— Asseyez-vous d'abord.

— Je ne suis pas fatigué, merci.

— Asseyez-vous toujours, c'est l'habitude à Paris.

— Puisque vous le voulez absolument.

— Là, là ; je lui montrai une chaise auprès de mon lit. Connaissez-vous cette montre-là Payot (1) ?

— Si je la connais! je le crois bien ; elle a donné plus de tourment à mon cousin Pierre qu'elle n'est grosse. Elle va toujours ?

— Mais oui, quand je n'oublie pas de la remonter.

— Eh bien, j'en avais une aussi, moi, oh! mais qui en faisait quatre comme celle-là, une montre de Genève ; un jour que j'étais en ribotte, je lui ai donné un tour de clef de trop, ça a décroché le grand ressort ; je l'ai portée, sans rien dire à ma femme, au maréchal ferrant de Chamouny, qu'est adroit comme un singe, il fait des tourne-broches ; eh bien! c'est égal! elle n'a jamais été fameuse depuis.

— Et qu'est-ce qui vous amène à Paris, mon bon Payot?

— A Paris! ah! bah! je viens de Londres.

— De Londres! et que diable avez-vous été faire à Londres?

(1) Voir le premier volume des *Impressions de Voyage*.

— Il faut d'abord vous dire qu'il est venu l'année dernière, derrière vous, un Anglais à Chamouny; il en vient un sort, vous savez; tant mieux pour le village, parce qu'ils paient bien. Ce n'est pas que les Français ne paient pas, oh! ils paient aussi : c'est le même prix pour tout le monde d'ailleurs; mais nous aimons mieux les Français nous autres, ils parlent savoyard; si bien qu'il est venu et qu'il a fait la même tournée que vous, si ce n'est qu'il a été au jardin où vous n'avez pas voulu aller, vous, et vous avez eu tort, parce que quand on y a été on peut dire : J'y ai été. Si bien qu'il me dit : Quelle est la dernière personne que vous avez menée?—Ah! ma foi, je lui dis, c'est un bon garçon; je vous demande pardon, monsieur, vous n'étiez pas là; moi, j'ai dit ce que je pensais; d'ailleurs vous savez comme tout le monde vous aime chez nous. Voilà ses certificats; vous vous rappelez que vous m'en avez donné trois, un en anglais, un en italien et un en français.

— Oui, très-bien.

— Oh! mais voilà la farce, vous allez voir; si bien qu'il me dit : Si tu veux me donner un

de ces certificats-là pour vingt francs, je te l'achète.

— Est-ce que vous voulez vous faire guide? que je lui dis ; c'est un vilain métier, allez, vaut mieux être mylord. — Non, qu'il me répond ; mais je fais une collection d'*ortographes*. — Oh ! quant à l'orthographe, elle y est, c'est d'un auteur ; si bien qu'il me tira les vingt francs de sa poche ; je les prends moi ; j'ai bien fait, n'est-ce pas ? ça ne valait pas plus de vingt francs, ce chiffon de papier?

— Ça ne valait pas vingt sous.

— Je l'ai pensé ; mais ils sont si bêtes, ces Anglais ! si bien qu'arrivés au jardin, voilà qu'il nous part deux chamois : un hasard ; mais c'est égal, l'Anglais était très-content. — Pardieu, dit-il, voilà deux petites bêtes que je paierais bien mille francs la pièce, rendues à mon parc. On peut vous en conduire deux à moins que ça. — Vraiment ? dit-il. — Parole d'honneur ! — Eh bien ! voilà mon adresse à Londres ; si tu m'amènes deux chamois vivans, je ne me dédis pas.

— Tope, que je lui réponds. — Veux-tu que je te fasse un engagement ? — Tapez dans

la main, ça suffit. Effectivement, voilà tout ce qui a été dit; seulement, en me quittant au bout de trois jours, il me donna cent francs au lieu de vingt-sept. Vous savez, neuf francs par jour, c'est le prix pour un homme et un mulet; à propos de mulet, vous vous rappelez Dur-au-trot? il est ici.

— Bah! je vous plains, si vous êtes venu dessus.

— Ah! je le loue aux voyageurs; mais je ne le monte jamais; je ne m'en sers qu'à la voiture. Si bien qu'à ce printemps, je me suis souvenu de mon Anglais, et comme je connais à peu près tous les repaires, je n'ai pas été long-temps à mettre la main sur deux chamossaux superbes, un mâle et une femelle: ils étaient gros comme le poing; ils ne voyaient pas clair, on leur a donné à téter avec un biberon, comme à des enfans; c'est offenser Dieu, ma parole! C'est ma fille qui les a nourris. A propos, vous savez bien ma fille, elle était grosse; elle est accouchée, on m'attend pour faire le baptême. Si bien que quand mes chamois ont eu trois mois, j'avais toujours l'adresse de mon Anglais, je dis à ma femme:

Faut que j'aille à Londres. Je vous demande un peu si elle était saisie ! — Qu'est-ce que tu vas faire à Londres ? — Livrer ma marchandise, ces deux bêtes-là, ça vaut deux mille francs ! — Tu es en ribotte, qu'elle me dit : c'est son mot. Je la laisse dire ; je m'en vas dans la cour, j'arrange une vieille cage ; je tire la charrette du hangar, j'entre dans l'écurie ; je dis à Dur-au-trot : En voilà un bout de chemin que nous allons faire ! Je mets mes chamois dans la cage, la cage dans la charrette, la charrette au derrière de Dur-au-trot ; je demande au maître d'école le chemin de Londres. Il me dit que quand je serai à Sallanche, je n'ai qu'à tourner à droite ; quand je serai à Lyon, qu'à prendre à gauche, et qu'à Paris, le premier commissionnaire venu m'indiquera ma route. Effectivement, à Paris, on me dit : Vous voyez bien la Seine ? Eh bien ! suivez-la toujours, et vous trouverez le Hâvre.

— Et vous êtes parti comme cela, sans autre convention avec votre Anglais ?

— Tout était convenu, il m'avait tapé dans la main ; mais voilà le plus beau de l'histoire.

J'arrive au Hâvre, il faisait nuit fermée; l'aubergiste me demande où je vas, je lui dis que je vas à Londres. Le lendemain matin, j'étais en train d'atteler, quand il entre dans la cour un jeune homme avec un chapeau ciré, une veste bleue et un pantalon blanc; il vient à moi, je mettais ma roulière; il me dit : C'est vous qui allez à Londres?—Oui.—Eh bien! voulez-vous que je vous passe?—Quoi?—La Manche.—Farceur!... Je boucle la sous-ventrière à Dur-au-trot, et en avant, marche. La route de Londres, mon ami? — Tout droit. — Le chapeau ciré me suivait par-derrière. Au bout de cinq minutes plus de chemin, je demande où je suis; on me répond : Sur le port...—Et Londres donc?—Eh bien, de l'autre côté de la mer. — Et pas de pont! Le chapeau ciré se met à rire. — Ah! mais je dis, nous ne sommes pas convenus de cela; il ne m'avait pas dit qu'il y avait la mer, l'autre. Je ne suis pas marin, moi... J'étais vexé on ne peut pas plus; enfin je dis à Dur-autrot : Faut retourner, quoi! ça ne nous connait pas. Nous retournons, le gredin d'aubergiste était sur sa porte. Tiens, il me dit,

vous voilà ?—Oui, me voilà ; vous êtes gentil, vous ne me dites pas qu'il faut traverser la mer pour aller à Londres. — Il se met à rire. —Brigand ! —Dam ! dit-il, je vous ai vu partir avec un matelot du vapeur. — Le chapeau ciré ? — Oui, un paroissien bien aimable encore : comme vous. — Allons, venez boire un verre de cidre, dit l'aubergiste ; faut vous dire que dans ce pays-là ils font du vin avec des pommes.

— Oui, je sais. Enfin, comment êtes-vous parti ?

— Oh ! il m'a fallu en passer par où ils ont voulu ; j'ai laissé Dur-au-trot et la charrette chez l'aubergiste, et le lendemain matin, au petit jour, je me suis embarqué avec mes bêtes. Croiriez-vous qu'ils ont eu l'infamie de me faire payer leurs places ! Quand je dis que je les ai payées, c'est un mylord qui les a payées, parce que mes chamois ont amusé sa fille. Imaginez-vous une pauvre jeune fille qui était poitrinaire.... dix-huit ans ! Oh ! mais belle ; on disait comme ça sur le vapeur qu'elle était condamnée, elle venait du midi ; mais le mal du pays lui avait pris. Moi, ce n'était pas

le mal du pays, c'était le mal de mer qui me tenait. Avez-vous jamais eu le mal de mer, vous ?

— Oui.

— Eh bien ! vous savez ce que c'est, alors. J'aimerais mieux, voyez-vous, que ma femme accouche que de repasser par là ; d'ailleurs je n'étais pas le seul, ils étaient tous dans des états !.... Je crois que c'est ce gredin de cidre qui me tournait sur le cœur. Le chapeau ciré me disait : Faut manger, faut manger. — Ah ! oui, manger, au contraire. Au bout de six heures de route, nous étions tous sur le flanc. Il n'y avait que la jeune Anglaise qui n'éprouvait rien. Elle passait au milieu de nous tous, légère comme une ombre, pour venir jouer avec mes chamois. Elle aurait pu leur ouvrir la cage et les lâcher, que je n'aurais pas couru après, je vous en réponds.

Vers le soir, le temps devint gros, comme ils disent. On entendit quelques coups de tonnerre, et la mer se mit à danser. Ce n'était pas le moyen de nous soulager. Aussi je donnais mon ame à Dieu et mon corps au diable.

Avec cela il venait une gredine d'odeur de côtelettes, pouah!... c'était le chapeau ciré qui faisait cuire son souper. L'orage allait son train; je disais : Bon! si ça continue, il y a l'espoir que nous ferons naufrage, au moins. On donnerait sa vie pour deux sous quand on est comme cela. Tout tournait, voyez-vous, comme quand on est ivre. La nuit était venue, le pont avait l'air d'être vide, le paquebot semblait marcher à la grâce de Dieu : la jeune fille alla s'appuyer contre le mât et y resta debout. A chaque éclair, je la revoyais blanche et pâle comme une sainte, avec ses grands cheveux blonds qui flottaient au vent, et ses yeux que brûlaient la fièvre; puis je l'entendais tousser que ça me déchirait la poitrine. Pendant un éclair, je lui vis porter un mouchoir à sa bouche, elle le retira plein de sang. Alors elle se mit à sourire, mais d'un sourire si triste, que c'était à fendre l'ame; en ce moment il passa un éclair que le ciel sembla s'ouvrir, et la pauvre enfant fit un signe de la tête comme pour dire : Oui, j'y vais. Quant à moi, je fermai les yeux, tant mon cœur se retournait, et je ne sais plus ce

qui se passa : je me rappelle qu'il fit du vent et qu'il tomba de la pluie, voilà tout. Puis j'entendis des voix, je crus voir la lueur de torches à travers mes paupières; enfin on me prit par-dessous les épaules : j'espérais que c'était pour me jeter à la mer.

Au bout d'une demi-heure à peu près, je me trouvai mieux, je sentis quelque chose de tiède et de doux qui me passait sur les mains; j'ouvris les yeux et je regardai : c'étaient mes petites bêtes qui me léchaient. J'étais dans une chambre, couché sur un lit, avec un bon feu dans la cheminée : nous étions à Brighton.

J'en eus pour dix minutes au moins, avant d'être bien sûr que nous étions sur la terre ferme; il me semblait toujours sentir ce maudit roulis; enfin, petit à petit, ça se passa, et mon estomac commença à me tirailler. C'était pas étonnant, je n'avais rien pris depuis la veille, au contraire; et puis il venait de la cuisine une fine odeur de côtelettes; je dis : — Bon! on s'occupe du souper, à ce qu'il paraît. En ce moment, le garçon entra et me bara-

gouina trois ou quatre paroles en anglais; comme il avait une serviette devant lui, et qu'il me fit signe en portant sa main à sa bouche, je compris que cela voulait dire que le potage était servi. Je ne me le fis pas dire deux fois, et je descendis.

Arrivé en bas, on me demande si j'étais des premières ou des secondes. — Des secondes, je dis; car je ne suis pas fier, moi. La porte de la salle à manger des premières était ouverte; j'y jetai un coup-d'œil en passant; tout le monde était déjà en fonctions, excepté la jeune Anglaise et son père qui n'étaient pas à table. Je trouvai mon chenapan de chapeau ciré, qu'avait devant lui une pièce de bœuf!... —Ah! je lui dis sans rancune, je vas me mettre en face de vous, hein?... — Faites, qu'il me répond. C'était un brave garçon, foncièrement... — Ah! je lui dis, un verre de vin; vite, ça me fera du bien. — Du vin! qu'il me répond, êtes-vous assez en fonds pour en consommer, ça coûte douze francs la bouteille, ici. — Douze sous, vous voulez dire. — Douze francs! — Excusez du peu! Qu'est-ce que

c'est donc ça que vous avez dans une cruche? —De l'ale.—De?...—De la bière, si vous l'entendez mieux; l'aimez-vous? — Dam, ça n'est pas fameux; mais ça vaut toujours mieux que de l'eau, versez.—A votre santé!—A la vôtre pareillement! — A propos de santé, que j'ajoutai, quand j'eus reposé mon verre, et notre jeune fille? — Laquelle? — Du vapeur. — Oh! ça va de travers. Elle se meurt. — Bah! elle n'était pas malade. — Non de votre maladie qui n'était rien; mais elle en avait une autre qui était quelque chose. C'est mauvais signe, voyez-vous, quand un chrétien n'éprouve pas ce qu'éprouvent les autres; et je me suis douté de ce qui arrive: la maladie a vaincu le mal; c'était la mort qui la soutenait. Quand vous étiez sur le vaisseau, n'est-ce pas? elle était seule debout. Maintenant nous sommes sur la terre, elle est seule couchée, et elle ne se relèvera pas. —Ah! que je lui répondis, vous m'avez donné à souper, je ne mangerai plus. Pauvre enfant!...

Le lendemain matin, au petit jour, comme j'allais partir dans une carriole de retour, tou-

jours avec mes bêtes, je vis son père; il était assis dans la cour sur une borne, il avait l'air de ne songer à rien. Sans cœur! que je pensai; il ne bougeait pas plus qu'une statue. Ah! ces Anglais, que je disais, ça n'a pas d'ame; si j'avais une fille comme ça, moi, malade, mourante, je me casserais la tête contre les murs. Gros bouledogue, va!... Je tournais autour de lui pour lui donner un coup de poing, ma parole d'honneur! il ne faisait pas plus attention à moi qu'à rien du tout, quand en passant devant sa figure!... Pauvre cher homme, il avait deux grosses larmes qui lui coulaient des yeux et qui lui roulaient sur les mains. — Pardon, que je lui dis, je vous demande pardon. — Elle est morte! me répondit-il. En effet, un vaisseau s'était brisé dans sa poitrine, et le sang l'avait étouffée pendant la nuit.

Je mis deux jours pour aller à Londres. C'est bien long deux jours, quand on est tout seul avec un farceur qui chante tout le long de la route, et qu'on a une pensée triste. Je voyais toujours cette pauvre fille sur le pont.

du bâtiment, et le gros Anglais sur la borne; enfin, n'en parlons plus.

Si bien que j'arrivai enfin. Je demande si on connaît mon adresse; on m'indique la maison. A la porte, je demande si l'on connaît mon homme; on me dit que c'est ici. J'entre avec mes bêtes; toute la maison était autour de la carriole. Un monsieur se met à la fenêtre et demande en anglais ce qu'il y a. Je reconnais mon voyageur : C'est Gabriel Payot de Chamouny, que je lui dis, et je vous amène vos chamois.— Ah! —Vous savez que vous m'avez dit... — Oui, oui: Il m'avait reconnu. C'est comme vous. Ah! voilà un brave mylord. C'était une joie dans la maison!... On conduisit les chamois dans une chambre superbe. Bon! je dis, si on les loge comme ça, où me mettra-t-on, moi? dans un palais?

Je ne m'étais pas trompé : un grand laquais me dit de le suivre; je montai deux étages. On m'ouvrit un appartement où il y avait des tapis partout, des rideaux de soie, des chaises de velours, un luxe, quoi! Ma foi, je ne fis

ni une ni deux : je laissai mes souliers à la porte, et j'entrai comme chez moi. Cinq minutes après, le domestique m'apporta des pantoufles, et me demanda si j'aimais mieux déjeuner avec mylord ou être servi dans ma chambre. Je répondis que c'était comme mylord voudrait. Alors il me demanda si j'avais l'habitude de me faire la barbe moi-même ; je lui répondis qu'à Chamouny le maître d'école venait me raser dans ses momens perdus ; mais que depuis que j'étais en route j'étais obligé de me faire la chose moi-même. — Oui, cela se voit, qu'il me dit. Effectivement j'avais deux ou trois balafres, parce que j'ai la main lourde, moi, l'habitude de m'appuyer sur le bâton ferré, voyez-vous... — On vous enverra le valet de chambre de mylord. — Envoyez. Cinq minutes après, il entra un monsieur en habit bleu, en culotte blanche et en bas de soie. Devinez qui c'était ?

— Le valet de chambre.

— Tiens !... eh bien ! moi, je le pris pour le maire, je me levai et je lui fis un salut... il dit qu'il venait pour me faire la barbe, je

ne voulais pas le croire; il tira des rasoirs, une savonnette, enfin tout ce qu'il fallait; il m'avança un fauteuil, je me fis beaucoup prier pour m'asseoir, je voulais lui montrer que je savais vivre. Je lui disais : Non, non, je resterai tout droit, merci. Mais il me répondit que cela le gênerait : je m'assis, il me frotta le menton avec du savon qui sentait le musc, et puis alors il me passa sur la figure un rasoir, ce n'était pas un rasoir, c'était un velours; puis il me dit :

— C'est fait. Je ne l'avais pas senti. Maintenant, monsieur veut-il que je l'habille ?

— Merci; j'ai l'habitude de m'habiller tout seul.

— Monsieur veut-il du linge ?

— Oh! j'ai mon affaire dans mon paquet; est-ce que vous croyez que je suis venu ici comme un sans-culotte? Faites-moi monter le porte-manteau; il est garni, allez!

— Et quand monsieur sera-t-il prêt ?

— Dans dix minutes.

— C'est que mylord attend monsieur pour déjeuner.

— S'il est pressé, dites-lui de commencer toujours, je le rattraperai.

— Mylord attendra monsieur.

— Alors dépêchons-nous.

Je fis une toilette soignée, ce que j'avais de mieux enfin. Mylord était dans la salle à manger avec sa femme et deux jolis petits enfans. Il me présenta à elle, et lui adressa quelques mots en anglais.

— Excusez, me dit-il, mais mylady ne parle pas français. (Un drôle de nom de baptême, n'est-ce pas, mylady?) Il n'y a pas de mal que je lui dis; on n'est pas déshonoré pour cela. Madame Mylady me fit signe de m'asseoir près d'elle. Mylord me versa à boire; je saluai la société, et je portai le verre à ma bouche. Voilà du crâne vin! que je dis à mylord.

— Oui, il n'est pas trop mauvais.

— Et ce farceur de chapeau ciré qui me disait que le vin coûtait douze francs la bouteille, en Angleterre!

— Oui, le vin de Bordeaux ordinaire; mais celui-là est du Château-Margot!

— Comment ! meilleur il est, moins cher il coûte dans ce pays-ci? fameux pays!

— Vous ne m'avez pas compris: je dis que celui-là coûte, je crois, un louis.

Je pris la bouteille pour y verser ce qui restait dans mon verre.

— Que faites-vous? dit mylord en m'arrêtant le bras.

— Je ne bois pas de vin à un louis, moi, c'est offenser Dieu; gardez-le pour quand le roi viendra dîner chez vous, c'est bien.

— Est-ce que vous ne le trouvez pas bon?

— Je serais difficile!

— Eh bien! alors ne vous en faites pas faute, mon brave, je vous en donnerai une vingtaine de bouteilles pour faire la route.

Tant qu'il n'y eut qu'à boire du vin de Bordeaux et à manger des beefsteaks, ça alla bien; mais à la fin du déjeuner, voilà un grand escogriffe qui apporte un plateau avec des tasses, une cafetière d'argent et une fontaine de bronze dans laquelle il y avait de

l'eau et du feu. On met tout cela devant la maîtresse de la maison ; elle jette plein sa main de vulnéraire dans la cafetière, elle ouvre le robinet, l'eau coule dessus, au bout de cinq minutes on verse l'infusion dans les tasses. Mylord en prend une, mylady une autre, on m'en passe une troisième ; je dis : Non, merci ; je ne me suis pas donné de coups à la tête, je ne crains pas de dépôt, buvez votre médecine, moi, je m'en prive. — Ce n'est pas pour les coups à la tête, dit mylord, c'est pour la digestion de l'estomac. Je n'ose pas refuser deux fois, je prends la tasse. — J'avale trois gorgées sans goûter ; à la quatrième, impossible ; c'était mauvais ! je repose la tasse. —Eh bien ! dit mylord.—Peuh ! heu !— C'est de l'excellent thé qui vient directement de la Chine. — Est-ce bien loin, la Chine ? que je lui dis. — Mais à cinq mille lieues de Londres, à peu près. — Eh bien ! ce n'est pas moi qui irai en chercher là, s'il en manque ici. — Madame Mylady lui souffla deux mots en anglais ; alors mylord se retourne de mon côté et me dit : Est-ce que vous n'avez pas mis de sucre dans votre tasse ? Non, je réponds,

je ne savais pas, moi! Mais cela doit être exécrable. — Le fait est que ça n'est pas bon, avec ça que vous ne m'avez pas dit de prendre garde, je me suis brûlé la langue : voyez. — Pauvre homme! — Et puis ce n'est pas le tout; oh là, là! il me semble que le mal de mer me reprend : c'est l'eau chaude, voyez-vous. Je ne peux pas sentir l'eau chaude, moi, la froide me fait déjà mal. — Qu'est-ce que vous voulez prendre, Payot? il faudrait prendre quelque chose. — Voulez-vous me permettre de me traiter moi-même? — Sans doute. — Eh bien! faites-moi donner un verre d'eau-de-vie, de la vieille.

— Au fait je me rappelle, dis-je à Payot, enchanté de trouver une occasion d'interrompre son récit, qui commençait à traîner en longueur, que vous ne détestez pas le cognac. — Joseph!...

Mon domestique entra.

— Apportez la cave.

— Oh! il n'y a besoin de toute la cave, une bouteille suffira.

— Soyez tranquille. Ainsi donc vous avez été très-bien reçu à Londres? Combien de jours y êtes-vous resté?

— Trois jours; le premier, mylord me conduisit à la campagne. Nous avons lâché les chamois dans le parc, devant la femme et les enfans, ç'a été une fête. Le second, nous avons été au spectacle, tout ça dans la voiture de mylord. Le troisième, il m'a conduit chez un marchand d'habits, où il y en avait plus de cent cinquante tout faits; et il m'a dit: Choisissez-en un complet, complet. Alors je ne me suis pas embêté, vous comprenez; j'ai pris un velours qui se tenait tout seul, je l'essayai, il m'allait comme un gant; d'ailleurs c'est celui-là, voyez. — Payot se leva et fit deux tours sur lui-même. — Maintenant, me dit mylord, il faut quelque chose dans les poches pour les empêcher de ballotter, voilà cent guinées.

— Qu'est-ce que ça fait, cent guinées?

— Deux mille sept cents francs à peu près.

— Mais vous ne me devez que deux mille francs.

Pour les chamois, c'est vrai; les sept cents francs seront pour le voyage.

— Enfin, que je lui dis, je ne sais pas comment vous remercier, moi.

— Ça n'en vaut pas la peine : maintenant, tant que vous voudrez rester vous me ferez plaisir.

— Merci; mais, voyez-vous, il faut que je retourne au pays, ma fille est accouchée, et on m'attend pour le baptême; oh! sans ça je resterais ici, j'y suis bien.

— Alors je vous ferai reconduire demain à Brighton; le paquebot part après-demain pour le Havre, j'y ferai retenir votre place.

— Tenez, mylord, j'aimerais mieux m'en aller par un autre chemin et payer la voiture.

— Cela ne se peut pas, mon ami, l'Angleterre est une île comme le jardin où nous avons été, vous savez? seulement, au lieu de glace, c'est de l'eau qu'il y a tout autour.

— Enfin, puisque c'est comme ça et que nous n'y pouvons rien faire, il ne faut pas nous désoler, je partirai demain.

Le lendemain, au moment de monter en

voiture, madame Mylady me donna une petite boîte. — C'est un cadeau pour votre fille, me dit mylord. —Oh ! madame Mylady ! que je lui dis, vous êtes trop bonne.

—Vous pouvez appeler ma femme Mylady, tout court.

— Oh ! jamais.

— Je vous le permets.

Il n'y a pas eu moyen de refuser, je lui ai dit : Adieu, Mylady, comme j'aurais dit : Adieu, Charlotte, et me voilà.

— Soyez le bien venu, Payot ; vous dînez avec moi, n'est-ce pas?

— Merci, vous êtes trop bon.

— C'est bien ; à quelle heure dînez-vous ordinairement ?

— Mais je mange la soupe à midi.

— Cela me va parfaitement, c'est l'heure où je déjeune. C'est dit, je vous attends.

— Mais, dit Payot, retournant son chapeau entre ses doigts, c'est que moi je suis ici, voyez-vous, comme vous étiez à Chamouny, et je ne me reconnais pas plus dans vos rues

que vous ne vous reconnaissiez dans nos glaciers; de sorte que j'ai pris un guide, un pays, un bon enfant, et que je lui ai dit de venir dîner avec moi pour la peine.

— Eh bien! amenez-le.

— Ça ne vous dérangera pas?

— Pas le moins du monde; nous serons trois au lieu de deux, voilà tout; nous parlerons du mont Blanc.

— C'est dit.

— A propos du mont Blanc, vous avez pour moi une lettre de Balmat!

— Oh! c'est vrai.

— Que fait-il?

— Eh bien! il cherche toujours sa mine d'or.

— Il est fou.

— Que voulez-vous? c'est son idée; il serait riche sans ça, il a gagné de l'argent gros comme lui; mais tout ça s'en va dans les fourneaux. Ah! il vous en parle dans sa lettre, j'en suis sûr.

— C'est bien, je vais la lire; à midi!

— A midi!

Payot sortit. J'appelai Joseph, et lui ordonnai d'aller commander à déjeuner pour trois personnes au Rocher de Cancale ; puis je décachetai la lettre de Balmat. La voici dans toute sa simplicité :

« Par l'occasion de Gabriel Payot qui va à Londres et qui passe par Paris, je vous dirai que deux messieurs, avocats à Chambéry, ont voulu faire l'ascension du mont Blanc, le 18 août dernier, mais qu'ils n'ont pu réussir à cause du mauvais temps, vu que ces messieurs m'avaient bien fait visite avant de partir, mais qu'ils n'avaient pas demandé mon conseil pour la sûreté du ciel ; alors ils ont été pris par un brouillard neigeux, et ensuite par une bourrasque de grêle épouvantable, de sorte qu'ils n'ont pu monter que jusqu'au pré du Petit-Mulet ; mais là ils ont été renversés sur la neige à cause du gros vent, et forcés de redescendre bien mal contens de n'avoir pas monté à la cime. Ce n'est pas ma faute, car en passant devant ma maison, je leur avais prédit qu'ils auraient le brouillard ; mais les guides leur ont dit que j'étais un vieux rado-

teur. C'est eux qui sont trop jeunes ; ils sont avides de gagner de l'argent, et voilà tout; ils ne connaissent pas assez le temps pour faire de pareilles courses. Aujourd'hui un jeune Anglais m'a fait une visite chez moi, et m'a dit que l'année prochaine il avait le projet de gravir le mont Blanc. J'aimerais pourtant bien à entendre que des Français y aient monté aussi, vu que les Anglais sont toujours les vainqueurs et bavardent les Français.

» Je vous remercie infiniment de votre bon souvenir, et de m'avoir fait parvenir votre premier volume des *Impressions de Voyage*. Un Parisien m'a dit que vous allez mettre le second volume à l'impression; s'il ne coûtait pas trop cher, j'aimerais bien l'avoir, ainsi que les deux volumes de la *Minéralogie de Beudant*, attendu qu'à force de chercher je crois que j'ai trouvé un filon de mine d'or.

» En attendant de vos nouvelles, je vous salue bien et suis votre dévoué serviteur,

» JACQUES BALMAT, dit MONT BLANC. »

P. S. « Je vous écris à la hâte, et ne sais

trop si vous pourrez déchiffrer la lettre, l'écriture n'étant pas mon fort, attendu que je n'ai pris que dix-sept leçons à un sou la leçon, et que mon père m'a interrompu à la dix-huitième, en me disant que c'était trop cher. »

Je sortis pour aller chercher le deuxième volume des *Impressions de Voyage* et la *Minéralogie de Beudant*, admirant la force de volonté de cet homme. A vingt-cinq ans, une lettre de Saussure lui avait donné l'idée de gravir le mont Blanc; et après cinq ou six tentatives infructueuses, dans lesquelles il avait risqué sa vie contre une mort inconnue et sans gloire, puisqu'il n'avait confié son secret à personne, il était parvenu à la cime de la montagne la plus élevée de l'Europe. Plus tard, en se penchant pour boire l'eau glacée des bords de l'Aveyron, il avait remarqué des parcelles d'or dans le sable de la rive; dès ce moment, il avait pensé à chercher la mine d'où l'eau détachait ces parcelles, et voilà qu'il l'avait trouvée peut-être, après avoir employé trente ans à cette recherche. Qu'au-

rait donc fait cet homme au milieu de nos villes, s'il y avait reçu une éducation en harmonie avec cette force de caractère ?

Midi sonna, Payot fut exact.

— Vous venez seul ? lui dis-je.

— Le camarade n'a pas osé monter.

— Et pourquoi cela ?

— Eh ! parce qu'il dit qu'il n'est qu'un pauvre diable, et qu'il croit que vous ne voudrez pas dîner avec lui.

— Il est fou, allons le chercher... Au bas de l'escalier je rencontrai François. — Et le déménagement ? lui dis-je.

— C'est fini, monsieur.

— C'est bien, alors montez; Joseph vous paiera.

— Oh ! ce n'est pas pressé.

— Montez toujours. — François obéit. — Eh bien ! dis-je à Payot, où est votre homme ?

— Eh mais, c'est lui !

— Qui lui ?

— François.

— François ! il est de Chamouny, François ?

— Né natif.

— Attendons-le alors.... Cinq minutes après il redescendit, j'allai à lui. — François, lui dis-je, j'espère que vous ne refuserez pas de dîner avec moi et Payot, quand je vous inviterai moi-même.

— Comment, monsieur, vous voulez...?

— Je vous en prie.

— Oh! monsieur sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

— Alors partons, mon cher Payot, je n'ai pas une voiture comme mylord; mais nous allons trouver un fiacre à la porte; je n'ai pas de Bordeaux chez moi, mais je sais où on en trouve, et de très-bon, soyez tranquille; quant au thé...

— Merci, si ça vous est égal, j'aime mieux autre chose.

— Eh bien! nous le remplacerons par le café.

— A la bonne heure, voilà une boisson de chrétien; mais l'autre, je ne m'en dédis pas, c'est une drogue.

Je tins parole à Payot; je lui fis boire le

meilleur vin de Borel et prendre le meilleur café de Lamblin; puis, quand je le vis dans cette heureuse et douce disposition d'esprit qui suit un bon déjeuner, je lui proposai de le reconduire en un quart d'heure à Chamouny.

— Monsieur plaisante?

— Pas le moins du monde, dans un quart d'heure, si vous le voulez, nous serons à la porte de l'auberge.

— Chez Jean Terraz?

— Et nous verrons le mont Blanc comme je vous vois.

— Dam! ça se peut, dit Payot, je crois tout maintenant, j'en ai tant éprouvé de diverses!

— C'est décidé?

— Ma foi, oui.

— Allons.

Nous remontâmes en fiacre, le cocher s'arrêta à la porte du Diorama, nous entrâmes.

— Où sommes-nous? dit Payot.

— A la douane de la frontière, et je vais payer deux francs cinquante centimes pour chacun de nous. — Je lui remis sa carte d'en-

trée. — Voici votre feuille de route. — Nous fûmes bientôt dans une obscurité complète.

— Vous reconnaissez-vous, Payot ?

— Non, ma foi.

— Nous sommes aux Échelles.

— A la grotte ?

— Vous voyez bien qu'il ne fait pas clair.

— Alors nous approchons, dit Payot.

— Oh ! mon Dieu, dans cinq minutes et même plutôt, tenez. — En effet, nous arrivions au moment même où la forêt Noire disparaissait pour faire place à la vue du mont Blanc ; dans le coin du tableau qui commençait à paraître on distinguait de la neige et des sapins. Je plaçai Payot de manière à ce que sa vue pût plonger dans l'ouverture à mesure qu'elle s'agrandissait ; il regarda un instant les yeux fixes, sans souffle, étendant les bras, selon que le tableau magique se déroulait ; enfin il jeta un cri et voulut s'élancer, je le retins.

— Oh ! s'écria-t-il, laissez-moi aller, laissez-moi aller, voilà le mont Blanc, voilà le glacier de Taconnay, voilà le village de la Côte, Chamouny est derrière nous !.. — Il se

retourna. — Laissez-moi aller embrasser ma femme et ma fille, je vous en prie, je reviendrai vous retrouver tout de suite.

Tous les spectateurs s'étaient retournés de notre côté, et je commençais à être assez embarrassé de ma contenance : je pensai qu'il était temps de finir cette comédie, et comme Payot insistait toujours, je lui dis que ce qu'il voyait n'était pas la nature, mais un tableau. Il tomba sur un banc.

— Oh ! que vous m'avez fait de mal, me dit-il, et il se mit à pleurer.

Les spectateurs nous entouraient. — Quel est cet homme ? et qu'a-t-il ? me demanda-t-on.

— Cet homme, c'est un guide de Chamouny, il a cru revoir son pays, et il pleure ; voilà tout.

— Je vous demande pardon, dit Payot en se relevant; mais cela a été plus fort que moi. Il tourna de nouveau les yeux vers le tableau. — Oh ! que voilà bien ma vallée, dit-il ; et il

croisa les bras et regarda en silence, abîmé dans une contemplation muette et avide, cette toile qui lui rappelait tous les souvenirs de la jeunesse, tous les bonheurs de la famille, toutes les émotions de la patrie.

Je profitai de sa distraction pour sortir ; j'avais peur qu'on ne me prît pour un compère.

Le lendemain, à sept heures du matin, Payot était chez moi, rue Bleu.

— Pourquoi donc vous êtes-vous en allé ? me dit-il.

— Je croyais vous faire plaisir, et je vous avais fait peine, j'étais désolé.

— Oh ! peine, au contraire, c'est toujours bon de revoir son pays, même en peinture. Vous autres Parisiens, vous n'avez pas de pays ; vous avez une rue, et ce n'est pas votre faute si vous ne savez pas cela. Il faut être né dans un village, voyez-vous, pour comprendre ce que c'est : à Chamouny, il n'y a pas une maison que je ne voie de loin comme de près ; dans cette maison pas un homme qui me soit

étranger, et dans le cimetière, pas une tombe que je ne connaisse ; je n'ai qu'à fermer les yeux et je revois tout, tandis qu'à Paris la vie de dix hommes, mise à la suite l'une de l'autre, ne suffirait pas même à apprendre le nom des rues.

— Oui, c'est vrai, vous avez raison, mon ami ; mais qu'êtes-vous devenu après mon départ ?

— Eh bien ! il y avait là un monsieur qui avait été à Chamouny, et même au jardin où vous n'avez pas voulu aller, vous ; alors il m'a fallu expliquer la chose à tout le monde, comment on avait besoin de trois jours pour faire l'ascension ; que la première nuit on couchait au sommet de la côte, enfin tout.

— Et alors ils ont été contens ?

— Il paraît que oui, car ils se sont réunis et m'ont donné cinquante francs pour boire à leur santé.

— Ah çà ! Payot, si vous restiez seulement deux ans en France et en Angleterre, vous retourneriez à Chamouny millionnaire.

— Il y paraît ; mais, dans tous les cas, je ne

prendrai pas le temps de le devenir ; je viens vous dire adieu, je pars.

— Aujourd'hui ?

— A l'instant... Oh ! voyez-vous, vous m'avez montré le pays, faut que j'y retourne. Je tendis la main à Payot.

— Est-ce que vous ne direz pas un petit bonjour à Dur-au-trot ? il est en bas avec sa carriole.

— Si fait, et avec empressement, il m'a laissé des souvenirs que je n'oublierai pas.

— Eh bien ! allons donc.

— Et la goutte ?

— C'est juste.

Je passai un pantalon à pied et ma robe de chambre, et je reconduisis Payot. Dur-au-trot l'attendait effectivement à la porte, je le reconnus parfaitement.

Payot me demanda la permission de m'embrasser, je serrai son brave cœur contre le mien ; il essuya deux larmes, sauta dans sa carriole, fouetta son mulet et partit.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il arrêta sa

bête, se retourna, et voyant que je le suivais des yeux : — Vous pouvez dire, si vous revenez à Chamouny, que vous y serez le bien venu, me dit-il. — Allons, en route !

Cinq minutes après, il tourna le coin du faubourg Poissonnière et disparut. Je remontai.

— Eh bien ! dis-je à Joseph, savez-vous pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e* ?

— Personne n'a pu me le dire ; mais si monsieur veut s'adresser au fils de M. Bleu, qui a fait bâtir la rue, il demeure à quatre maisons d'ici.

— Merci, je sais ce que je voulais savoir.

J'avais gagné un pari sur le premier philologue de France, qui avait pris un nom propre pour une épithète.

Il y a quelques jours qu'en détachant les milliers de lettres qui m'avaient été adressées par ceux qui s'obstinaient à me croire fort confortablement à Montmorency, tandis que je mourais à peu près de faim à Syracuse, j'en

vis une portant le timbre de Sallanche, je reconnus l'écriture de Balmat, et je l'ouvris.— Voici ce qu'elle contenait.

« Je profite de l'occasion d'un monsieur, docteur de Paris, qui vous connaît parfaitement, pour vous écrire cette lettre et pour vous remercier de votre volume d'*Impressions de Voyages* et de la *Minéralogie de Beudant*, que vous m'avez envoyée par Gabriel Payot. Ce dernier ouvrage me sera bien utile, vu que j'ai trouvé, comme je le disais, un filon d'or qui doit me conduire à une mine, et comme le temps est beau, je pars demain à sa recherche.

» J'ai l'honneur de vous saluer avec mille remercicmens.

» JACQUES BALMAT, *dit* MONT-BLANC. »

« P. S. A propos, j'oubliais de vous dire qu'en arrivant à Chamouny, Gabriel Payot avait fait une chute et s'était tué. »

La lette me tomba des mains. Voilà donc

pourquoi il était si pressé de retourner au pays, cet homme!... Je p ussai du pied la corbeille où était toute ma correspondance, et je dis à un ami qui était là de continuer pour moi. Au bout de cinq minutes, il me donna une seconde lettre ; elle était, comme la première, au timbre de Sallanche ; je l'ouvris et je lus.

« Monsieur,

» Je vous dirai avec bien du chagrin que c'est moi qui ai reçu la lettre que vous aviez écrite à mon père, attendu que le digne homme n'était plus de ce monde quand elle est arrivée à Chamouny ; comme je sais l'intérêt que vous lui portiez, je vous adresse tous les détails que nous avons pu recueillir.

» Le 14 septembre de l'année dernière, et le lendemain du jour où il vous avait écrit, il est parti avec un homme du pays pour aller faire une course aux environs de Chamouny, à la recherche d'une mine d'or, dans un endroit où il y a de grands précipices. Mon cher

père était si passionné, comme vous le savez, pour les mines, que, malgré les défenses réitérées que nous lui avions faites, il a voulu partir. Mon père et son compagnon sont allés jusqu'au bord du précipice ; mais là, comme le chemin était étroit et glissant, ce dernier n'a pas voulu aller plus loin. Mon père qui, vous le savez bien, était un intrépide quoiqu'il eût soixante-dix-huit ans, a continué son chemin malgré les cris de son compagnon, qui a fait tout ce qu'il a pu pour l'arrêter. Mon père n'a voulu entendre à rien ; alors l'autre est revenu chez lui, sans oser me faire connaître que mon père était resté dans la montagne. Au premier moment où je sus son arrivée, j'allai chez lui, il y avait déjà trois jours qu'il était revenu ; pressé par mes questions, il me dit qu'il n'avait pas bonne idée de mon père. Sur ce mot, je courus chez moi prendre un bâton ferré, et je revins lui dire de me conduire où il l'avait quitté. Il me mena jusqu'au sentier où ils s'étaient séparés, et je pris la route qu'avait prise mon père ; mais pendant deux jours et deux nuits je l'ai cherché et appelé en vain, et je n'ai aucune trace de

lui, ni vivant ni mort. Sans doute il aura été entraîné par une avalanche, ou précipité dans un glacier... »

Je laissai tomber la seconde lettre auprès de la première, et je fis brûler les autres sans les décacheter.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

[illegible]
[illegible]

